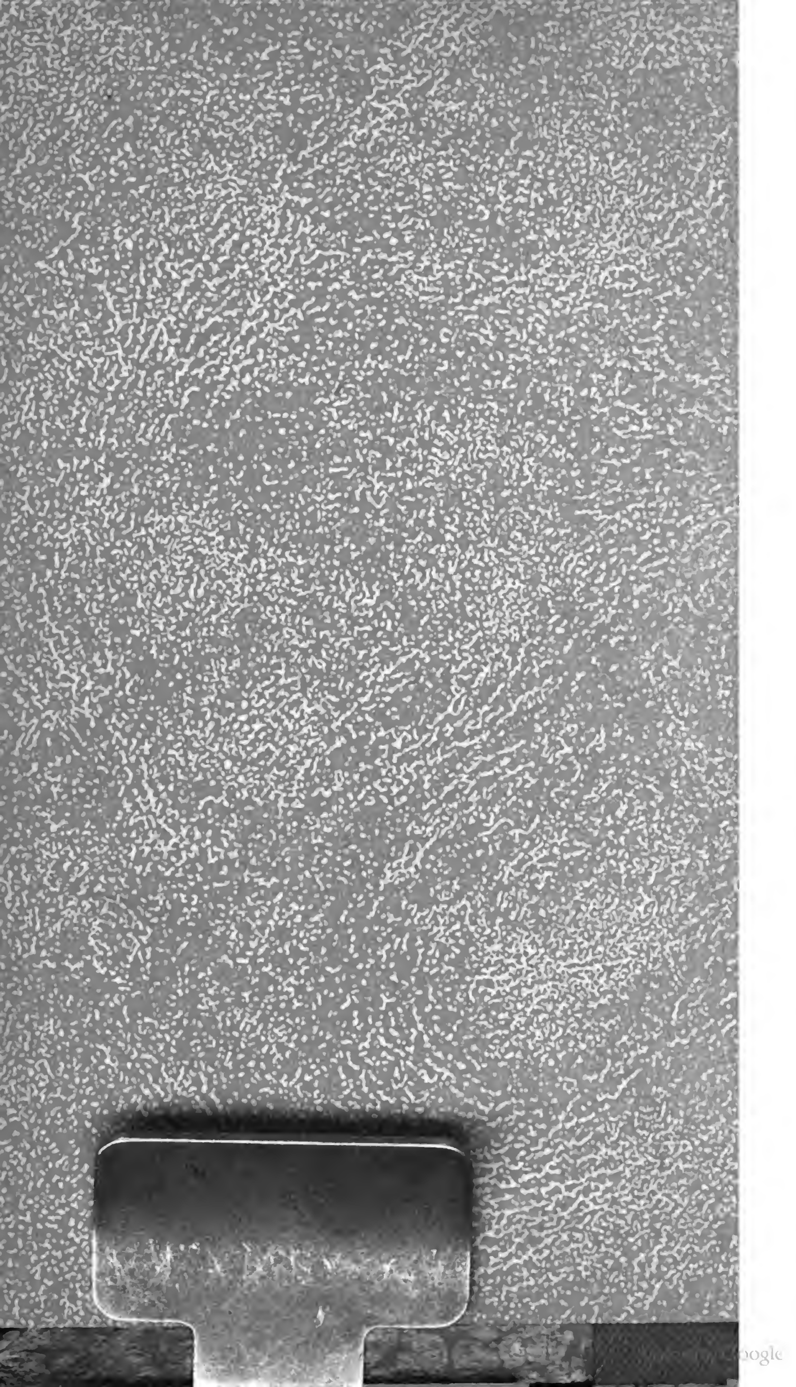






LA CLARTÉ NOTRE-DAME


903287
DENORAMA
ou
Spicilège historique
ET ANECDOTIQUE
sur
chaque partie du corps humain.
PARIS
Librairie de Peytieux,
Galerie Delorme
1825.

DÉNORAMA,

OU

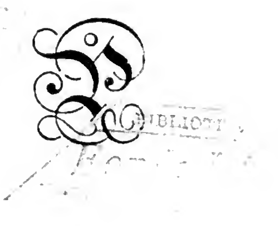
SPICILÈGE HISTORIQUE

ET ANECDOTIQUE,

SUR CHAQUE PARTIE DU CORPS HUMAIN.

PAR MAZERET,

AUTEUR DU MIROIR DES GRACES ET DU LIVRE UNIQUE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE PEYTIEUX,

GALERIE DELORME.

1829

AVIS.

Dans l'impossibilité d'exprimer par un seul mot français l'objet de ce petit ouvrage, nous nous sommes vu forcé de recourir à deux langues étrangères pour former le mot hybride Dénorama, composé du celtique den, *homme*, et du grec horama, *vue*.

Quoique nous profitions de l'époque du premier de l'an pour en faire la publication, le lecteur s'apercevra aisément que le *Dénorama*, tout propre qu'il est à former de jolies étrennes, ne doit pas être confondu avec la foule des livres dont l'existence n'a d'autre durée que celle de l'occasion qui les fait naître. Celui que nous publions, fruit de recherches longues et multipliées, nous paraît être, dans son genre, un ouvrage curieux et tout-à-fait neuf, nul auteur, jusqu'à ce jour, ne s'étant avisé de réunir un choix de traits et d'anecdotes applicables aux diverses parties du corps humain. Les vignettes soignées dont

nous avons enrichi cette édition ne peuvent qu'en accroître le prix ; et nous osons nous flatter que le public justifiera par son accueil l'éloge que nous en faisions dans notre prospectus où nous avancions que l'auteur du *Dénorama* aurait pu, en toute sûreté de conscience, prendre pour épigraphe les mots d'Horace, *utile dulci.*

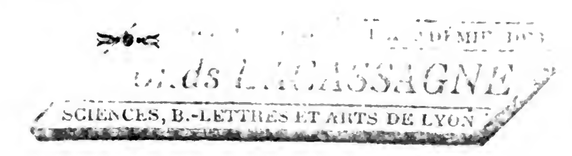
Dénorama.

Tête.

La *téte* était consacrée à Jupiter.

Dans les hiéroglyphes égyptiens, deux *têtes*, l'une d'homme qui regarde en dedans, l'autre de femme qui regarde en dehors, sont le symbole de la Providence. Les Égyptiens disaient qu'au moyen d'une pareille vigilance, on n'avait pas à craindre l'insulte des mauvais génies, et qu'il n'était besoin d'aucune parole mystérieuse pour s'en garantir. (Hor. Apoll.)

Capta, surnom de Minerve, sous lequel les Romains lui avaient consacré un temple appelé *Minervum*, sur le mont Cœlius. Étymol. *caput*, parce que Minerve était sortie de la *tête* de Jupiter; *Capta* pour *capita*.



Chez les anciens Mexicains, le jour où l'on immolait les prisonniers était une très-grande fête dans le pays. On réservait les *têtes* pour construire ce qu'on appelait le *cimetière des sacrifices*, c'est-à-dire une espèce d'amphithéâtre fabriqué de chaux et de *têtes* de morts, dont les dents se présentaient en dehors, et formaient le spectacle le plus horrible. Il y avait à l'entrée de l'édifice quatre grandes tours, qui n'étaient faites que de pareils matériaux. Les Espagnols comptèrent, dit-on, plus de cent trente mille *têtes* dans la composition de ces affreux bâtimens, sans y comprendre celle des tours. La ville entretenait plusieurs personnes, qui n'avaient d'autres fonctions que de remplacer les *têtes* qui tombaient, et de conserver l'ordre établi dans cet abominable édifice.

Saint Denis, premier évêque de Paris, envoyé dans les Gaules sous l'empire de Philippe, vers l'an 245, souffrit le martyre, et eut la *tête* tranchée avec ses compagnons, Rustique et Éleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre. On a confondu très-mal à propos ce saint évêque avec Denis l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denis, fut le premier qui entreprit de prouver, dans le 9e siècle, que l'évêque de Paris était le même que

l'évèque d'Athènes. Ce fut lui qui avança que le saint martyr avait porté sa *téte* entre ses mains. Cette opinion passa de Paris à Rome par Hilduin, des Romains chez les Grecs, par Méthodius, son contemporain ; et de la Grèce elle passa en France, par la traduction que fit Anastase de la vie de saint Denis, composée par Méthodius. Ce sentiment, long-temps au nombre de ceux qu'il était dangereux d'attaquer, est à présent réprouvé par les légendaires les plus crédules. Au reste, tout le monde connaît ce mot spirituel : il n'y a dans un pareil cas que le premier pas qui coûte.

Bellin (Gentil), habile peintre de Venise, fut appelé à Constantinople par Mahomet II. Entre autres tableaux qu'il fit pour ce sultan, on cite surtout une *Décollation de saint Jean-Baptiste.* Mahomet trouva, dit-on, ce tableau fort bien peint; mais il lui sembla que les muscles et la peau du cou séparé de la *téte* n'offraient pas un effet naturel; et, afin de prouver qu'il avait raison, il appela un esclave, et lui fit couper la *téte* en présence de Bellin, qui pensa mourir de frayeur à une si terrible démonstration.

En vain Mahomet le combla de présens, en vain il alla jusqu'à daigner lui passer au cou une

chaîne d'or de grand prix; trop frappé de la leçon qu'il avait reçue, et craignant qu'il ne prît quelque jour fantaisie à l'auguste sultan de tenter une nouvelle expérience sur sa propre *tête*, le peintre n'eut plus un moment de repos qu'il n'eût obtenu son congé.

Quelques auteurs ont révoqué en doute ce trait de barbarie; mais n'est-il pas assez supposable que ce furieux ennemi des Grecs, dont il acheva de ruiner l'empire, que ce conquérant de douze royaumes et de plus de deux cents villes sur les seuls chrétiens, qu'un homme enfin renommé par sa cruauté, et qui avait fait répandre des torrens de sang humain, aura pu regarder comme une bagatelle de faire sauter la *tête* d'un esclave, dans la vue, très-louable d'ailleurs, de donner à son peintre une leçon d'anatomie?

On raconte que le poète Eschyle perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormait à la campagne, un aigle laissa tomber une tortue sur sa *tête* chauve, qu'il prenait apparemment pour la pointe d'un rocher. Le poète mourut du coup, vers l'an 477 avant J.-C. *Avis aux crânes pelés*. Ce serait un bon sujet d'enseigne pour l'eau merveilleuse du sieur Bres-

con, dont l'annonce tapisse tous les murs de Paris.

⋗◆⋖

Marie Stuart, vaincue et obligée de chercher un asile en Angleterre, n'y trouva qu'une prison, et enfin la mort, après une captivité de dix-huit ans. Le moment fatal arrivé, on la conduisit dans une salle où on avait élevé un échafaud tendu en noir. Les spectateurs qui la remplissaient furent frappés en voyant le maintien assuré de cette reine belle encore de ses grâces, et d'une partie de ses charmes. Après avoir fait quelques prières, elle se livra au bourreau sans montrer la moindre faiblesse. Sa *tête*, qui avait porté deux couronnes, ne fut séparée du corps qu'au second coup; et l'exécuteur la montra aux quatre coins de l'échafaud, comme celle d'un scélérat. Telle fut la fin tragique d'une des plus belles princesses de l'Europe, à l'âge de quarante-deux ans, le 18 février 1587.

⋗◆⋖

On prit à la mort de l'homme au masque de fer, qui eut lieu le 19 novembre 1703, autant et peut-être plus de précautions qu'on n'en avait pris dans le cours de sa vie, pour qu'il ne restât

aucun indice de son état. Il fut inhumé dans le cimetière de la paroisse Saint-Paul; et, dans la crainte que des curieux ne vinssent le déterrer pour examiner les traits de son visage, on le déforma en le mutilant, ou, suivant Saint-Foix, on lui coupa la *tête*, et on mit une pierre à sa place.

Ménalippe, citoyen de Thèbes, ayant blessé à mort Tydée au siége de cette ville, fut ensuite tué lui-même. Tydée se fit apporter la *tête* de son ennemi, et assouvit sa vengeance en la déchirant avec les dents, après quoi il expira.

Marguerite Morus, l'aînée des filles du célèbre chancelier anglais, fut pour son père ce que Tullie avait été pour Cicéron. Marguerite professa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, et n'oublia rien pour avoir la liberté de consoler son père dans sa prison. On dit que, pour l'obtenir, elle fit tomber entre les mains du concierge une lettre qu'elle feignit d'écrire à l'illustre captif, pour lui persuader de consentir aux volontés du roi; mais dès qu'elle fut introduite près de lui, elle lui conseilla de soutenir avec constance les intérêts de

l'Église. Ce grand homme ayant eu la *tête* tranchée, elle la racheta de l'exécuteur de la justice, et la conserva précieusement. Elle la fit transporter dans une boite de plomb à Cantorbery, dans le tombeau de la famille Roper, et voulut qu'à sa mort elle fût placée entre ses bras.

Pierre-le-Cruel, roi de Castille, qui s'abandonnait ordinairement à la férocité de son caractère, donna, dit un écrivain espagnol, quelques exemples d'amour pour la justice qu'a conservés l'histoire. Il se plaisait la nuit à courir les rues. Une fois un garde du guet, croyant n'avoir affaire qu'à un particulier, le battit vigoureusement; le roi se défendit et le tua. La justice, le lendemain, fit des perquisitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avait reconnu le roi l'accusa. Les magistrats en corps allèrent lui porter des plaintes : le roi, pour satisfaire à la loi, fit couper la *tête* à son effigie. On voit encore, dit-on, à Tolède, cette statue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis. Sur quoi un auteur français a remarqué que l'écrivain espagnol qui cite ce trait n'était pas exigeant en fait de justice, et que celle rendue par le prince

contre sa propre image n'eût été satisfaisante qu'autant qu'il ne se fût lui-même rendu coupable que de l'ombre d'un meurtre.

L'historien Mézeray dit que les chirurgiens qui ouvrirent le corps de la reine Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, ne touchèrent point à la *tête*. Voltaire prétend, au contraire, qu'elle avait recommandé expressément avant sa mort qu'on visitât cette partie avec exactitude, parce qu'elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de *tête :* elle avait en conséquence ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans, s'ils en étaient atteints.

La *Chronologie novennaire* rapporte formellement que Caillard son médecin, et Desnœud son chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très-sain ; qu'ils aperçurent seulement des bulles d'eau logées entre le crâne et la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugèrent avoir été la cause des maux de *tête* dont la reine se plaignait. Ils attestèrent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abcès dans la poitrine.

Il est à remarquer que le médecin et le chi-

rurgien qui firent cette ouverture étaient huguenots.

Les Espagnols, au siége de Harlem, ayant jeté dans la ville la *tête* d'un officier hollandais tué dans un petit combat, ceux-ci leur jetèrent onze *têtes* d'Espagnols avec cette inscription : *Dix têtes pour paiement du dixième denier* et *la onzième pour l'intérêt.* La ville s'étant rendue à discrétion, les vainqueurs firent pendre tous les magistrats, tous les pasteurs, et plus de quinze cents citoyens : représailles épouvantables qui firent payer un peu cher aux assiégés la malheureuse envie à laquelle ils avaient cédé de montrer de l'esprit hors de saison.

Le père Honoré, célèbre capucin, traitait en chaire sous une forme burlesque les vérités les plus terribles de la religion ; et cependant, en faisant rire, il brisait les cœurs. Lorsqu'il prêchait, il prenait dans ses mains une *tête* de mort. « Parle, lui disait-il en son langage provençal, « ne serais-tu pas la *tête* d'un magistrat ? » Comme elle n'avait garde de répondre, il ajoutait. « Qui « ne dit mot consent. » Il lui mettait alors un bonnet de juge, et lui faisait une sévère mercu-

riale sur les abus qu'elle avait pu commettre dans l'exercice de son ministère. Il jetait ensuite cette *tête* avec une espèce d'emportement, et en reprenait successivement plusieurs autres, parcourant ainsi toutes les conditions, et adressant à chaque *tête* un discours analogue à l'état qu'il lui avait donné; il la coiffait différemment, suivant les sujets qu'il avait à traiter et toujours avec le refrain *qui ne dit mot consent.*

Danton fut condamné à mort le 25 avril 1794, comme ayant voulu rétablir la royauté. Il monta avec courage sur la fatale charrette. Il tenait la tête haute, ses regards étaient pleins de fierté; il semblait commander à la foule qui l'entourait. Au pied de l'échafaud, Hérault de Séchelles ayant essayé de donner un baiser à Danton, celui-ci le refusa et lui dit : « Montez-donc, nos *têtes* auront le temps de se baiser dans le panier. Sur l'échafaud, prêt à perdre la vie, il s'écria en gémissant : « O ma femme! ô ma bien-aimée! ô mes enfans! je ne vous verrai donc plus! » Puis, s'interrompant brusquement, « Danton, point de faiblesse! » et s'adressant à l'exécuteur : « Tu montreras ma *tête* au peuple, elle en vaut la peine. »

Luzardo, noble Génois, entra dans la conspiration ourdie contre les Français en 1401. Le maréchal Boncicaut le condamna à périr sur l'échafaud avec Baptiste Boccanera. Pendant que les exécuteurs attachaient ce dernier, Luzardo, voyant qu'on ne prenait point garde à lui, s'élança lié et garrotté dans la place. Le peuple, étonné de sa présence d'esprit, favorisa son évasion. Réfugié dans un couvent, où on coupa ses liens, il prit un habit de moine et sortit de la ville. On dit que le maréchal, furieux de la fuite de Luzardo, fit sur-le-champ couper la *tête* à l'officier génois qui commandait la garde autour de l'échafaud. Au reste, la réputation qu'a laissée le maréchal Boucicaut permet très-fort de douter qu'il ait été capable de ce trait à la turque.

On connaît la réponse que fit Montesquieu à quelqu'un qui lui rapportait un trait difficile à croire, ou que ce grand homme affectait de regarder comme tel. Le narrateur, à chaque doute de la part de son auditeur, ne cessait de protester de sa véracité. Enfin, pour dernier trait : « Je vous donne ma *tête*, dit-il à Montesquieu, si... — J'accepte le présent, inter-

rompit celui-ci, les petits présens entretiennent l'amitié. »

Guillaume III, roi d'Angleterre, reçut des plaintes d'un ambassadeur de Danemarck, de la part de son maître qui demandait satisfaction contre l'auteur d'un ouvrage qui parlait du gouvernement arbitraire de ce royaume avec une franchise tout anglaise. « Que voulez-vous que je fasse? dit Guillaume. — Sire, répondit le ministre danois, si vous vous plaigniez au roi mon maître d'une semblable offense, il vous enverrait *la tête* de l'auteur. — C'est ce que je ne puis ni ne veux faire, répliqua le roi; mais si vous le désirez, l'auteur mettra ce que vous venez de me dire dans la seconde édition de son ouvrage. »

Durant les horreurs du sac de Constantinople, un bacha conduisit à Mahomet II une jeune princesse nommée Irène, que ses grâces innocentes avaient sauvée du carnage. A la vue du destructeur de sa patrie, ses yeux se mouillèrent de pleurs; elle chancela devant lui. Sa tendre jeunesse, ses sanglots, ses larmes relevaient sa beau-

té. Mahomet, immobile et saisi, la contempla ; et bientôt, impatient de satisfaire sa brutalité, il s'en empara sans respect pour sa vertu, et se livra pendant trois jours entiers à tout l'emportement de sa passion. Quelques janissaires indignés en murmurèrent ; un visir osa même le lui reprocher. Aussitôt Mahomet fait venir sa captive devant les officiers de sa garde, et, la saisissant par les cheveux, il lui trancha *la tête*, en disant ces paroles : « C'est ainsi que Mahomet en use avec l'amour. »

Marguerite, épouse de saint Louis, l'ayant suivi dans sa première croisade, était sur le point d'accoucher, en 1250, lorsqu'elle apprit que ce prince était au pouvoir des infidèles. Elle était alors enfermée dans Damiette, assiégée par les Sarrasins. Troublée chaque nuit par des songes effrayans, elle croyait sans cesse voir les ennemis entrer en foule dans sa chambre et l'enlever elle-même. On fut obligé de faire veiller au pied de son lit un chevalier *vieil et ancien*, dit Joinville, *de l'âge de quatre-vingt-trois ans et plus*, qui, toutes les fois que ces tristes imaginations la réveillaient, lui prenait la main et lui disait : *Madame, je suis avec vous, n'ayez peur*. Un jour, ayant fait retirer tout le monde, excepté ce brave

vieillard, elle se jeta à ses genoux : « Jurez-moi, lui dit-elle, que vous m'accorderez ce que je vais vous demander. » Il le lui promit avec serment. « Eh bien, sire chevalier, reprit-elle, je vous requiers, sur la foi que vous m'avez donnée, que, si les Sarrasins prennent cette ville, vous me coupiez la *tête* avant qu'ils me puissent prendre. » Ce bon gentilhomme répondit : *Que très-volontiers il le ferait, et que jà l'avait-il eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y échéoit.* On ne sait lequel admirer le plus ou du courage de la reine ou de cette naïve bonhomie de son serviteur, qui rappelle dans son genre le *j'y allois* de notre La Fontaine.

Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant des démêlés avec François Ier, roi de France, résolut de lui envoyer un ambassadeur, et de le charger de paroles dures et menaçantes. Il jeta les yeux sur l'évêque Bonner, en qui il avait confiance. Cet évêque le pria d'observer que sa vie serait en danger, s'il tenait de pareils discours à un roi aussi fier que François Ier. « Ne craignez rien, lui dit Henri VIII, si le roi de France vous faisait mourir, je ferais abattre bien des *têtes* françaises qui sont en mon pouvoir. — Je le crois, sire, répondit l'évêque; mais de toutes ces *têtes*

il n'y en a pas une qui allât sur mes épaules mieux que celle-ci », en montrant la sienne.

Il est peu de princes qui aient fait couper autant de têtes que ce véritable Néron moderne. Parmi les victimes qu'il sacrifia à ses passions, on compte deux reines, ses épouses (Anne de Boulen et Catherine Howard), deux cardinaux, trois archevêques, dix-huit évêques, treize abbés, cinq cents, tant prieurs et moines que prêtres, quatorze archidiacres, soixante chanoines, cinquante docteurs, douze, tant ducs que marquis et comtes, avec leurs enfans, vingt-neuf barons et chevaliers, trois cent trente-cinq nobles moins distingués, cent vingt-quatre citoyens et cent dix femmes de condition.

Un Italien ayant coupé la *tête* du brave amiral Coligni pour la porter à Catherine de Médicis, cette princesse la fit embaumer et envoyer à Rome.

Voltaire dit :

Et l'on porta sa *tête* aux pieds de Médicis :
Conquête digne d'elle et digne de son fils.

Louis, dauphin de France, fils de Louis XV,

essayait un jour le chapeau du prince de Condé, et lui faisait essayer son casque. Trouvant que le chapeau du prince allait bien à sa *tête* : « Ah! disait-il, ma *tête* est faite comme la vôtre : cela devrait me donner bien bonne opinion de la mienne. » Cette scène se passa au camp de Compiègne.

Caligula, cette âme féroce, poussa la barbarie jusqu'à souhaiter « que le peuple romain n'eût qu'une *tête* pour pouvoir l'exterminer d'un seul coup. »

La galanterie de cet empereur n'était pas commune. Quand il était avec ses maîtresses, qu'il en avait admiré le teint, la bouche, les yeux et la longue chevelure, il leur disait pour toute tendresse : « Quand je voudrai, je ferai couper cette belle *tête*. »

Crâne.

Jean de La Barrière, abbé des Feuillans dans le diocèse de Rieux, voulant faire revivre l'esprit de l'ordre de Cîteaux dans son monastère, fut long-temps à chercher des hommes qui voulussent le seconder. Sixte V confirma son nouvel institut en 1585, et, l'année d'après, le roi Henri III l'appela à Paris. La ferveur de cette réforme croissait tous les jours; ces moines pratiquaient les austérités les plus bizarres : on lit même, dans l'*Histoire dogmatique et morale du jeûne*, *que les premiers feuillans réformés se servaient, pour se mortifier, de crânes humains dans les repas, au lieu de tasses.*

Baudouin, premier empereur latin de Constantinople, ayant été fait prisonnier, le 15 avril 1205, par Jean, roi des Bulgares, ce dernier, après l'avoir fait mourir cruellement, fit garnir son *crâne* d'un cercle d'or pour s'en servir en guise de coupe dans ses repas. Baudouin avait trente-cinq ans.

Filardus, de la grande Arménie, s'étant révolté contre l'empereur Diogène, son bienfaiteur, invita le prince Tornig, seigneur de Daron, à prendre son parti pour se soustraire à la domination de l'empereur ; mais, ayant essuyé un refus, la guerre ne tarda pas à éclater entre eux. Tornig ayant été tué, Filardus, pour assouvir la rage qu'il avait contre ce brave guerrier, lui fit enlever le *crâne*, dont il usait comme d'un vase à boire, et le reste de ses ossemens fut envoyé par ses ordres au gouverneur de Monfarkin, afin qu'il les conservât comme des objets très-précieux.

Lucius Posthumius, consul, après la bataille de Cannes, partit pour les Gaules avec une armée. Il fut entièrement défait par les Boïens, qui habitaient le Bourbonnais, et resta sur le champ de bataille. Les barbares, lui ayant coupé la tête, la portèrent en triomphe dans leur temple, où son *crâne* devint un vase sacré dans lequel ils offraient des libations aux dieux.

Don François Ximenès était un prélat fier, dur, opiniâtre, ambitieux, et d'une mélancolie

si profonde, qu'il était presque toujours insupportable dans la société, et assez souvent à charge à lui-même. Cette tristesse pouvait, a-t-on dit, venir de la conformation de son *crâne*, composé d'un seul os sans suture.

Rosemonde, reine des Lombards, était fille de Gunimond, roi des Gépides, qu'Albouin fit mourir en 572. Depuis la défaite de son père elle vécut à la cour de son vainqueur, qui, touché de ses charmes, l'épousa et la fit couronner. Un jour qu'Albouin donnait à Vérone une fête à ses principaux officiers, il fit servir à Rosemonde le *crâne* de son père, et la força de boire dans cette horrible coupe. Cette barbarie inspira à la reine la résolution de se défaire de son époux. Elle s'en ouvrit au premier écuyer, nommé Helmige, qui, malgré l'offre de sa main et de sa couronne, réfusa long-temps d'ôter la vie à son maître. Il fut secondé par un seigneur lombard, nommé Pérédée, que Rosemonde vint à bout de gagner en employant un stratagème des plus bizarres. Elle savait que Pérédée avait une intrigue avec une des femmes du palais. Instruite de l'heure à laquelle il devait se trouver avec elle pendant la

nuit, elle prit la place de la maîtresse de Pérédée, et ne se découvrit à lui que lorsqu'il ne put douter que sa propre sûreté dépendait de la mort de son roi. Peu de jours après, des assassins, envoyés par Pérédée et introduits par la reine, entrèrent dans la chambre d'Albouin et le poignardèrent dans le temps qu'il dormait après dîner.

Après la bataille gagnée par Cambyse sur Psammétique, on distinguait parmi les morts les Égyptiens, qui avaient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs *crânes :* au lieu que les Perses, toujours coiffés de leurs grosses tiares, avaient les *crânes* si tendres, qu'on les brisait sans effort. Hérodote lui-même fut, long-temps après, témoin de cette différence.

Cerveau et Cervelle.

Les premiers hommes, par respect pour la tête, qu'ils regardaient comme quelque chose de sacré, n'osaient prononcer ces deux noms, auxquels ils

substituaient celui de moelle blanche. Ils ne se permettaient de toucher ni de goûter aucune espèce de *cervelle.*

Quelques auteurs disent que Junon, piquée de ce que Jupiter avait tiré Minerve de son *cerveau*, tira du sien la jeune Hébé. Quoi qu'il en soit, le maître des dieux prit la jeune déesse, à cause de sa beauté, pour lui servir le nectar.

Malkin, enfant précoce, naquit en Angleterre. A l'âge de six ans et demi, il possédait sa langue et l'écrivait; il expliquait tous les ouvrages de Cicéron, et savait assez la géographie pour faire de mémoire et à la main des cartes remarquables par leur netteté et leur précision. Il dessinait avec goût; il a même écrit un petit roman politique, ayant pour objet la description d'une contrée imaginaire, à laquelle il a donné un gouvernement et des lois. Malkin est mort, en 1802, à Hackney, âgé de sept ans. Sa tête a été ouverte après sa mort, et on a trouvé sa *cervelle* beaucoup plus volumineuse que celle des autres enfans de son âge.



M. de La Feuillade ayant été blessé à la tête d'un coup de feu, en 1655, au siége de Landrecy, les chirurgiens qui lui mirent le premier appareil lui dirent que le coup était dangereux et qu'on voyait sa *cervelle* : Ah ! parbleu, dit-il, messieurs, prenez-en un peu et l'envoyez au cardinal Mazarin, qui me dit cent fois le jour que je n'en ai point.

Dhohak ou Zohak (*Mythol.*), cinquième roi de la première dynastie des Perses, était d'origine arabe; d'autres prétendent qu'il descendait de Kayoumaràth, premier roi de cette race; d'autres encore de Scham, fils de Noé, et que c'était le Nembrod des Hébreux. Usurpateur de l'empire, il avait fait périr sous ses coups son prédécesseur. Tyran féroce, il inventa de nouveaux supplices, tels que ceux de faire écorcher vifs et de suspendre en croix ceux qu'il condamnait à la mort. Sa cruauté augmenta, surtout lorsqu'il se sentit dévoré par deux ulcères qui lui rongeaient les épaules. Le diable, qui l'avait affligé de ce mal cruel, lui enseigna un remède plus affreux encore; c'était de se faire appliquer dessus, tous les jours, la *cervelle* de deux hommes. Après avoir vidé les prisons de criminels, il fallut immoler des innocens pour fournir cet affreux re-

mède. Les enfans d'un forgeron nommé Gaz, ayant été pris dans cette vue, leur père furieux ameuta le peuple, mit son tablier de cuir au haut d'une perche en forme d'étendard, et marcha contre Dhohak, qui prit la fuite et se sauva en Syrie. Feridoun, élu roi de Perse, l'y poursuivit, et, après l'avoir fait prisonnier, le relégua dans une caverne de la montagne de Damavend. L'historien Khondemir dit que la nation des Curdes en Asie prétendait tirer son origine de deux malheureux fugitifs dont la *cervelle* devait servir au soulagement de Dhohak. Les sultans Gaurys, qui ont régné dans le pays de Gaur, situé entre la Perse et les Indes, descendaient de lui.

Cheveux.

Les Égyptiens offraient aux dieux des vœux pour la guérison de leurs enfans malades; et lorsque ces derniers étaient hors de danger, ils les conduisaient dans le temple où ils leur coupaient les *cheveux*, qu'ils mettaient dans une balance avec une somme d'argent du même poids, qu'ils donnaient à ceux qui avaient soin de nourrir les animaux sacrés (Diod. Sic.).

C'était aussi l'usage de vouer ses *cheveux* à quelque fleuve. Pélée, dans Homère, voue au Sperchius la *chevelure* de son fils Achille, et Memnon sacrifie la sienne au Nil. Chez les Grecs, ceux qui sortaient de l'enfance allaient à Delphes consacrer à Apollon leurs *premiers cheveux*. Cette consécration se faisait en l'honneur d'Hippolyte, fils de ce héros, par les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, qui, sans cela, n'auraient pas eu la liberté de se marier. On laissait croître les *cheveux* des enfans. Parvenus à un certain âge, on les menait dans un temple ; on leur coupait les *cheveux*, qu'on mettait dans un vase d'or ou d'argent, sur lequel on écrivait le nom de chacun, et on le consacrait dans le temple.

Cette coutume était aussi établie chez les Assyriens.

Les Grecs se coupaient les *cheveux* sur le tombeau de ceux qu'ils pleuraient, à l'exemple des Orientaux. Les Arabes, les Ammonites, les Moabites, les Iduméens, les peuples de Dédan, Théma et Buz, portaient leurs *cheveux* coupés en rond, pour imiter Bacchus.

Les Romains, selon les monumens qui nous restent d'eux, portaient les *cheveux* courts. Dans le deuil, ils les laissaient croître. Les Lacédémoniens les avaient longs, et se les parfumaient d'essence les jours de combats. Les Mèdes et les

Assyriens, selon Hérodote, et après eux les Perses, les portaient frisés sur le devant de la tête et pendans des deux côtés sur les épaules. Les Numides les portaient frisés par boucles depuis le sommet de la tête. Les femmes athéniennes et les élégans d'Athènes frisaient et parfumaient leurs *cheveux*, et les recouvraient souvent d'une poudre jaune. Lucius Vérus, frère de l'empereur Marc-Aurèle, mettait sur les siens une poudre d'or.

Homère donne des *cheveux* blonds à Minerve, à Vénus, à Apollon, à l'Amour, de même qu'aux héros les plus distingués, tels qu'Achille, Ménélas, Pâris, etc. Les *cheveux* blonds, plus rares chez les Grecs, étaient les plus estimés; c'est sans doute pour une raison analogue que l'Homère du nord, Ossian, donne des *chevelures* brunes à ceux de ses héros dont il célèbre les exploits avec le plus de complaisance.

Apollon ceignait ordinairement ses *cheveux* d'une bandelette ou d'une branche de laurier; on les voit flotter négligemment autour de son cou, et relevés en nœud sur le haut du front. Telle est la coiffure de l'Apollon du Belvédère. Mars et Mercure ont les *cheveux* frisés et courts. Vénus porte presque toujours les *cheveux* noués derrière la tête, assujétis par un diadème, ou une bandelette avec un nœud de *cheveux* sur le haut du

front : c'est ainsi qu'est coiffée la Vénus de Médicis. Diane et Junon ont une coiffure analogue à celle de Vénus, mais d'un style plus sévère : Celle de Diane est souvent ornée d'un croissant, et celle de Junon d'un large diadème enrichi d'ornemens précieux. Les *cheveux* de Vulcain, et surtout ceux d'Hercule, sont courts et crépus. Pluton a des *cheveux* épais, ondoyans et majestueusement relevés sur le front qu'ils laissent à découvert. Les *cheveux* de Neptune participent de ceux de ses frères ; ils paraissent plus en désordre, et comme agités par les tempêtes qu'il excite ou calme à son gré. Les *cheveux* des fleuves semblent distiller l'humidité qu'ils épanchent. Ceux des divinités champêtres, des faunes, satyres, etc., tiennent de la nature du poil des boucs et des chevreaux. On représente l'Occasion chauve par derrière. Enfin Méduse a pour *cheveux* des serpens ainsi que les Furies.

Bérénice, femme et sœur de Ptolémée Évergète, qu'elle aimait tendrement, promit aux dieux le sacrifice de ses *cheveux*, si son mari revenait vainqueur de l'Asie. Le vœu fut exaucé. Ptolémée revint triomphant, après avoir soumis une partie de la Perse, de la Médie et de la Babylo-

nie ; la princesse suspendit sa *chevelure* dans le temple de Mars ; et, suivant Callimaque, imité par Catulle dans celui de Vénus Zéphyride, d'où elle fut enlevée dans la première nuit. Le roi, qui avait été très-sensible à cette marque de tendresse de sa femme, entra dans une grande colère en apprenant cette nouvelle ; mais Conon de Samos, non moins adroit courtisan qu'habile astronome, prit occasion de cette aventure pour faire sa cour à Ptolémée et à Bérénice, en assurant que Zéphyre, par ordre de Vénus, avait transporté ses *cheveux* au ciel. On le crut ; et la constellation de sept étoiles qui se voit près de la queue du Lion s'appelle encore aujourd'hui *Chevelure de Bérénice*, du nom que lui donna le courtisan Conon.

Cincinnatus, consul romain, était ainsi surnommé parcequ'il portait les *cheveux* bouclés et frisés.

La connaissance des modes relatives aux *cheveux* ainsi qu'à la barbe peut servir beaucoup à la critique des sceaux, et c'est sous ce point de vue qu'elle fait partie de la science diplomatique.

L'usage de porter les *cheveux* longs finit avec

le dernier roi de la race mérovingienne. C'était la mode sous cette dynastie, dit Agathias, de porter les *cheveux* longs et partagés des deux côtés sur le haut du front. C'était une prérogative attachée à la famille royale, et leurs sujets se les faisaient couper en rond, en sorte cependant qu'on distinguait à la *chevelure* ceux qui, par leur naissance, approchaient le plus du trône. Ainsi les rois portaient les *cheveux* très-longs, leurs enfans et parens de même, et la noblesse à proportion de son rang. Le peuple était plus ou moins rasé, et les serfs l'étaient totalement, du moins parmi les Bourguignons; mais l'homme payant tribut ne l'était pas tout-à-fait.

Pépin et Charlemagne méprisèrent les *cheveux* longs et flottans, et ils furent imités par leurs successeurs, dont la *chevelure* ne passe pas les épaules.

On recommença sous Hugues Capet à porter les *cheveux* plus longs. La mode des longues *chevelures* s'accrédita de plus en plus jusqu'au milieu du douzième siècle. Alors elle déplut aux évêques, et devint une affaire de religion. Dans plusieurs diocèses de France, les laïques qui laissèrent croître leurs *cheveux* furent excommuniés. La crainte d'une excommunication porta Louis-le-Jeune à faire couper les siens et ceux des seigneurs de sa cour. Néanmoins Philippe-Auguste

et Louis VIII portèrent encore les *cheveux* longs : mais depuis saint Louis inclusivement jusqu'à Louis XIII, nos rois les ont portés fort courts. Sous Louis XIII la mode changea, et comme il aimait fort les *cheveux*, on lui fit plaisir de les porter longs. Ce changement embarrassa les courtisans, surtout les vieux qui furent obligés de prendre perruque. Il est surprenant qu'une coiffure aussi commode, et qui était si commune parmi les Grecs et les Romains, n'ait été en usage en France que depuis le règne de Louis XIII.

Le président Hainault est il fondé à retarder l'époque des *cheveux* courts jusqu'à François I? « On commence, dit-il, en 1521 à porter les « cheveux courts et la barbe longue, au lieu « qu'auparavant c'était tout le contraire. Cette « mode fut amenée par le roi, qui, ayant été « malheureusement blessé d'un tison par le capitaine de Lorges, sieur de Montgomeri, se fit « raser la tête. » Peut-être veut-il parler des courtisans qui se firent raser pour plaire au roi qui était devenu chauve par accident.

On prétend que saint Anicet fut le premier qui défendit aux clercs de porter de longs *cheveux*.

Les Francs ne pouvaient porter les *cheveux* épars. Ils se les coupaient tout autour de la tête, en conservant ceux du sommet, sur lequel ils les nouaient, et les rattachaient de façon que le bout

du toupet ombrageait le front en forme d'aigrette.

Les Gaulois portaient les *cheveux* courts ; les serfs avaient la tête rase ; les ecclésiastiques, pour marquer leur servitude spirituelle, se rasaient entièrement la tête, et ne conservaient qu'un petit cercle de *cheveux*.

On jurait anciennement sur les *cheveux* comme on jure aujourd'hui sur son honneur ; les couper à quelqu'un c'était le dégrader, c'était le flétrir.

On obligeait ceux qui avaient trempé dans une même conspiration de se les couper les uns aux autres.

Frédégonde coupa les *cheveux* à une maîtresse de son beau-fils, et les fit attacher à la porte de l'appartement du prince. L'action parut horrible.

En saluant quelqu'un, rien n'était plus poli que de s'arracher un *cheveu* et de le lui présenter.

Clovis s'arracha un *cheveu* et le donna à saint Germier, pour lui marquer à quel point il l'honorait ; aussitôt chaque courtisan s'en arracha un et le présenta à cet évêque, qui s'en retourna dans son diocèse, enchanté des politesses de la cour.

Haendel, musicien célèbre, né à Hall en Saxe, portait une énorme perruque blanche ; lorsque les choses allaient bien à l'*Oratorio*, elle prenait

un mouvement de vibration qui indiquait le plaisir qu'il éprouvait. Sans cela, les observateurs étaient certains qu'il était de mauvaise humeur. Aussi la princesse de Galles avait-elle coutume de dire à ceux qui parlaient un peu trop haut auprès d'elle : « Chut! la perruque d'Haendel est en colère. » Haendel était devenu aveugle, et laissa en mourant une succession de plus de vingt mille livres sterling.

Le sculpteur Myron s'étant présenté chez Laïs, fameuse courtisane, et en ayant été mal accueilli, crut qu'il devait s'en prendre à ses *cheveux* blancs : il les teignit en brun, et ne fut pas mieux reçu. « Imbécile que vous êtes, lui dit la courtisane, vous venez me demander une chose qu'hier je refusai à votre père! »

Démosthènes s'enfermait des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, dont ses envieux disaient qu'*elles sentaient l'huile.*



EUCHAITES, *qui porte une longue chevelure*, épithète de Bacchus. *Anthol.*

CANUS, *qui a les chevèux blancs*, un des surnoms de Saturne.

ABROCHAITÈS, *dont la longue chevelure annonce la mollesse*, épithète d'Apollon. Racine, *Abros*, mollis ; *chaitès*, crinière.

CHRYSOCOMOS, surnom d'Apollon, pris de sa chevelure d'un blond doré.

COMÆUS, surnom d'Apollon à qui l'on donne ordinairement une belle *chevelure*. Racine *coma*. Les Naucratiens célébraient en habit blanc la fête d'Apollon Comæus. L'idée poétique de donner à Apollon une belle *chevelure* blonde vient, selon toute apparence, de la manière éparse dont on voit ses rayons lorsqu'ils tombent obliquement sur une forêt épaisse, et qu'ils glissent entre les feuilles des arbres comme de longs filets blonds et lumineux.

Méduse, une des trois Gorgones, était une très-belle fille ; mais, de tous les attraits dont elle était pourvue, il n'y avait rien de si beau que sa *chevelure*. Une foule d'amans s'empressèrent de la rechercher en mariage. Neptune, en étant devenu amoureux, la transporta dans un temple de Minerve, et en abusa. Cette déesse,

irritée de ce sacrilége, métamorphosa les *cheveux* de Méduse en serpens.

Axiocerse, nom qu'on donnait à Pluton dans les mystères des Cabires, on l'interprète *le Dieu tondu* (étym. *keirô*, je tonds), parce qu'apparemment Pluton était représenté sans *cheveux* dans les mystères cabiriques.

Nisus, roi de Mégare en Achaïe, avait, parmi ses *cheveux* blancs, un cheveu couleur de pourpre sur le haut de la tête, d'où dépendait, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, ayant conçu de l'amour pour Minos, qui assiégeait Mégare, coupa, pendant le sommeil de son père le *cheveu* fatal et alla le porter à Minos, qui, peu après, se rendit maître de la ville. Nisus en conçut tant de dépit, qu'il sécha de douleur, et les dieux, touchés de compassion, le changèrent en épervier. Scylla, se voyant méprisée de Minos, qui manqua à sa parole en partant sans elle, se jeta de désespoir dans la mer pour le suivre, et y périt. Les dieux l'ayant changée en

alouette, l'épervier fondit aussitôt sur elle, et devint son plus cruel ennemi.

Un certain Guarini, ayant acheté à Constantinople deux caisses de manuscrits grecs qui étaient uniques, les chargea sur deux vaisseaux. Il arriva heureusement avec l'une en Italie, sa patrie; mais l'autre périt dans la route. Cet accident lui donna tant de chagrin, que ses *cheveux* devinrent tout blancs dans une nuit.

C'est à l'époque de la convocation des états-généraux qu'un chagrin profond blanchit les beaux *cheveux* blonds de Marie-Antoinette, quoiqu'elle n'eût encore que trente-quatre ans. Elle se fit peindre alors, et donnant ce portrait à son amie madame de Lamballe, elle mit au bas ces mots de sa main : « Ses malheurs l'ont blanchie. »

Le comte de Saint-Vallier, père de Diane de Poitiers, convaincu d'avoir favorisé la fuite du

connétable de Bourbon, fut condamné, le 16 janvier 1523, à avoir la tête tranchée. L'arrêt allait être exécuté, lorsque sa fille alla, dit-on, se jeter aux genoux de François Ier, et obtint, par ses larmes, et surtout par ses attraits, la grâce du coupable. La peur fit sur l'esprit de Saint-Vallier une telle révolution qu'en une nuit les *cheveux* lui blanchirent. Il tomba même dans une fièvre violente dont il ne put jamais guérir, après que le roi lui eut accordé son pardon : c'est de là qu'est venu le proverbe de *la fièvre de Saint-Vallier.*

L'Écriture dit que toutes les fois qu'Absalon, fils de David, faisait couper ses *cheveux*, on en ôtait le poids de deux cents sicles (six livres et un tiers). Ce poids a paru énorme à divers commentateurs.

Éléonore, héritière de la Guienne et du Poitou, avait, en 1147, accompagné Louis VII, son mari, dans sa malheureuse croisade; mais elle s'était dédommagée des longues fatigues du voyage avec Raimond d'Antioche, son oncle paternel, et avec un jeune Turc d'une rare beauté. Louis crut devoir la punir de sa mauvaise conduite et de la

honte qu'elle faisait rejaillir sur lui en faisant casser son mariage. C'est ainsi qu'il perdit la Guienne, après avoir perdu en Asie son armée et la fleur de sa noblesse. Les premières semences de division entre Louis et son épouse éclatèrent lorsque ce monarque raccourcit ses *cheveux* et se fit raser la barbe sur les représentations du célèbre évêque Pierre Lombard, surnommé le maître des sentences, qui lui persuada que Dieu haïssait les longues *chevelures*. Éléonore le railla sur ses *cheveux* courts et son menton rasé. Louis lui répondit gravement qu'il ne fallait point plaisanter sur de pareilles matières. Quand cette jeune princesse lui proposa le divorce, elle ajouta malignement qu'elle en avait un moyen infaillible, en ce qu'elle avait cru se marier à un prince, et qu'elle n'avait épousé qu'un moine. Éléonore épousa, six semaines après, Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre. Dans les guerres occasionées par ce second mariage, il périt plus de trois millions de Français, et presque autant d'Anglais, parce qu'un évêque, dit un historien célèbre, s'était fâché contre les longues *chevelures ;* parce qu'un roi avait fait raccourcir la sienne et couper sa barbe; et parce que sa femme l'avait trouvé ridicule avec des *cheveux* courts et un menton rasé.

Chez les Lombards, il suffisait de recevoir honorablement quelques boucles de *cheveux* des personnes qu'on voulait adopter.

Louis XIII se regardant un jour au miroir, étonné du grand nombre de ses *cheveux* gris, en accusa les complimenteurs de son royaume et leurs longues périodes. « J'ai opinion, dit-il, que « ce sont les harangues qu'on m'a faites depuis « mon avénement à la couronne, et particulière- « ment de M. le *** qui m'ont blanchi la tête de « si bonne heure. »

Des femmes étant, un jour de vendanges, assises sur du gazon dans une plaine, et voyant passer un paysan dont les *cheveux* étaient blancs, lui dirent en se raillant : Quoi! bonhomme, il a déjà neigé sur les montagnes ! Il le faut bien, répondit le paysan, puisque les vaches sont descendues dans la plaine.

Les poésies fugitives du duc de Nivernais ont de l'à-propos, et respirent quelquefois les grâces

de celles de Voltaire; telle est cette réponse à madame de Mirepoix qui lui avait envoyé de ses *cheveux* blancs.

Quoi! vous parlez de *cheveux* blancs!
Laissons, laissons courir le temps;
Que vous importe son ravage?
Les amours sont toujours enfans,
Et les grâces sont de tout âge.
Pour moi, Thémire, je le sens,
Je suis toujours dans mon printemps
Quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avais que dix-huit ans,
Je pourrais aimer plus long-temps,
Mais non pas aimer davantage.

Ce fut Philippe-le-Bon qui donna le premier exemple des perruques. Une longue maladie lui ayant fait tomber les *cheveux*, ce prince, par le conseil de ses médecins, couvrit sa tête chauve d'une *chevelure* artificielle, et, par une politesse de courtisan, cinq cents gentilshommes en firent autant dans la ville de Bruxelles. C'est sans doute depuis cette époque qu'on a pu compter parmi les courtisans tant de têtes à perruque.

Dans l'Armorique, les enfans conservent encore, dans les échanges de leurs petites propriétés, un usage très-ancien. On confirmait la cession qu'on venait de faire en soufflant au vent un *cheveu*. Ainsi se terminaient sans signature et sans notaire les marchés des premiers âges. Le *cheveu* était l'emblème de la propriété; on y renonçait en le jetant : c'était déclarer par un acte matériel qu'on ne reviendrait pas sur l'accord arrêté, puisqu'il serait impossible aux contractans de rendre le *cheveu* que le vent avait emporté. De ces *cheveux*, dans les temps plus modernes, ont été trouvés sous des sceaux : ils tenaient lieu de signature.

Visage.

Chanabadi est un des neuf brahmas que les Indiens révèrent. Il est né du *visage* du dieu Brahma.

Les Nègres de la côte de Guinée se lavent tous les matins en l'honneur de leurs fétiches. Les jours

de fête, ces ablutions leur prennent plus de temps. Après s'être lavés, ils se font, dans la même intention, des raies blanches sur le *visage* avec une terre assez semblable à la chaux.

Biceps, Bifrons, noms de Janus dans Ovide et Virgile, qui lui donnent deux visages pour exprimer sa sagesse et sa connaissance du passé et de l'avenir; ou parce que Janus est un emblème du monde, et que ses deux faces opposées regardent les divisions de l'est et de l'ouest. Quelquefois on le peint avec quatre faces, *quadrifons*, par allusion aux quatre saisons.

Alphéa, Alphiassa ou Alphionia, surnom de Diane; voici comme on raconte l'origine de ce surnom. Alphée, amoureux de Diane, ne pouvant la rendre sensible à ses peines, résolut de l'enlever. Diane, qui se douta de ses desseins, l'attira à Letrinis, où, pour faire sa cour à la déesse, il assistait tous les soirs aux divertissemens qu'elle donnait aux nymphes ses compagnes. Mais, pour rompre les mesures de son amant, elle se couvrit

le *visage* de bouc, ainsi que ses compagnes; de sorte qu'Alphée, ne pouvant distinguer la déesse, se retira sans rien entreprendre.

Étienne VIII, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le saint-siége après Léon VII, en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le *visage*; il en fut si défiguré qu'il n'osait plus paraître en public.

Harravad, rabbin célèbre vers la fin du XIIe siècle, jouit de la réputation d'avoir possédé un talent particulier en fait de physionomie. Il distinguait, dit-on, au *visage* des gens s'ils avaient une âme qui fût venue d'un autre corps ou qui eût commencé d'exister au moment qu'elle avait été unie au leur.

Jacquot, né à Besançon dans le XVIe siècle, entra de bonne heure dans la société des jésuites, et en sortit pour se livrer à l'étude du droit; il y réussit tellement, que le duc Henri II de Lorraine

le nomma doyen de la faculté de droit de l'université de Pont-à-Mousson. Il jouit de cette place pendant quatre ans, et soutint avec hauteur les priviléges de sa place. Cela déplut aux jésuites qui voulaient dominer dans cette université, et qui n'y voyaient point d'un bon œil un déserteur de leur ordre. Une farce occasionée par la superstition les débarrassa de cet objet de leur haine. Il se trouva à Nanci une possédée que les jésuites exorcisaient ; elle prétendit qu'il y avait en Lorraine un célèbre magicien dont elle ne voulut jamais dire le nom. On commanda au démon de faire à ce magicien une marque sur une partie du *visage* qu'on lui désigna, sans le tuer ni lui faire aucune plaie considérable. Pendant que cela se passait à Nanci, Jacquot reçut à Pont-à-Mousson un coup au *visage* précisément dans l'endroit spécifié. Aussitôt le bruit se répandit que le magicien était découvert, et que c'était Blaise Jacquot. Il fut obligé de fuir pour éviter le bûcher. Il se retira à Besançon, où il mourut peu de temps après.

Louis Racine, fils du très-célèbre poète, était très-dévot. Son air était froid, et sa physionomie n'était pas revenante. Aussi Robbé di-

sait-il : « C'est un saint qui a le *visage* d'un réprouvé. »

Le père d'un jeune homme vertueux qui allait commencer ses voyages lui dit en prenant congé de lui : Tout ce que je te demande, mon fils, est de me rapporter le même *visage*.

Une jeune personne qui avait presque toujours vécu à la campagne, et en qui brillaient l'innocence et la piété, rencontra un soir son *visage* dans une glace au moment où elle allait poser sa Bible et emporter la lumière. Frappée de sa propre image, elle baissa les yeux, et une noble modestie colora ses joues. Elle passa l'hiver en ville. Entourée d'adorateurs et entraînée dans un tourbillon de plaisirs, elle oublia sa Bible et ses exercices de dévotion. Vers le printemps, la jeune dame courut à sa campagne : elle se retrouve dans sa chambre ; elle approche de sa table où reposait sa Bible, se présente devant le miroir, et pâlit en se regardant. Elle pose la lumière, se jette sur un sofa, puis tombe à genoux et s'écrie : O Dieu ! je ne me reconnais plus ! combien je suis changée ! mon *visage*

porte l'empreinte de ma folle vanité ! Comment n'en ai-je pas été frappée plus tôt ? Ah ! c'est dans le sein d'une paisible retraite, dans le doux exercice de la piété et de la bienfaisance que je veux en effacer la trace.

A combien estimez-vous mon *visage*? demandait un inconnu à un physionomiste. Celui-ci répondit, comme de raison, que cela n'était pas facile à apprécier. — Il vaut quinze cents écus, dit le questionneur, car cette somme vient de m'être prêtée seulement sur ma physionomie par une personne qui ne me connaissait point.

Un ami du comte de T..., entra un jour chez ce seigneur avec un *visage* qu'il affectait de rendre serein. Après avoir terminé l'affaire qui l'amenait, il voulait se retirer. — Je ne vous laisse pas sortir, lui dit le comte. — Cela est fort étrange, lui répondit son ami ; il faut que je m'en aille. — Vous ne sortirez pas de ma chambre ; et en même temps le comte fermait la porte à clef. — Au nom du ciel, pourquoi cela ? — Parce que je lis sur votre *visage* que vous mé-

ditez un mauvais coup. — Qui? moi! pouvez-vous m'en croire capable? — Vous projetez un meurtre, ou je n'y vois pas clair. Il pâlit à ces mots, avoua que le comte avait deviné juste, lui remit un pistolet qu'il tenait caché, et lui raconta ce qui donnait lieu au dessein qu'il avait formé. Le comte fut assez généreux pour tirer son ami de la situation pénible qui l'aurait conduit au crime.

Un jeune abbé, appelé Frickt, d'un *visage* remarquable par sa beauté, d'une physionomie en apparence aussi touchante que gracieuse, vint de Strasbourg à Zurich, visiter une famille que la plus tendre amitié unissait à ses parens. La beauté de ce jeune homme frappa tout le monde. Lavater n'en porta pas un jugement physiognomonique moins sévère. Ce jeune homme, dit-il, renferme en son sein une passion cruelle, et dont le dénoûment sera tragique. On se récria généralement contre Lavater à cette occasion. Mais bientôt le jeune Frickt prit soin de le justifier; il assassina un malheureux conducteur de voiture pour lui voler quelques louis, et avoua dans son interrogatoire que, dominé par un penchant impérieux au meurtre, il lui avait cédé plusieurs fois; que récemment la crainte seule

d'être découvert l'avait empêché d'assassiner les hôtes qui l'avaient accueilli avec tant d'amitié.

Sans être médecin, Lavater découvrait quelquefois à la seule inspection du *visage* les altérations physiques intérieures, et les signes d'une atteinte mortelle de la maladie. En voici un exemple.

Une dame vint à Zurich visiter Lavater, auquel elle présenta sa fille, le priant de dire sans aucune réserve ce qu'il pensait de sa physionomie. Lavater fut vivement ému en regardant cette jeune demoiselle avec attention; mais il refusa d'émettre aucun jugement physiognomonique. La mère, étonnée, inquiète, le pressa en vain; il consentit seulement à donner son opinion dans un billet cacheté, en exigeant que ce billet ne serait ouvert que dans six mois. Cette dame partit en faisant cette promesse, et perdit sa fille quelque temps après son retour. A l'époque indiquée, elle ouvrit le billet de Lavater, et n'y lut que ces mots : « Je pleure et je prie avec vous; quand vous ouvrirez cette lettre, vous serez déjà la plus malheureuse des mères. »

Voici un autre exemple, rapporté par Gessner, qui prouve la sûreté et la promptitude du jugement de Lavater, et qui dans le temps fit une sensation assez vive.

Un seigneur Suédois, de la plus belle *figure* et de la tournure la plus imposante, voulut, en passant à Zurich, voir et entretenir Lavater: il se fit présenter chez lui. Lavater le reçoit; mais, à sa première vue, il ne peut se défendre d'une prévention défavorable, qu'il dissimule et qu'il se reproche à mesure que la conversation intéressante et les manières distinguées de l'étranger affaiblissaient cette première impression. Rentré au sein de sa famille, il raconte ce qu'il vient d'éprouver, et les reproches qu'il se fait de sa décision, à laquelle il veut s'efforcer de ne pas croire. Le lendemain, il retrouve dans la société la même personne : semblable impression, et même plus forte, plus décidée, et paraissant avoir tous les caractères de ces pressentimens secrets et de cet instinct subit qui ne trompe jamais. Il revient dans sa maison, et fait part à sa famille de ce qu'il a ressenti de nouveau à la vue de l'étranger dont la veille il avait reçu la visite.

Quelques jours après, il fut mandé par le bourgmestre pour donner des renseignemens sur le seigneur suédois, et apprit qu'il était un des assassins de Gustave III, à qui la république ne

5

voulait pas permettre de faire un plus long séjour sur son territoire.

Le *visage*, dans un acteur, fait la moitié de son jeu. Celui qui représente un premier personnage dans une tragédie, avec une figure ignoble ou même commune, paraîtra moins jouer son rôle que le parodier. On peut se rappeler l'aventure d'un acteur qui débutait au Théâtre-Français par le rôle de Mithridate, dans la tragédie de ce nom. Il n'était pas dépourvu de talens, il avait même beaucoup d'intelligence et de feu; mais son extérieur n'était rien moins qu'héroïque. Dans la scène où Monime dit à Mithridate, *seigneur, vous changez de visage !* un plaisant cria à l'actrice : *Laissez-le faire.* Le parterre perdit de vue aussitôt les talens du nouvel acteur pour ne penser qu'au peu de convenance qui se trouvait entre son rôle et son *visage*.

Œil. — Yeux.

CÆSIA est une épithète de Minerve, c'est-à-dire la déesse aux *yeux* bleus.

OPHTHALMITIS, *qui conserve les yeux*, surnom de *Minerve*, à laquelle Lycurgue dédia un temple en mémoire de ce que, dans un émeute, ayant eu un *œil* crevé par Alcandre, il fut sauvé en ce lieu-là même par le peuple.

OPHTILÉTIS, *qui conserve les yeux*, surnom de *Minerve*, le même qu'Ophthalmitis. Rac., *optilos*, œil, en dialecte dorique.

GLAUCOPIS, *aux yeux bleus*, épithète de Minerve. Rac., *glaukos*, azuré; *ops*, œil.

Les *yeux* étaient consacrés à Cupidon ou à Minerve.

L'*œil* humain était un des symboles d'Osiris, dit Plutarque; aussi l'on trouve quelquefois sur d'anciens monumens un *œil* à côté d'une tête d'Osiris, l'Apollon égyptien ou le Soleil. D'autres auteurs disent que cet *œil* était consacré à Apollon, parce que le Soleil jette ses regards de tous côtés. Voilà pourquoi les poètes l'appellent l'*œil* de Jupiter, et les Latins, *Cœlispex*, qui regarde le ciel.

Les anciens ont exprimé l'*Opération* par une femme qui tient ses mains ouvertes, dans chacune desquelles est un *œil*.

L'*Ophthalmoscopie* est l'art de connaître le caractère ou le tempérament d'une personne par l'inspection de ses *yeux*.

Altri est un des neuf brahmas que les In-

dieus révèrent. Il est né des *yeux* du dieu Brahma.

On fit crever un *œil* à Varronien, fils de Jovien, empereur romain, pour l'exclure du trône impérial, parce qu'un borgne ne pouvait pas être empereur.

Jean, roi de Bohême, ayant perdu un *œil* dans une bataille, alla incognito à Montpellier, pour demander des remèdes aux docteurs de cette célèbre université, où un médecin juif lui fit perdre l'autre *œil*. Cette perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que Casimir, roi de Pologne, l'envoya défier « de décider leurs querelles, enfermés tous deux dans une chambre, « chacun avec un poignard. » Le roi Jean lui répondit « qu'il devait auparavant se faire aussi « crever les *yeux*, afin qu'ils pussent combattre à « armes égales... » Jean mena du secours au roi Philippe de Valois, et se trouva à la bataille de Créci, que les Français perdirent le 26 août 1346. Tout aveugle qu'il était, il combattit fort vaillamment, après avoir fait attacher son cheval par la bride à ceux de ses plus braves chevaliers;

et il s'avança si fort dans la mêlée, qu'il y fut tué.

Il n'est pas vrai, comme on l'a écrit, que le philosophe Démocrite se soit aveuglé pour méditer plus profondément.

Le procureur Fournier, dont parle Boileau dans sa première satire, n'avait qu'un *œil*. Plaidant un jour à la grand'chambre avec des lunettes, il dit : « Je n'avancerai aucune pièce qui « ne soit nécessaire. » L'adverse partie répondit aussitôt : « Retranchez donc un verre de vos lunettes. »

Milton ayant perdu les *yeux*, se maria en troisième noces à une femme très-belle, mais d'un caractère violent et d'une humeur aigre et difficile. Le lord Buckingam ayant dit un jour à son mari qu'elle était une rose : « Je n'en puis juger « par les couleurs, répondit tristement Milton, « mais j'en juge sur les épines. »

Lia, fille aînée de Laban, fut mariée avec Jacob par la supercherie de son père, qui, ne sachant comment s'en défaire, parce qu'elle avait mal aux *yeux*, la substitua à Rachel que Jacob devait épouser.

Dans une sédition élevée contre le législateur Lycurgue, Alcandre, jeune Spartiate, en le poursuivant, lui creva un *œil*. Le philosophe, non-seulement lui pardonna, mais le retint auprès de lui, et le traita comme son fils.

Minerve, non contente d'avoir changé les cheveux de Méduse dont elle était jalouse, en horribles serpens, donna encore aux *yeux* de sa rivale la force de changer en pierre tous ceux qu'elle regardait.

Jupiter, sous le nom de *Patroüs*, avait, dans le temple de Minerve, à Argos, une statue de bois représentée avec trois *yeux*, pour marquer qu'il voyait ce qui se passait dans ciel, sur la terre et

dans les enfers. Les Argiens disaient que c'était le Jupiter *Patroïs* qui était dans le palais de Priam, et que ce fut au pied de son autel que ce prince fut tué par Pyrrhus.

POLYOPHTHALMOS, *qui a beaucoup d'yeux*; surnom d'*Osiris*, pris pour le soleil. Rac., *ophthalmos*, œil.

Gabriel de Lorge, comte de Montgomeri, fut célèbre par sa valeur et ses belles actions, mais encore plus par le malheur qu'il eut de crever un *œil* au roi Henri II, le 30 juin 1559. Ce prince, ayant déjà couru plusieurs lances dans un tournoi donné à l'occasion du mariage de la princesse Marguerite, sa sœur, avec le duc de Savoie, voulut en rompre une dernière avec le jeune Montgomeri, alors lieutenant de la garde écossaise. Montgomeri, comme par une espèce de pressentiment, s'en défendit à plusieurs reprises, et ne se rendit qu'en voyant le roi prêt à s'indisposer de ses refus. « Dans la course, sa lance rompit en « la visière du roi si rudement, dit d'Aubigné, « que la morne décrocha de la haute pièce, et « que, la visière levée en haut, le contre-coup

« donna dans l'*œil.* » Le roi mourut onze jours après cette blessure, et défendit en mourant que Montgomeri fût inquiété ni recherché pour ce fait en aucune manière.

Un *aveugle* était sur le boulevard, tenant son chien au bout d'une corde. Un voleur passe, coupe la corde et emmène le chien. Mais l'autre, se frottant les *yeux*, court après le voleur, le frappe de son bâton, lui fait lâcher la corde, ressaisit son chien et reprend son rôle d'*aveugle.*

Les dernières années de la vie de Massieu (Guillaume), membre de l'Académie française, furent tristes pour lui, et l'auraient été bien davantage, s'il n'avait été philosophe. Il eut deux cataractes qui le rendirent entièrement *aveugle.* Quand, au bout de trois ans, elles furent parvenues au point de maturité nécessaire pour l'opération, il se contenta d'avoir par ce moyen recouvré un *œil* qui suffisait à ses travaux. Il ne put se résoudre à sacrifier encore six semaines ou deux mois de temps pour le second, « qu'il tenait, disait-il, en réserve, et comme une res-

source contre de nouveaux malheurs.» Ce savant mourut à Paris le 27 septembre 1722. Il est auteur d'un poème latin sur le café.

On attribue à Porchères d'Arbaud, poète français, sur les *yeux* de la belle Gabrielle d'Estrées, un sonnet qui lui valut, dit-on, une pension de 1400 liv. Il se trouve dans un recueil de 1607, intitulé: *Le Parnasse des excellens poètes de ce temps.*

Paphnuce, évêque de la Haute-Thébaide, confesseur de Jésus-Christ durant la persécution de Galère et de Maximin, eut le jarret gauche coupé, l'*œil* droit arraché, et fut condamné aux mines. Il assista dans la suite au concile de Nicée en 325, et y reçut de grands honneurs. L'empereur Constantin le faisait venir presque tous les jours dans son palais, et lui baisait l'*œil* qu'il avait perdu pour la foi.

Les bons mots de Théocrite le sophiste lui devinrent funestes. Antigone, roi de Macédoine, était *borgne*. Il envoya à Théocrite un de ses of-

ficiers qui avait été chef de cuisine, avec ordre de lui dire de se rendre auprès de sa personne. « Je le vois, dit le sophiste, tu veux me servir tout cru au cyclope. — Oui, reprit l'officier, mais je te servirai sans tête, et tu paieras cher ta mauvaise plaisanterie. » On lui dit que le roi lui ferait grâce s'il se présentait à *ses yeux*. « Si, pour être sauvé, répondit-il, il faut absolument paraître *aux yeux* du roi, je n'ai plus d'espoir. » Antigone fit décapiter Théocrite.

Lorsque Constantin régna seul à la mort de son frère, il était âgé de soixante-cinq ans. Les femmes, la table, le jeu, le théâtre, la chasse, avaient fait toute l'occupation de sa vie. Quoiqu'il fût de grande taille et d'un corps robuste, il ne pouvait supporter le poids d'une armure. Il prodigua les dignités de l'empire aux compagnons de ses débauches, à des eunuques sans foi et sans honneur. Ses indignes ministres firent périr les personnages les plus illustres. La plupart eurent les *yeux* crevés l'année 1026; et c'est ce qu'on appelait *la divine clémence* de l'empereur.

Basile, empereur de Grèce, dit *Coulon*, après

avoir vaincu les Bulgares, déshonora sa victoire par l'infâme traitement qu'il fit à quinze mille prisonniers que la fortune venait de soumettre à ses armes. Il leur fit crever les *yeux;* ensuite, se faisant un jeu d'une action si barbare, il divisa ces malheureux en compagnies de cent hommes chacune. Après quoi ce vainqueur extravagant les renvoya dans leur pays, chaque compagnie ayant un *borgne* pour la conduire.

Naas, roi des Ammonites, alla, un mois après l'élection de Saül, mettre le siége devant Jabès, capitale de la province de Galaad. La ville étant réduite à l'extrémité, il offrit aux habitans de leur sauver la vie, à condition de se laisser arracher l'*œil* droit. Cette réponse consterna les Jabéens à un tel point, qu'ayant obtenu un délai de sept jours, ils envoyèrent des courriers par toute la Judée pour demander du secours. Saül marcha avec promptitude contre leurs ennemis, tailla en pièce toute l'armée de Naas, et lui-même fut enveloppé parmi les morts, vers l'an 1095 avant Jésus-Christ.

François VI, duc de La Rochefoucauld, fut lié

avec la fameuse duchesse de Longueville; et ce fut en partie par l'instigation de cette princesse qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre, et surtout au combat de Saint-Antoine, où il reçut un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque temps la *vue*. Ce fut alors qu'il dit ces vers si connus tirés de la tragédie d'Alcyonée de du Ryer :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux *yeux*,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

On sait qu'après sa rupture avec madame de Longueville, il parodia ainsi ces vers :

Pour ce cœur inconstant qu'enfin je connais mieux,
J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les *yeux*.

On lit dans l'Histoire du Bas-Empire qu'on croyait faire une grâce aux infortunés condamnés à perdre la *vue* de ne pas leur crever les *yeux* avec une pointe de fer rouge, mais de leur dessécher et brûler les membranes par le moyen d'une lame ardente.

Ce supplice, si en usage chez les Grecs, et infligé ordinairement par des Juifs, se variait de plusieurs manières. Des corsaires génois, ayant

été pris, Michel Paléologue en condamna plusieurs à perdre les *yeux*; ce qui s'exécuta en leur enfonçant des bâtons pointus sous les paupieres, genre de supplice qui parut approprié aux crimes de ces malheureux. Souvent on arrachait tout-à-fait les *yeux* de leur orbite. On peut dire, avec vérité, que, s'il y avait dans Constantinople et dans l'empire un nombre immense d'eunuques (trente mille), il devait y avoir au moins autant d'*aveugles*.

Un harpagon, en courant par la ville,
Par le serein eut un *œil* de perclus;
Un médecin, docteur vraiment habile,
Pour le guérir demanda cent écus.
L'ami, dit le richard, quelle erreur est la vôtre!
Il ne faut pas deux *yeux* pour gagner le cercueil.
Moi, vous compter cent écus pour un *œil!*
A ce prix-là je vous donnerai l'autre.

Sourcils.

Les *sourcils* étaient consacrés à Junon.

Il arriva un jour à Charès, orateur athénien, de parler fortement contre les *sourcils* terribles de Phocion; les Athéniens en rirent. Phocion leur dit : « Cependant ces *sourcils* ne vous ont fait aucun mal; mais les risées de ces beaux plaisans ont fait souvent verser bien des larmes à votre ville. »

Alexis V, usurpateur du sceptre de Constantinople, était surnommé *Murtzuphle* parce que ses *sourcils* se joignaient et lui tombaient sur les yeux. Les Français, irrités contre lui, le précipitèrent du haut d'un rocher, en avril 1204.

Qui croirait qu'il y a eu un temps où on louait comme une perfection chez les femmes d'avoir les

deux *sourcils* joints ensemble ? C'est cependant un fait réel, attesté par Anacréon, qui vante cet agrément dans sa maîtresse; par Théocrite, Pétrone, et beaucoup d'autres anciens. Ovide assure que de son temps les dames romaines se peignaient l'entre-deux des *sourcils*, pour qu'ils parussent n'en faire qu'un. Cette mode était aussi en usage chez les Hébreux. Jésabel, épouse d'Achab et mère de Joram, roi d'Israël, ayant appris l'arrivée de Jéhu, se farda les yeux avec de l'antimoine, ou, selon l'hébreu, *se mit les yeux dans l'antimoine*.

Paupières.

Darma (*Mythol.*), fils d'un roi des Indes, un des zélés partisans de la secte de Budsdo, qui domine dans presque tout le Japon, vivait vers l'an 519 de l'ère chrétienne. D'abord prédicateur de sa doctrine, sa manière de vivre gênante et bizarre, et ses nombreuses privations, n'apportaient que plus de force à ses discours. Comme les premiers hommes, ses seuls alimens étaient des herbes et des racines. On prétend que, pour mettre le comble à ses tourmens volontaires, il

forma un vœu par lequel il s'engageait à veiller jour et nuit. Le sommeil l'ayant un jour fait succomber sous le poids des profondes rêveries auxquelles il était toujours livré, Darma fut si humilié d'avoir manqué à son serment, qu'il se coupa les *paupières*. D'elles naquit l'arbrisseau qui porte le thé, dont on ne connaissait point encore l'usage. Une pareille découverte ne resta pas infructueuse ; Darma la fit connaître d'abord à ses disciples, et peu à peu aux Japonais et aux Chinois.

Oreilles.

Poulatien, est un des neuf brahmas que les Indiens révèrent. Il est né de l'*oreille* du dieu Brahma.

Le derrière de l'*oreille* droite était consacré à Némésis.

L'*oreille* était consacrée à Mnémosine, et on lui offrait quelquefois des *oreilles* d'argent. On mettait au nombre des présages les tintemens

d'*oreilles*, et les bruits qu'on croyait entendre quelquefois. Si le tintement avait lieu dans l'*oreille* droite, c'était un ami ; dans l'*oreille* gauche, c'était un ennemi qui avait parlé de nous.

La défiance tyrannique de Denys, roi de Syracuse, est consacrée par un monument qui subsiste encore en Sicile ; c'est une caverne d'une grandeur énorme, nommé *l'Oreille de Denys-le-Tyran*. Elle est creusée dans le roc, et a exactement la forme d'une oreille humaine : sa hauteur est de quatre-vingts pieds sur deux cent cinquante de long. On dit qu'elle était construite de façon que tous les sons qui s'y produisaient étaient rassemblés et réunis, comme dans un foyer, en un point qui s'appelait le tympan. Le tyran avait fait faire au bout du tympan un petit trou qui communiquait à une chambre où il avait coutume de se cacher ; il appliquait son oreille à ce trou, et entendait distinctement tout ce qui se disait dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé, et qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avaient travaillé.

Malchus, serviteur du grand-prêtre Caïphe, s'étant trouvé dans le jardin des Oliviers avec ceux qui étaient envoyés pour arrêter Jésus, eut l'*oreille* coupée d'un coup d'épée par saint Pierre; mais Jésus-Christ, dit l'Écriture, l'ayant touchée, la guérit.

On prétend que l'empereur Justinien ressemblait de physionomie à Domitien, et que ses *oreilles* étaient mobiles.

Un sot raillait un homme d'esprit sur la grandeur de ses *oreilles : Il est vrai*, lui dit l'homme d'esprit, *j'ai des oreilles trop grandes pour un homme ; mais convenez aussi que vous en avez de trop petites pour un âne.*

On lit, dans le second volume des Anecdotes anglaises, que, le poète Prior étant devenu sourd dans sa prison, on lui reprochait à sa sortie d'avoir négligé sa santé : « Comment pouvais-je,

disait-il, prendre soin de mes *oreilles*, quand je n'étais pas sûr de ma tête ? »

Lorsque Alexandre-le-Grand rendait la justice, il avait coutume, pendant que l'accusateur parlait, de se boucher une *oreille* avec la main, et comme on lui en demandait la raison : « C'est, disait-il, que je garde l'autre à l'accusé.

La reine Anne d'Autriche avait demandé bien des fois à voir madame de Bautru, sans l'avoir pu obtenir. Un jour elle dit à M. de Bautru qu'elle voulait à toute force qu'il la lui amenât. M. de Bautru, qui s'en était défendu tant qu'il avait pu, lui promit de la lui présenter dans l'après-dînée; mais, madame, lui dit-il, elle est incommodée de l'*oreille*. Allez, lui dit la reine, je parlerai haut. Il s'en alla chez lui annoncer cette nouvelle à sa femme, et l'avertit en même temps de parler fort haut, parce que, lui dit-il, la reine a l'*oreille* très-paresseuse. Il la conduisit au Louvre l'après-dînée, et d'abord la reine commença la scène en criant à pleine tête, et madame de Bautru continuait sur le même ton.

Le roi averti du mystère par M. de Bautru, riait de tout son cœur. A la fin, la reine qui s'en aperçut, dit à madame de Bautru : « N'est-il pas vrai, madame, que Bautru vous a fait croire que j'étais sourde? » ce que madame de Bautru lui avoua. « Ah! le méchant, continua la reine, il m'avait dit la même chose de vous. »

Nez.

Anguira est un des neuf Brahmas que les Indiens révèrent. Il est né du *nez* du dieu Brahma.

Les Hébreux mettaient la colère dans le nez: *Ascendit fumus de naribus ejus; de naribus ejus procedit fumus.* Les anciens auteurs grecs et latins parlent à peu près de même. Perse et Plaute n'ont-ils pas dit, le premier, *Satire* V :

Disce : sed ira cadat naso, rugosaque sanna.

et le second :

Fames et mors bilem in naso conciunt.

Cette idée de placer la colère dans le *nez* vient sans doute de ce que, chez celui qui se met en colère, les muscles du nez se froncent, et le font paraître plus raccourci qu'il n'était; ce qui est plus ou moins sensible chez les uns que chez les autres, suivant la force ou la grandeur de ces muscles.

➣⊛⋞

Le poète Cyrano de Bergerac, ainsi nommé du lieu de sa naissance, naquit, en 1620, avec un caractère bouillant et singulier. Il entra, en qualité de cadet, au régiment des gardes, et fut bientôt connu comme la terreur des braves de son temps. Il ne se passait presque point de jours qu'il ne se battît en duel, non-seulement pour son propre compte, mais encore pour celui de ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle pour insulter un homme de sa connaissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna d'une commune voix le nom d'*Intrépide*. Cyrano avait le *nez* de travers et défiguré : quiconque en riait en le regardant était sûr d'être appelé en duel. Cyrano était l'ami de Molière et de Chapelle.

➣⊛⋞

A la fin du neuvième siècle, lorsque les Danois vinrent mettre tout à feu et à sang dans l'Irlande, Ebba, abbesse du monastère de Coldingham, persuada à ses religieuses de l'imiter en se coupant le *nez* et la lèvre supérieure, pour échapper à la brutalité des vainqueurs. Ceux-ci, pour les punir, mirent le feu au monastère, et Ebba périt dans les flammes avec ses compagnes.

Kiuperli Numman, qui fut grand visir en 1710, croyait avoir toujours une mouche sur le *nez :* selon lui, il ne l'avait pas plus tôt chassée qu'elle revenait le moment d'après. Les plus fameux médecins furent consultés; mais les uns se moquèrent du visir, et les autres eurent recours au charlatanisme. Ce fut un médecin français, nommé *Le Duc*, qui eut l'honneur de cette cure, et voici comment il s'y prit. La première fois qu'il fut introduit chez le visir, il se récria, du plus loin qu'il le vit, sur la grandeur et sur la grosseur de cette mouche importune, et gagna d'abord ainsi sa confiance. Après lui avoir donné quelques remèdes, sous prétexte de le purger, il se mit un jour en devoir de couper cette mouche avec des ciseaux : pour cette effet, il ordonna

au visir de tenir les yeux fermés, lui donna un coup de ciseau sur le *nez*, et fit tomber une mouche morte qu'il tenait dans sa main, avec un peu de sang. Depuis ce moment il ne ut plus question de la mouche.

Un homme de la cour jouait au piquet, et était impatienté par un homme à vue courte et à long *nez*. Pour s'en débarrasser, il prit son mouchoir et moucha le *nez* de son importun voisin : Ah ! monsieur, dit-il aussitôt, bien des pardons, je l'ai pris pour le mien.

Un avocat fort laid et qui n'avait presque pas de *nez*, ne pouvant venir à bout de lire une pièce qu'on lui ordonnait de lire à l'audience, un conseiller, qui avait le *nez* de riche taille, dit : Quelqu'un n'a-t-il point de lunettes pour donner à cet avocat ? Celui-ci, se sentant piqué, répondit : Il faut aussi, monsieur, que vous me prêtiez votre *nez* pour pouvoir m'en servir.

Justinien II, fils de Constantin Pogonat, fut surnommé *Rhinotmète*, ou le *nez coupé*.

De tout temps l'on s'est moqué des grands *nez*. Il n'est donc pas surprenant que le législateur des Juifs ait porté cette loi qu'on lit dans le Lévitique, chap. XXI, vers. 18 : *Nec accedet ad mysterium ejus..... si parvo, vel grandi, vel torto naso.* Ce qui signifie qu'on excluait du sacerdoce et du trône ceux qui avaient le *nez* ou trop petit, ou trop grand, ou de travers.

La configuration du *nez* fait presque toutes les physionomies. Un *nez* aquilin donne un air majestueux, comme un *nez* retroussé donne un air effronté, et le *nez* plat et allongé un air béat. Le père Théophile Raynaud, jésuite, dans un de ses ouvrages qui a pour titre, *Laus brevitatis*, passe en revue une grande quantité de *nez*. Celui de la sainte Vierge n'y est pas oublié; selon le père Raynaud, il était long et aquilin; ce qui est une marque de bonté et de dignité.

Un homme, dont le *nez* était fort camard, étant venu à éternuer dans une compagnie assez nombreuse, un des assistans le salua et lui dit : *Dieu vous conserve la vue !* Celui qui venait d'éternuer, étonné de ce souhait, en demanda la raison à celui qui le lui avait fait : C'est, répondit-il, que votre *nez* n'est pas propre à porter des lunettes.

Les Sarrasins, ayant surpris, vers le onzième siècle, la ville de Pouzol, en emportèrent les effets les plus précieux. Ne jugeant point à propos de se charger du buste de saint Janvier, qui est encore dans l'église des Capucins de cette ville, ils résolurent de le mettre en pièces ; mais ils n'eurent que le temps de lui abattre le *nez*, qu'ils jetèrent dans la mer. Les habitans de Pouzol, au désespoir de ce que leur saint patron fût ainsi défiguré, firent aussitôt venir un sculpteur pour rétablir le *nez* abattu. Mais ni cet artiste ni d'autres sculpteurs appelés n'en purent venir à bout ; quelques précautions qu'ils prissent, quelques mesures qu'ils employassent, ils ne pouvaient jamais fabriquer un *nez* qui convînt au visage du saint ; il était toujours ou trop gros ou trop menu, trop court ou trop long. Les fameux statuaires, mandés de tous côtés, perplexes ou

confus, prirent le parti de modeler les plus beaux *nez* du pays, dans l'espérance de rencontrer un *nez* convenable; mais, soit maladresse de leur part, soit tout autre motif, le *nez* fatal se trouvait toujours hors de mesure et sans les proportions nécessaires; en sorte qu'après avoir vainement essayé tous les *nez* du royaume de Naples, il fallut avoir recours aux *nez* étrangers, et payer bien cher toute personne qui avait la patience de laisser modeler la partie la plus saillante de sa physionomie. Cet usage fut cause que, lorsqu'on voyait en Italie un homme qui avait un beau *nez*, on lui disait : *Cours à Pouzol, tu feras fortune*. Quatre cents ans se passèrent ainsi dans des tentatives inutiles : on commençait à croire que le buste de saint Janvier devait toujours rester camus, quand un pêcheur apporta sur la place du marché un poisson extraordinaire. Tout le peuple vint en foule contempler cet hôte des mers. Après que la curiosité des spectateurs fut satisfaite, on ouvrit publiquement ce monstrueux poisson, et l'on trouva dans son ventre un morceau de marbre blanc qui paraissait avoir eu quelque forme qu'on ne pouvait définir. Chacun examinait ce morceau de marbre, et ne savait qu'en penser, lorsqu'un enfant à la mamelle s'écria que c'était là le *nez* de saint Janvier. On porta sur-le-champ en procession ce *nez* si long-temps

attendu, on l'appliqua au buste, et il s'y attacha d'une manière si ferme, qu'il n'a pas branlé depuis près de trois cents ans, et qu'on chercherait en vain aucun indice de fracture. (*Voyage d'Espagne et d'Italie*, par le P. Labat, t. V, p. 96). Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, et ce qui prouve bien la grande puissance de saint Janvier, c'est qu'un avocat nommé *don Girolamo Murano*, ayant douté du prodige, et s'étant avisé de vouloir s'assurer par le tact si le *nez* du saint tenait bien fort, le sien tomba aussitôt. (*Voyage d'un Français en Italie*, t. VII, p. 31.) C'est bien ici le cas d'appliquer le proverbe italien : *Se non è vero, è bene trovato.*

Un pacha qui avait remporté une victoire signalée sur les Hongrois flatta singulièrement l'humeur sanguinaire de Bajazet II, en envoyant au sérail une grande caisse remplie de nez coupés aux vaincus tués sur le champ de bataille.

Bajazet fut aussi superstitieux que cruel. Il fit ramasser pendant tout son règne la poussière de ses souliers et de ses habits; on en forma un bloc, et ce bloc fut inhumé avec lui. Il croyait racheter par-là ses fréquentes transgressions à la loi de Mahomet, entre autres à la défense de boire

du vin. Souvent, dans les excès de l'ivresse, il fit donner la mort à ses confidens les plus intimes.

On a long-temps agité la question de savoir si une partie entièrement séparée du corps peut s'y réunir lorsqu'elle y est immédiatement réappliquée. Garengeot cite en preuve de cette possibilité une observation dont la véracité a été singulièrement contestée. Un soldat est mordu par son camarade qui lui emporte le bout du *nez*, le crache dans la boue d'un ruisseau, et le foule aux pieds pour l'écraser; le blessé furieux ramasse son *nez*, le jette dans la boutique d'un barbier, et poursuit son adversaire. Il revient, le barbier réapplique le *nez* qu'il avait lavé et fomenté avec du vin tiède, le maintient en place par le moyen d'emplâtres agglutinatifs et d'un bandage en fronde; dès le lendemain la réunion fut opérée, et Garengeot, qui pansa lui-même le malade, quatre jours après l'accident, trouva la guérison parfaite.

Les tableaux de Rembrandt, à les regarder de près, sont raboteux; mais ils font de loin un effet surprenant. Toutes les couleurs sont en harmonie:

sa manière est suave, et ses figures semblent être de relief. Il charge même quelquefois les endroits éclairés de ses tableaux de touches si épaisses, qu'il semble plutôt avoir voulu modeler que peindre. On a cité de lui une tête où le *nez* était presque aussi saillant que celui qu'il copiait d'après nature. Quelqu'un lui reprochait un jour que sa façon particulière d'employer les couleurs rendait ses tableaux raboteux; et Rembrandt répondit « qu'il était peintre, et non teinturier. »

Un cardinal avait fait faire à Rome une belle statue par le meilleur sculpteur du temps. Dès qu'elle fut achevée, il l'alla voir, et l'ayant considérée depuis les pieds jusqu'à la tête, il en parut fort content, à la réserve du *nez*, auquel il trouva quelque chose à redire. Le sculpteur, qui n'en demeurait pas d'accord, étant pressé d'y remédier, prit son maillet et son ciseau avec un peu de poudre de marbre, et feignit de retoucher l'endroit que le cardinal trouvait défectueux, en laissant tomber adroitement de cette poudre qu'il avait dans la main. Alors le cardinal ne lui trouvant plus de défaut, s'écria tout transporté de joie : *Veramente gli avete data la vita.*

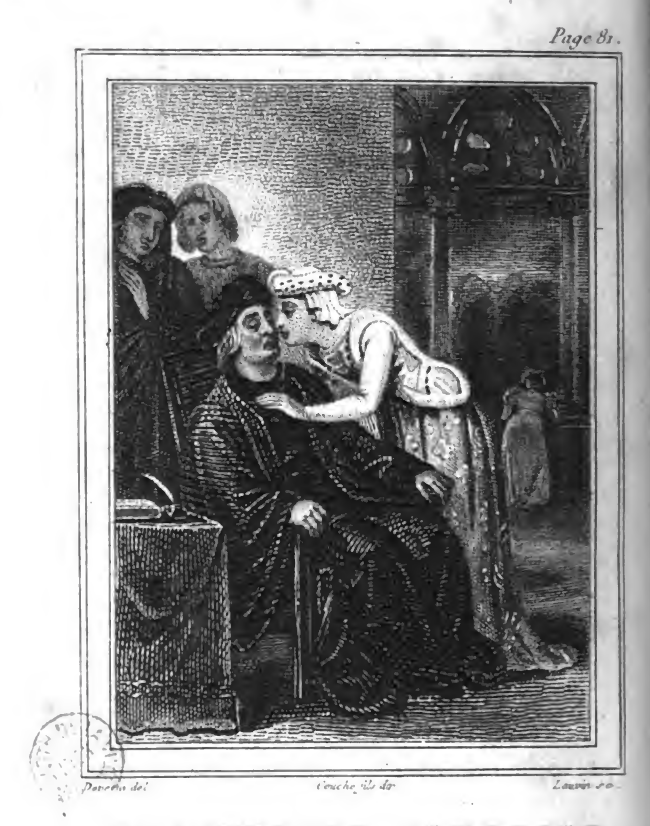
Un avocat plaidait pour un boulanger à qui un de ses voisins avait arraché le *nez* dans une querelle. L'avocat de la partie adverse, qui était tellement camus, qu'à peine lui voyait-on un petit bout de *nez*, s'étant avisé, dans sa défense, de traiter cet accident de bagatelle, l'autre lui dit dans sa réplique : On voit bien que le confrère compte un *nez* pour rien.

ÉPITRE

A un nez *aquilin qui fait tourner bien des têtes ; par le chevalier de Cubières.*

O *nez* ! mon maître, mon idole,
Je veux enfin te célébrer.
Un *nez* ! dira quelqu'un, le sujet est frivole...
Je prouverai que l'on doit t'adorer.
Quand même des peuples célèbres,
Les Grecs jadis et les Romains,
N'eussent point tiré des ténèbres
Les *nez* que l'on nomme aquilins,
Il serait néanmoins très-sage
De confesser ingénument
Qu'ils parent bien mieux un visage
Qu'un de ces petits *nez* au vent,
Qui n'ont pas, entre nous, un air fort imposant

Et qui, si j'en crois un savant,
Sont d'humeur tant scit peu volage.
Quoique très-aimables d'ailleurs,
Ces *nez* courts, que l'on voit sur plus d'une figure,
Par leur air et par leur tournure,
Semblent trop se moquer de leurs adorateurs.
Tu n'as point ces défauts, ô *nez* incomparable !
Auprès de toi fourmillent les amans,
Et, loin d'augmenter leurs tourmens,
Avec plaisir, d'un air affable,
Tu respires leur doux encens;
Mais c'est tout : du destin les arrêts trop puissans,
Et la vertu de ta jeune maîtresse,
L'empêchent de livrer son cœur à la tendresse,
Et de jouir de tous ses autres sens.
N'as-tu pas, toujours sous les armes,
(N'importe! ne prends point d'alarmes),
Tes voisins qui veillent pour toi,
Et qui soumettent à leurs charmes
Ceux qui voudraient braver ta loi?
Oui, ces enchanteurs redoutables,
Qu'Amour près de toi mit exprès,
Ces yeux, où brillent tant d'attraits,
Doivent t'assurer à jamais
Les triomphes les plus durables.
Je sais que bien des gens aux plus beaux *nez* crochus
Préfèrent, de nos jours, ceux à la Roxelane :
Combien de *nez* romains qu'au cloître l'on condamne,
Et dont on enfouit les attraits, les vertus !
Tu ne seras jamais du nombre



Devéria del. Couché fils dir. Lavin sc.

MARGUERITE D'ECOSSE.

De ces pauvres infortunés,
Et, lorsqu'ils gémiront dans l'ombre,
Tu règneras sur tous les *nez*.

Narines.

Le célèbre médecin Desault (Pierre-Joseph), dans le cas de déglutitions impossibles, imagina de faire couler du bouillon par les *narines*, et de le porter jusque dans l'estomac à l'aide de longues canules. Hippocrate en avait indiqué l'usage; mais celles dont il se servait étant droites, en argent et portées par la bouche, elles augmentaient la suffocation.

Bouche.

Chartier (Alain), secrétaire des rois Charles VI et Charles VII, archidiacre de Paris, était né en 1386. On lui donna le nom de *père de l'éloquence française*. Marguerite d'Écosse, première femme du dauphin de France, depuis Louis XI,

l'ayant vu endormi sur une chaise, s'approcha de lui pour lui donner un baiser. Les seigneurs de sa suite s'étonnant qu'elle eût appliqué sa *bouche* sur celle d'un homme aussi laid, la princesse leur répondit « qu'elle n'avait pas baisé l'homme, mais la précieuse *bouche* d'où étaient issus et sortis tant de bons mots et de vertueuses paroles. »

Une difficulté de prononcer très-remarquable et une poitrine très-faible étaient de puissans obstacles aux progrès de Démosthènes. Il vint à bout de les vaincre en mettant dans sa *bouche* de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix. Ce fut l'acteur Satyrus qui le lui conseilla. Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur le bord de la mer dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées.

Mézence, roi des Tyrrhéniens, que Virgile appelle *contemptor divûm*, faisait mourir lente-

ment, attachés *bouche* à *bouche* à des cadavres ceux qui lui déplaisaient.

Ce monstre, joignant l'art avec la barbarie,
D'un tourment tout nouveau repaissait sa furie.
Des vivans joints aux morts sur des lits inhumains,
La *bouche* sur la *bouche* et les mains sur les mains,
Tout dégouttans d'un sang qui faisait ses délices,
Mouraient d'un long trépas dans ces affreux supplices;
Et le monstre auprès d'eux goûtait tranquillement
De ces corps déchirés l'horrible accouplement.
(DELILLE, *Énéide*, liv. VIII.)

On assure qu'Orodes, roi des Parthes, ayant vaincu Crassus, l'an 55 avant Jésus-Christ, fit fondre de l'or dans la *bouche* de ce général romain pour lui reprocher son avarice insatiable.

M. l'abbé de La Victoire disait de G..., qui ne mangeait jamais chez lui, et qui médisait de tout le monde, qu'il n'ouvrait jamais la *bouche* qu'aux dépens d'autrui.

Un chansonnier qui disputa long-temps le sceptre de la chanson à M. Désaugiers, dans le

bon temps de celui-ci (M. Béranger, ne s'était pas encore fait connaître), M. A. Gouffé, fit sur la *bouche*, des couplets qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici.

Il faut convenir que les cieux
Ont fait pour nous bien des merveilles :
Les cieux nous ont donné des yeux,
Des mains des pieds et des oreilles...
Sans doute ici vous devinez
Pourquoi je tousse et je me mouche ;
C'est qu'avant de parler du nez
Je veux commencer par la *bouche*.

On a vu des aveugles-nés
Chantant gaîment leurs chansonnettes ;
On peut bien se passer d'un nez
Lorsqu'on sait lire sans lunettes.
On brave les bruits les plus fous
Lorsqu'on est sourd comme une souche,
Mais ventrebleu! que diriez-vous,
Si vous n'aviez pas une *bouche*?

De comestibles succulens
Quand notre hôte garnit sa table,
Ortolans, merlans, éperlans,
Composent un groupe admirable :
Mes yeux convoitent chaque mets ;
Avec plaisir mes mains les touche,
Et mon nez les respire... mais
Je n'en mange qu'avec la *bcuche*.

L'amour, cet espiègl marmot,
A, je le sais, plus d un langage ;

Par un geste il remplace un mot;
Souvent c'est un grand avantage;
Sans rien dire l'on dit beaucoup
A la beauté la plus farouche;
Mais le mot *j'aime*, qui dit tout,
On ne le dit qu'avec la *bouche*.

Ce vin, dont vous vous enivrez,
Qui vous réchauffe et vous réveille,
Peut-être vous me soutiendrez
Que vous l'avalez par l'oreille:
Qu'on apporte ce jus divin,
Hé vite! allons, qu'on le débouche!...
Je suis sûr qu'en parlant de vin,
L'eau déjà vous vient à la *bouche*.

Sur ma bouche faut-il rester?
Non, non; dans mon transport bachique
J'aime mieux vingt fois mériter
D'être mordu par la critique.
Jamais, messieurs, je ne m'en plains;
Et loin que sa fureur me touche,
C'est à coup de verres bien pleins
Que je veux lui fermer la *bouche*.

Mesdames, vous qui m'inspirez,
En voyant ma *bouche* paraître,
Dans ma *bouche* vous trouverez
Mille et mille défauts peut-être:
Combien je ferais de jaloux
Si vous ne preniez pas la mouche,
Et si ma *bouche*, parmi vous,
Volait gaîment de *bouche* en *bouche*!

Lèvres.

Platon, fils d'Ariston et chef de la secte des académiciens, naquit à Athènes vers l'an 429 avant J.-C., d'une famille illustre. Il descendait de Codrus par son père, et de Solon par sa mère; mais on n'a pas trouvé cette origine assez belle; on l'a fait fils d'Apollon, et on a ajouté que, peu de temps après sa naissance, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de son berceau, et déposa du miel sur ses *lèvres* : ce qui fut un présage de l'éloquence dont il devait être doué.

Louis IX porta des édits sévères contre les blasphémateurs, dont les *lèvres* devaient être percées avec un fer chaud. On murmura d'une si grande sévérité. Quelques individus s'échappèrent même au point de répandre contre lui des malédictions. Louis le sut et défendit de les punir. « Je leur pardonne, dit-il, puisqu'ils n'ont offensé que moi. » Cependant il adoucit dans la suite cette peine excessive, le corps du délit n'étant en réalité que de l'air battu.

Dents.

On a poussé la superstition jusqu'à croire que des fumigations de *dents* de mort étaient un préservatif puissant contre les maléfices, et en particulier contre ceux qui avaient pour objet de nouer l'aiguillette.

Parmi les ouvrages d'Ingolstetter, médecin, on en trouve de singuliers au sujet de la *dent* d'or qu'on prétendait être venue naturellement à un enfant silésien nommé Christophe Muller, ils sont intitulés, 1° *Dissertatio de naturâ naturalium et non naturalium, opposita demonstrationi judicii Martini Rulandi de aureo dente. Lipsiæ*, 1586, in-4°. 2° *De aureo dente pueri silesii responsio, quâ demonstratur neque dentem, neque ejus generationem esse naturalem.* Ibid, 1596, in-8°.

Richard III, roi d'Angleterre, venu au monde par une opération douloureuse faite au corps

de sa mère, avait des *dents* en naissant. Sa figure était aussi laide que son âme : il avait la taille petite et le dos contrefait.

Ce fut Charlemagne qui, en 789, décerna la peine de mort contre quiconque enfreindrait les lois du carême. Le dîner de ce prince se composait en grande partie, ces jours-là, de jeunes orties en salade, d'olives, de châtaignes et de noisettes. Encore au commencement du XVIIIe siècle, les princes eux-mêmes ne pouvaient transgresser l'abstinence. Un jour de carême, la police fit saisir des poulardes que l'on portait au prince de Conti. Pour tromper l'espion, on avait mis le dîner du prince dans des boîtes à perruques. En Pologne ; le clergé se contentait de faire arracher les *dents* aux infracteurs des commandemens de l'Église. Vive l'indulgence du clergé polonais!

Eurydamas était un vigoureux athlète de Cyrène; il remporta le prix du ceste aux jeux olympiques. Un coup de son adversaire lui brisa plusieurs *dents ;* mais il les avala, sans témoigner

aucune douleur, pour ne pas lui laisser seulement soupçonner l'effet de sa force.

⪢•⊛•⪡

On connaît le trait de Jean, roi d'Angleterre, qui, ayant fait enfermer dans son château un juif opulent, lui fit arracher tous les jours une *dent*, jusqu'à ce que l'israélite, voyant la moitié de sa mâchoire dégarnie, eût consenti à payer une somme considérable que le tyran voulait extorquer.

⪢•⊛•⪡

Une petite fille avait l'habitude d'appeler un vieillard son mari. Un jour qu'il revenait de campagne et qu'elle courait au-devant de lui pour l'embrasser, elle lui dit : Mon Dieu, mon mari, vous n'avez plus que deux *dents;* vous me faites trop d'honneur, lui répondit l'aimable vieillard, je n'en ai plus qu'une.

⪢•⊛•⪡

Un homme à marier répétait souvent que, lorsqu'il prendrait femme, il ne la choisirait ni trop jeune ni trop vieille. Quelque temps après s'étant marié, un de ses amis lui demanda l'âge

de la mariée. Devinez, répondit l'autre, elle n'a pas deux *dents* dans la bouche. Ah ! s'il en est ainsi reprit l'ami, vous n'avez pas tenu votre promesse; car, si la chose est comme vous le dites, il s'ensuit nécessairement que votre femme est trop vieille ou trop jeune.

Une dame qui n'avait pas les *dents* belles, demandait à Santeuil combien ils étaient de moines à Saint-Victor. Autant, répondit le très-peu galant Victorin, que vous avez de clous de girofle dans la bouche.

Une joueuse de mauvaise humeur, femme d'un âge avancé, mais qui, à force d'art, était venue à bout de démentir la nature, venait de perdre tout son argent : furieuse, elle se lève, et, oubliant que ses dents sont postiches, en voulant les faire grincer, elle ébranle le malheureux ratelier qui tombe sur la table. Un plaisant assis vis-à-vis d'elle le ramasse, et le lui présente en disant gravement : Madame, est-ce là votre enjeu?

Un poète chansonnier, ancien convive des *dîners du Vaudeville*, qui usa souvent de son esprit, et plus souvent, dit-on, de l'esprit des autres; qu'on trouve partout, auprès du berceau des princes naissans, comme auprès du lit des princes mourans; qui chanta tour à tour les lis et les abeilles et fut surnommé *l'Inévitable*, en un mot, M. le Chevalier***, chanta la chanson suivante sur les *dents* le jour de son admission au *Caveau moderne*, le 20 juillet 1808, Sur l'air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Joyeux gourmands, qui pour confrère
Aujourd'hui daignez m'adopter,
Pour mieux trouver l'art de vous plaire,
Par les *dents* je veux débuter :
Je choisis l'instant où l'on dîne;
Mes droits seront plus évidens :
L'estomac est une machine
Dont les rouages sont les *dents*.

Oui, pour manger, la chose est claire,
Il faut des *dents*; mais je soutien
Leur secours aussi nécessaire
A l'acteur qui veut parler bien :
N'en a-t-il plus, qu'il se récuse,
Puisque dès lors ses partisans
Ne pourraient pas, pour son excuse,
Dire qu'il parle entre ses *dents*.

Femmes, toujours parmi vos charmes
De belles *dents* comptent chez nous;

Mais n'abusez pas de ces armes
Qu'on pourrait tourner contre vous;
Quand une actrice minaudière
Nous les fait voir à tous momens,
Quelquefois le public sévère
A son tour lui montre les *dents*.

A soixante ans, prude et revêche,
Orphise de chacun médit;
Célimène, dévote et sèche,
Place aussi là tout son esprit:
Chacune à l'autre voudrait nuire
Par des mots, des contes piquans,
Et ce vieux couple se déchire...
Mais ce n'est pas à belles *dents*.

Vous qui sur d'immortelles pages
Voulez darder votre venin,
On vous l'a dit, ces beaux ouvrages
Sont pour vous de fer et d'airain:
Petits serpens, l'auteur sublime
Ne craint rien de vos traits mordans,
Et le vieil Homère est la lime
Où Zoïle a perdu ses *dents*.

D'un enfant l'Amour est l'image;
L'Hymen est un vieillard défait;
De cette différence d'âge
Le résultat n'est pas secret:
L'Hymen se livre à la paresse,
L'Amour suit des goûts inconstans,
Et n'a pas ses *dents* de sagesse
Qu'Hymen est déjà sur les *dents*.

Du bout des *dents* n'allez pas rire
A tous mes refrains sur les *dents*,

Et qu'aucun de vous, pour me nuire,
Ne garde une *dent* à mes *dents* :
Mon Pégase, rebelle à l'ordre,
Peut-être a pris le mors aux *dents* ;
Mais si le censeur veut me mordre,
Pour mordre aussi j'aurai mes *dents*.

Moustache.

Kingston (*Myth. Mahom.*) nous assure qu'une partie considérable de la religion des Tartares consiste dans le gouvernement de la barbe; qu'ils ont fait aux Persans une guerre longue et sanglante, et les ont déclarés infidèles, quoique de leur communion à d'autres égards, précisément à cause que ceux-ci ne se faisaient point la *moustache* à la mode, suivant le rit des Tartares.

D. Juan de Castro, vice-roi des Indes, non moins occupé de ses conquêtes que de ses soldats, ne songeait qu'aux moyens de les récompenser du zèle avec lequel il le servaient. Un jour, l'argent lui manquant, il en emprunta aux habitans de Goa, auxquels il envoya pour gage

une de ses *moustaches*, qu'ils acceptèrent : le vice-roi la retira au temps qu'il avait indiqué. L'histoire a conservé trop peu de ces traits qui rappellent la bonne foi de l'antique chevalerie.

Barbe.

Les Grecs et les Romains consacraient les prémices de leur *barbe* à des fleuves, aux tombeaux de leurs amis, aux autels d'Apollon, et surtout à Jupiter Capitolin. Chez les Pédasiens, peuple de Carie, toutes les fois qu'eux ou leurs voisins étaient menacés de quelque malheur, une longue *barbe* poussait à la prêtresse de Minerve. *Hérodote* remarque que ce prodige arriva trois fois.

Barbatus était un surnom de Bacchus indien. A Elis on adorait un Bacchus *barbu*, habillé d'un vêtement long. Il porte une *barbe* sur les médailles de plusieurs villes, telles que Naxus, Catane, Thèbes, etc.

ANXUR, ANXURUS, ANXYRUS, OU AXUR, c'est-à-dire sans *barbe*, nom sous lequel Jupiter enfant était adoré dans la Campanie, et surtout à Anxur, ville du pays des Volsques.

Les sceaux mérovingiens ne donnent bien clairement de la *barbe* qu'à Childebert III, et à Chilpéric Daniel. Cependant Dom Mabillon prouve que les autres rois de la même race ont nourri leur *barbe*. Elle n'était alors que médiocrement longue, et couvrait tant soit peu les lèvres et le menton, d'où elle pendait comme un petit bouquet : *crine profuso*, dit Eginhard, *et barbâ submissâ*. Charlemagne et sa postérité la diminuèrent toujours insensiblement, en sorte que Charles-le-Simple et quelques autres rois de la fin de la seconde race paraissent sans *barbe* sur les sceaux, quoique probablement ils en aient porté.

Depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe Auguste, nos rois de la troisième race sont plus ou moins barbus sur leurs sceaux : on dit sur leurs sceaux; car on prétend que, sur le déclin du XIe siècle, on ne portait en France ni *barbe* ni moustache, et qu'en Angleterre, tous, hors les prêtres, avaient une moustache. Mais depuis

Philippe II, nos rois ne portèrent plus de *barbe* jusqu'au règne de Philippe de Valois en 1328. Alors revint la mode des longues *barbes.* François I rendit cet usage commun en France. On ne s'en est défait, ainsi que de la moustache, qu'au commencement du règne de Louis XIV.

Pour ce qui regarde les médailles et monumens antiques, il est bon de savoir que ce fut l'an 454 de la fondation de Rome que l'on y vit pour la première fois des barbiers; et que, jusqu'au temps du jeune Scipion, la mode fut de ne se raser que jusqu'à l'âge de quarante ans. Scipion, destructeur de Carthage, fut le premier des Romains qui se rasa tous les jours de sa vie. Depuis cette époque, jusqu'à l'empereur Adrien, en 870 de Rome, les *barbes* romaines ne paraissaient que dans les deuils. Adrien remit la *barbe* à la mode pour couvrir une cicatrice de de son visage. Depuis ce temps, à quelques empereurs près, Héliogabale et d'autres, on ne voit plus que de longues barbes.

Les ecclésiastiques portaient la *barbe* et se rasaient la tête au commencement de l'Église : *Clericus nec comam nutriat, nec barbam radat*, dit le concile de Carthage de 398. Le pape Léon III, fut le premier de son siècle qui fit raser la sienne en 797. Cette coutume dura jusqu'à Jean XII, qui la laissa croître en 960 :

cette mode ne fut pas de longue durée. Celle de se raser reprit le dessus, au point que Grégoire VII avait voulu faire disparaître les *barbes* de tous les ecclésiastiques vers 1083; ce qui dura jusqu'à Clément VII, qui reprit la *barbe*, parce qu'ayant été tenu sept mois en prison au château Saint-Ange, par Charles Quint, sa *barbe* crut beaucoup, et il la conserva ainsi depuis. Ses successeurs, jusque vers la fin du XVIIe siècle, en retinrent l'usage.

Les anciens moines cénobites laissaient croître leur *barbe* et leurs cheveux. Mais, dès l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, en 807, il paraît que l'usage en était déjà passé depuis quelque temps. Les moines convers furent depuis distingués des lettrés par la *barbe*.

Les anciens peuples septentrionaux ne laissèrent pas croître leur *barbe*. Diodore de Sicile et Tacite, assurent que les Germains étaient rasés. Ce fut Othon I qui mit les longues *barbes* à la mode, et qui introduisit la coutume de jurer par la *barbe*; mais Frédéric I fit revenir celle de se raser, au moins pour les personnes de qualité.

L'accident qui fut la cause qu'on porta de longues *barbes* sous le règne de François Ier est que ce prince, étant jeune, et folâtrant avec Jacques de Montgomeri, en fut blessé par un tison

qui lui fit une cicatrice au menton. *Voy.* art. *OEil*, p. 56, ce que le fils de ce Montgomeri fit à Henri II.

Denys le tyran poussa l'impiété jusqu'à arracher une *barbe* d'or à la statue d'Esculape, en ajoutant : « qu'il était indécent qu'il en portât une, tandis que son père Apollon n'en avait point. »

Commode avait la lâcheté ordinaire aux tyrans; n'osant se fier à personne pour se raser, il se brûlait lui-même la *barbe* comme Denys de Syracuse.

La famille de Domitius, consul romain, avait reçu le surnom de *Ænobarbus* ; ce mot signifie proprement *barbe de cuivre*, et ce sobriquet lui était resté parce qu'un de ses membres avait la barbe d'un roux tirant sur le rouge. Mais, pour y mettre du merveilleux, on débitait à Rome que, Castor et Pollux étant venus annoncer une victoire à un certain C. Domitius, il ne voulut point le croire; l'un deux, pour l'en convaincre, lui passa la main sur les joues et sur le menton ;

et sa *barbe*, de noire qu'elle était auparavant, devint rousse dans le moment.

Fréderic Ier empereur d'Allemagne, fut surnommé *Barberousse* à cause de la couleur de sa *barbe*.

Constantin III, empereur d'Orient, fut surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire *barbu*, parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle Mizizi, il n'avait point de barbe, et qu'elle lui était venue lorsqu'il reparut.

Othon Ier, empereur d'Allemagne, avait coutume de jurer par sa *barbe*, qu'il laissait croître jusqu'à la ceinture, suivant la mode du temps.

Claude Fauchet, président à la cour des Monnaies, étant allé à Saint-Germain pour présenter un de ses ouvrages à Henri IV, il trouva ce prince dans les jardins, occupé à faire faire un Neptune

pour un bassin. Le sculpteur en dessinait la *barbe*, qui devait être comme celle du dieu des eaux, longue et plaie. A la vue de Fauchet qui la portait ainsi : « Voilà justement, dit le roi, le modèle de la *barbe* que nous cherchons. » Il reçut le livre du président, et la récompense fut fort légère, quoique l'ouvrage eût coûté beaucoup de temps et de travail. Fauchet, naturellement chagrin, s'en vengea par des vers où il disait :

J'ai reçu, dedans Saint-Germain,
De mes longs travaux le salaire ;
Le roi de bronze m'a fait faire,
Tant il est courtois et bénin !
S'il pouvait aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh ! que j'aurais fait bon voyage !
Et j'y retournerais demain.

On prétend que Henri, ayant lu ces vers, lui donna une pension de 600 écus, avec le titre d'historiographe de France.

Duprat, évêque de Clermont, suivait la mode des courtisans de son temps, et portait une longue *barbe*. L'abbé Faydit, et quelques autres écrivains d'après lui, racontent que, lorsqu'il se rendit dans son église cathédrale avec cette longue *barbe*,

il trouva les portes fermées. Trois dignitaires du chapitre, placés à l'entrée, lui présentèrent, le premier un rasoir, l'autre des ciseaux, et le troisième un volume contenant les anciens statuts de l'Église, ouvert à l'endroit où se trouvait le titre *de barbis rasis*. L'évêque résista courageusement aux vives instances qui lui furent faites de couper sa *barbe*. Il préféra la conserver, et se retira sans entrer dans le cœur de son église. Chaque fois que cet évêque voulait assister à des assemblées synodales, il était forcé de demander à son chapitre la permission de s'y présenter sans être rasé. Il est certain que dans ce temps plusieurs chapitres de cathédrales déclarèrent ouvertement la guerre à la *barbe* de leur évêque. Antoine Caracioli, à Troyes; le cardinal d'Angennes, au Mans; Jean de Morvilliers, à Orléans; Charles Guillard, à Chartres; Jean de Créqui, à Amiens, etc., éprouvèrent de pareilles difficultés, et eurent beaucoup de peine à défendre leurs longues *barbes* contre les attaques de leurs chanoines, qui regardaient cet ornement naturel de la face humaine comme une mondanité scandaleuse.

En 1793, lorsque l'on eut retiré le corps de Henri IV de l'abbaye de Saint-Denis, un soldat

qui était présent, mû par un martial enthousiasme au moment de l'ouverture du cercueil, se précipita sur le corps du vainqueur de la ligue; et, après un long silence d'admiration, il tira son sabre, lui coupa respectueusement une longue mèche de sa *barbe* qui était encore fraîche, et s'écria en même temps, en termes énergiques et vraiment militaires : « Et moi aussi je suis soldat français! Désormais je n'aurai plus d'autre moustache »; et plaçant cette mèche précieuse sur sa lèvre supérieure : « Maintenant, dit-il, je suis sûr de vaincre les ennemis de la France, et je marche à la victoire. »

Jourdan (Mathieu), scélérat altéré de sang, né à Saint-Just, près le Puy, en 1749, fut un des plus intrépides massacreurs de la révolution, dans le commencement de cette malheureuse époque. Il se plaisait à porter une longue *barbe*, qu'il gardait teinte de sang; et lorsqu'il pleuvait, il la cachait sous un manteau, de crainte qu'elle ne fût décolorée. Il fut exécuté le 27 mai 1794.

Liotard, peintre, né à Genève, en 1703, réussissait parfaitement dans le portrait. Il voyagea

dans le Levant, et demeura trois ans à Constantinople, où ses talens lui valurent l'honneur d'être appelé au sérail du grand-seigneur pour y faire les portraits des sultanes. Le costume oriental lui plut; il laissa croître sa *barbe* avec d'autant moins de répugnance, qu'elle cachait une partie de la difformité de son visage. Étant revenu en France, il conserva son extérieur levantin. Ce fut ainsi qu'il parut en 1752. Son habit et sa *barbe* suffirent pour l'élever au-dessus de la foule; chacun s'empressa de se faire peindre. Son nom parvint bientôt à la cour, où il peignit Louis XV et la famille royale. Il fit en peu de temps une fortune brillante, qui ne fut pas due entièrement à l'enthousiasme passager que son costume avait excité.

Louis de Bourbon, comte de Soissons, qui avait la *barbe* rousse, ayant demandé un jour à un jardinier qui passait pour être eunuque pourquoi il n'avait point de *barbe* : « Je suis arrivé, lui répondit le jardinier, tandis que le bon Dieu faisait la distribution des *barbes ;* il n'y en avait plus que de rousses, et j'ai mieux aimé n'en point avoir que d'en avoir une de cette couleur. »

En 1586, Philippe II avait envoyé le jeune connétable de Castille à Rome pour féliciter Sixte V sur son exaltation. Le pape, mécontent de ce qu'on lui avait député un ambassadeur si jeune, ne put s'empêcher de lui dire : « Hé quoi ! votre maître manque-t-il d'hommes, pour m'envoyer un ambassadeur sans *barbe ?* — Si mon souverain eût pensé, lui répliqua ce fier Espagnol, que le mérite consistât dans la *barbe* , il vous aurait envoyé un bouc , et non un gentilhomme comme moi. »

➣●➢

A Madrid , dans une tragédie jouée devant le roi, un jeune écolier qui faisait le personnage d'une Furie, apercevant son régent qui servait de souffleur dans un coin, alla avec son flambeau lui brûler la *barbe* et les cheveux ; à quoi le roi prit tant de plaisir, qu'il voulait faire recommenser la pièce.

➣●➢

M. Scarron, évêque de Grenoble, portait sa *barbe* fort longue. Quelque chose étant tombé dessus en mangeant, un de ses domestiques lui dit : Monseigneur, il y a une ordure sur la *barbe* de votre grandeur. M. de Bonaire, qui était à

table avec lui, dit : Que ne dis-tu sur la grandeur de votre *barbe ?* En effet, ce prélat la portait si longue, qu'on pouvait l'appeler une *barbe in-folio ;* c'est pourquoi M. Molé, le garde des sceaux, qui la portait aussi fort longue, ayant vu celle de M. l'évêque de Grenoble, dit : A présent, Dieu merci, ma *barbe* est à couvert.

On demande pourquoi la nature n'a point donné de *barbe* aux femmes. Outre la distinction des sexes qu'on a coutume d'alléguer pour raison, un poète français en explique la cause dans les quatre vers suivans :

Sais-tu pourquoi, cher camarade,
Le beau sexe n'est point barbu ;
Babillard comme il est, on n'aurait jamais pu
Le raser sans estafilade.

Une petite historiette racontée par Paul Joves, dans l'Éloge de Francesço Filelso, montre jusqu'à quel point jadis les savans étaient jaloux de leur *barbe*. Il était question de la quantité ou de l'accent d'une syllabe grecque entre cet Italien et un

professeur, grec de naissance, nommé Thimothée : l'un soutenait que la dernière syllabe d'un mot étant brève, il fallait un accent circonflexe sur sa pénultième ; l'autre prétendait que l'accent devait être aigu, parce que la dernière était longue. On gage, l'un sa *barbe*, l'autre une certaine somme : le pauvre Timothée perdit, et quelque offre qu'il fît pour racheter sa *barbe*, l'impitoyable Filelso la lui coupa et la garda chez lui comme un monument éternel de sa victoire. *In familiâ eruditæ victoriæ trophæum remansit.* Il pouvait se vanter d'avoir fait la *barbe* à son homme.

Hugues, comte de Châlons, ayant été vaincu par Richard, duc de Normandie, alla se jeter à ses pieds avec une selle de cheval sur le dos, pour marquer qu'il se soumettait entièrement à lui. « Avec sa grande *barbe*, dit la chronique, il avait plutôt l'air d'une chèvre que d'un cheval. »

Voici encore sur la *barbe* une chanson du même auteur que celle citée plus haut sur la bouche, page 84.

COUPLETS

Chantés à ma barbe, *le jour de Sainte-Barbe, sa fête.*

Air. *Combien je suis frais et dispos*
Pour fêter ma commère barbe.

A chanter les saints, tour à tour,
Ma muse paraît destinée;
Et chaque saint m'occupe un jour,
D'un bout à l'autre de l'année;
Dimanche, pour fêter un loup,
J'ai quitté tisane et rhubarbe,
Lundi c'était mon jour de Cloud,
C'est aujourd'hui mon jour de *barbe.*

Sans avoir de méchans desseins,
J'ai vu, par mes doctes complaintes,
Bien des larrons changés en saints,
Et bien des grisettes en saintes;
Aujourd'hui, plus fier devant eux
Qu'Énée en abordant Iarbe,
Je les donne au diable, et je veux
A leur *barbe* chanter ma *barbe.*

Ma *barbe* était bien jeune encore,
Et cependant... vous l'avoùrai-je?
Ma *barbe* était mon seul trésor
Lorsque je sortis du collége;
On me traitait par-ci par-là
En écolier de Sainte-Barbe,
Pourtant j'étais homme déjà,
Je le fis bien voir à ma *barbe.*

Les rimes vont manquer, je crois,
Car il faut être roi de Garbe
Pour en présenter plus de trois,
A moins de voyager à Tarbe;
Et si quelqu'un en ce moment
M'apporte encore un mot en *arbe*,
En fait de rime, franchement,
Je dirai qu'il me fait la *barbe*.

Langue.

Le pêcher était consacré à Harpocrate, dieu du silence, parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une *langue*.

Muette (Muta ou Tacita), déesse du silence, et fille du fleuve Almon, eut la *langue* coupée par l'ordre de Jupiter, qui la fit conduire ensuite aux enfers, parce qu'elle avait découvert à Junon son commerce avec la nymphe Juturne. Mercure, touché de sa beauté, et charmé peut-être de n'avoir point à redouter d'elle une intempérance de *langue*, l'épousa et en eut deux enfans nommés Lares, auxquels on sacrifiait comme à des génies familiers.

Les vexations sanguinaires contre Nicocréon, que l'on reproche au philosophe Anaxarque d'Abdère, peuvent être rangées au nombre de ces dénigremens inspirés par la haine. Mais ce qu'on ne peut trop admirer, c'est l'héroïque fermeté et l'inébranlable constance d'Anaxarque dans l'horrible supplice que lui fit infliger le tyran de Chypre. Broyé dans un mortier avec des pilons de fer : « Vous pouvez écraser mon corps, dit-il à ses bourreaux, mais vous ne pouvez rien sur mon âme. » Puis, ajoute Valère Maxime, il coupa sa *langue* avec les dents, et la cracha au visage de Nicocréon.

Aristogiton, citoyen d'Athènes, secondé par Harmodius, tua Hipparque, tyran de sa patrie. Hippias, frère de ce dernier, fit mettre inutilement plusieurs personnes à la torture, entre autres une courtisane qui se coupa, dit-on la *langue* avec les dents pour n'être pas tentée de révéler ce qu'elle savait du complot.

Fulvie, dame romaine, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curius, enfin à Marc-

Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Aussi vindicative que son mari, lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle en perça la *langue* avec les aiguilles qui servaient à sa coiffure.

Isaac Aaron, interprète de Manuel Comnène pour les langues occidentales, trahissait ce prince en expliquant ses volontés aux ambassadeurs des princes d'Occident. Son crime ayant été découvert par l'impératrice, il eut les yeux crevés, et ses biens furent confisqués. Lorsque Andronic Comnène eut usurpé le trône, ce même Aaron lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux de ses ennemis, mais de leur couper encore la *langue*, qui pouvait lui nuire davantage. Isaac l'Ange étant monté sur le trône, pratiqua ce conseil contre son auteur, et lui fit couper une *langue* qui avait fait tant de mal.

Ce fut Arnaud Vidal qui devint chef de la classe des *galliadours*, ou des médisans du beau sexe. Il porta la peine de ses railleries : un chevalier lui fendit la *langue* pour avoir médit d'une dame. Dans sa vieillesse, Vidal, repentant, fit un

ouvrage sur l'*Art de retenir sa langue.* Vidal, né à Castelnaudary, fut le premier qui remporta le prix de la *gaie société* de Toulouse, en 1324. Ce prix fut une violette d'or.

Pendant une guerre très-vive que la république de Genève eut à soutenir dans le seizième siècle contre la maison de Savoie, un Génévois fort brave et très-estimé dans sa patrie, nommé Pécolat, fut pris les armes à la main dans un combat. Les vainqueurs, charmés d'avoir en leur puissance un des premiers d'entre les ennemis, lui firent souffrir d'horribles tourmens pour l'obliger à révéler les projets de la république; mais ils ne purent lui arracher même une plainte; il fatigua et rendit vaine la cruauté de ses bourreaux. Le conseil du duc de Savoie, composé de gens fort habiles en matière politique, mais d'ailleurs très-stupides, comme la plupart de leurs contemporains, soupçonna de la magie dans ce silence obstiné; et pour rompre le charme, il ordonna qu'on lui rasât tout le corps, car on croyait alors que la magie résidait dans les cheveux. Tandis qu'on exécutait cette ridicule sentence, Pécolat arracha le rasoir des

mains du barbier, se coupa la *langue* et la jeta aux pieds des juges, afin qu'on ne pût, quoi qu'on fit, lui arracher aucun secrèt. Les juges, étonnés de ce trait de patriotisme et d'intrépidité, cessèrent de le tourmenter, prirent un soin particulier de lui, et le renvoyèrent libre et comblé de présens, après lui avoir rendu les honneurs dont il était digne.

Haleine.

Vénus, irritée de ce que les Lemniennes négligeaient son culte, leur donna une *haleine* si puante, que leurs maris, dégoûtés, allèrent chercher des femmes en Thrace. Alors Polyxo, prêtresse d'Apollon, leur conseilla de se venger d'eux en les égorgeant dans une même nuit. Ils furent donc tous massacrés. Hypsipyle fut la seule qui épargna la vie de son père.

Caïus Duellius, consul romain, étant devenu vieux, quelqu'un lui reprocha la mauvaise odeur

de son *haleine*. De retour dans sa maison, Duillius se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne l'en avait jamais averti. « Je croyais, répondit-elle, que celle de tous les hommes avait cet inconvénient. » Plutarque rapporte la même chose de la femme d'Hiéro, roi de Sicile.

Un grand seigneur qui avait l'*haleine* mauvaise affectait de ne rien dire à une dame dans une visite qu'il lui rendit. La dame, piquée, voulant se venger de ce silence insultant, appela ses gens et leur dit : *Voyez si monsieur n'est pas mort ; pour moi, je le crois, et la preuve, c'est qu'il pue et ne dit mot.*

Benserade, étant un jour dans une compagnie où une demoiselle qui avait l'*haleine* très-forte se mit à chanter, dit à son voisin, après qu'elle eut fini : voila une très-belle voix et de fort belles paroles; mais l'*air* n'en vaut rien.

M. de Meude-Monpas a mis en vers et in-

séré dans le Mercure de France, du 3 janvier 1784, cette repartie du tragique Crébillon.

Un jeune auteur, à *l'haleine* un peu forte,
A Crébillon, qu'il rencontre à propos,
Demande un jour comment, de quelle sorte
Il pourrait faire expirer son héros
Sans le secours du fer de Melpomène.
Le vieux tragique, infecté de *l'haleine*
Du jeune auteur, lui dit d'un ton fort doux :
Eh! qui peut mieux l'empoisonner que vous.

Le calife Abdalmalek, surnommé *l'Écorcheur de pierre*, à cause de son extrême avarice, et qui fit la conquête des Indes, de la Mecque, de Médine, avait l'*haleine* si infecte, qu'elle tuait, dit-on, les mouches qui se reposaient sur ses lèvres.

Ce qu'il y a de plus frappant dans la complexion des Esquimaux et des Groenlandais, c'est l'extrême chaleur de leur estomac et de leur sang; ils échauffent tellement par leur *haleine* les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européens s'y sentent étouffés comme dans une étuve où la chaleur est trop élevée; aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation

en aucune saison, et ignorent-ils l'usage des cheminées dans le climat le plus froid du globe.

Gosier.

Vers l'année 1156, une conspiration éclata contre l'empereur Manuel. Celui qui en était le chef, un des secrétaires du prince, ayant été pris à Constantinople, on lui creva les yeux; et, par un nouveau genre de supplice fait pour révolter par son horreur, on lui perça le *gosier*, et l'on fit passer la langue par cette ouverture.

Quintus Servilius Cépion, auquel était confié le gouvernement de tout ce qui restait à la république romaine dans l'Espagne ultérieure, désespérant de vaincre Viriate, le fit assassiner par ses compatriotes, l'an 140 avant J.-C. Le général lusitanien méritait l'affection et l'attachement de ses compagnons de fortune, et avait en eux la plus grande confiance. Jamais aucun soldat ne gardait l'entrée de sa tente; tous, à

quelque heure que ce fût, y trouvaient un libre accès. Il termina ses jours, victime d'une imprudence. Cet homme, qu'aucun autre n'avait vaincu, mourut par trahison. A minuit, au moment où, sans être désarmé, il se mettait à table, les traitres lui enfoncèrent un poignard dans le *gosier*, seule partie de son corps qui ne fût point à l'abri de leurs coups. Ayant expiré au moment même, ses troupes, qui l'adoraient, lui firent des funérailles pompeuses. Lorsque les assassins se présentèrent à Cépion pour réclamer le salaire dû à leur crime, ils apprirent, par la réponse que le consul leur fit, qu'il n'existe aucun sentiment de bonne foi et de délicatesse dans des âmes que le crime a souillées. « Vous pouvez, leur répliqua-t-il, jouir en sûreté de ce que vous avez déjà reçu ; mais n'attendez que de Rome seule une dernière gratification. »

Gueulette, connu dans la littérature par quelques pièces de théâtre, des romans et des contes, avait, à Choisy-le-Roi, une maison de campagne où il s'amusait, avec une société de gens de son état, avocats, notaires et procureurs, à jouer des comédies, mais surtout des farces, des parades et des pièces de marionnettes. Il

avait un talent supérieur pour faire Polichinelle.

Quoique les plaisirs que cette société prenait ainsi fussent très-innocens (car les femmes et les enfans de tous ces honnêtes gens étant de la partie, c'étaient de vrais amusemens de famille); cependant, comme ils lâchaient quelquefois des plaisanteries un peu fortes, le curé de Choisy s'avisa d'y trouver à redire; il en dit même quelque chose au prône, ce qui n'eut d'autre effet que d'engager M. Gueulette et sa compagnie à cesser d'assister à la grand'messe; mais il ne fut pas long-temps sans être obligé d'avoir recours à son pasteur. L'on sait que, pour bien faire le Polichinelle, il faut mettre dans sa bouche un petit instrument qu'on appelle *pratique*, qui fait paraître la voix enrouée. M. Gueulette, quoique très-accoutumé à s'en servir, eut le malheur d'avaler sa pratique; elle s'arrêta dans son *gosier* et pensa l'étrangler : il appela à son secours. D'abord on crut qu'il plaisantait; mais, le voyant devenir cramoisi, on comprit qu'il ne badinait pas; on fut même alarmé. Le chirurgien du village fut mandé et trouva le cas grave. Il conseilla des secours spirituels: on alla chercher le curé, qui trouva le mourant entouré de ses amis *Gilles*, *Cassandre* et *madame Gigogne*, tout en pleurs. Le Polichinelle voulut commencer par témoigner à son curé les bonnes dispo-

sitions dans lesquelles il allait expirer; mais comme la pratique l'obligeait à s'énoncer d'une façon tout-à-fait comique, loin d'édifier, il scandalisa au point que le curé se mit en fureur, disant qu'on ne se moquait pas ainsi d'un homme de son caractère. Il s'en fallut peu que M. Gueulette ne fût forcé de se faire enterrer pour prouver à son pasteur qu'il était de bonne foi. Mais enfin tout s'éclaircit; le curé revint de son erreur, et M. Gueulette de sa maladie; mais il renonça prudemment à l'usage de la pratique.

Un cardinal était réduit presqu'à l'extrémité par un abcès au *gosier* qu'on ne pouvait ouvrir. Un singe qui était dans sa chambre, se saisit de sa calotte rouge qu'il mit sur sa tête, et se présenta ainsi coiffé devant le cardinal, qui fit un si grand éclat de rire, que l'abcès creva et qu'il guérit.

Front.

Le *Front* était consacré au génie.

L'année 315 est mémorable pour les chrétiens par l'abolition du supplice de la croix. C'était aussi la coutume de marquer au *front* ceux qui étaient condamnés à combattre dans l'arène, ou à travailler aux mines : Constantin le défendit par une loi, et permit seulement de les marquer aux mains et aux jambes, afin de ne pas déshonorer la face de l'homme, qui porte l'empreinte de la majesté divine.

Le corps de Saint Hubert, évêque de Maestricht, fut transporté à l'abbaye d'Andain, qui porte aujourd'hui le nom de ce saint. On mène dans ce monastère de l'ordre de saint Benoît, les personnes mordues par des chiens enragés, et on leur fait une incision au *front*, dans la-

quelle on enferme un petit morceau de l'étole de ce saint prélat. Ses descendans prétendent guérir du même mal au moyen de certaines prières. Saint Hubert mourut le 30 mai 727.

Coiffe.

Coiffe, *pileus*, *pileolus*, *galea*, *vitta*; membrane que quelques enfans apportent en naissant.

Les enfans qui viennent au monde ainsi *coiffés* passent pour être plus heureux que les autres. C'est en faisant allusion à cette opinion généralement répandue que Melleville, envieux de la fortune de Boisrobert, favori du cardinal de Richelieu, composa ce rondeau satyrique :

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire
Et vit comme un déterminé.
Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire;
Mais seulement qu'il est né
Coiffé.

Diaduménien (Marius Opilius Antoninus), fils de l'empereur Macrin de Nonia Celsa, fut surnommé *Diadumenianus* parce qu'il vint au monde avec une *coiffe.*

Lamothe-Le-Vayer dit, en parlant du fameux *Bertrand du Guesclin*, que, s'il eût consommé toutes ses matinées à se coiffer, *lui qui n'était pas né coiffé*, il n'eût jamais mérité ni la lampe inextinguible, ni la royale sépulture que son maître lui fit donner à ses pieds dans Saint-Denis..... et il ajoute *que la nature l'avait rendu laid, afin qu'un si grand homme n'eut rien de commun avec les femmes.*

Joue.

Bernard (Claude), appelé communément le pauvre *prêtre*, ou *le père*, ou le père Bernard, sollicitant un jour un grand seigneur en faveur d'un malheureux qui avait encouru sa disgrâce, en reçut un soufflet. Bernard tendit l'autre *joue :* « Donnez-m'en deux, dit-il, mais accordez-moi ma demande. »

Jauregny, domestique d'Amiastro, marchand d'Anvers, tenta, à la persuasion de son maître, d'assassiner Guillaume, prince d'Orange. Il lui tira un coup de pistolet le 18 mars 1582 ; mais la balle perça les deux *joues* sans produire aucun accident mortel. Jauregny fut tué à l'instant. Il avait été poussé à ce crime par un jésuite fanatique qui lui avait promis une place dans le ciel au-dessus de la sainte Vierge, s'il exécutait son dessein.

Marguerite, fille de Fréderic II, roi de Prusse, fut mariée avec le landgrave de Thuringe : cette

union fut très-malheureuse ; car son mari, par l'instigation d'une de ses maîtresses, résolut de se défaire d'elle. Ses ordres devaient s'exécuter dans le château de Wartbourg, près d'Isenach ; mais ceux qui en étaient chargés eurent tant de respect pour la vertu de Marguerite, qu'ils l'en avertirent. Elle n'eut que le temps de se faire descendre du haut du château pour se sauver dans un couvent à Francfort. Elle laissa deux fils, Fréderic et Dictman. Au moment de partir elle imprima avec ses dents une marque à la *joue* de l'aîné, afin qu'il se souvînt pendant sa vie de la disgrâce de sa mère, et qu'il la vengeât dans la suite. En effet, Fréderic, surnommé *le Mordu*, n'eut pas plus tôt atteint l'âge de majorité, qu'il chassa son père de ses états.

Rides.

Voltaire, qui vit Ninon de Lenclos dans sa vieillesse, dit qu'elle était sèche comme une momie, que c'était une décrépite *ridée* qui n'avait sur les os qu'une peau jaune tirant sur le noir. Elle se plaignait elle-même des changemens que produit la décrépitude. Elle disait que, « si elle

avait assisté au conseil des dieux au moment de la création, elle aurait opiné pour qu'ils plaçassent les rides des femmes où ils avaient mis le faible d'Achille. »

Les soins que Poppée, femme de Néron, prenait de sa beauté, sont célèbres ; elle se baignait tous les jours dans du lait d'ânesse. C'est la première dame romaine, dit-on, qui ait porté un masque pour conserver la beauté de son teint. Son miroir lui ayant montré quelques *rides* sur la figure, elle fit cette prière : Plaise aux dieux que je meure avant d'être parvenue à la vieillesse ! » Ses vœux furent exaucés ; car Néron lui donna dans le ventre un coup de pied dont elle mourut.

Menton.

Le maréchal de Belfont avait une aune de *menton*, et M. de G... n'en avait point du tout. Il arriva qu'à une chasse, eux seuls ayant aperçu un cerf, coururent de ce côté-là. Le roi, dit : « Où vont-ils si vite ? » M. de Clerambaut, ré-

pondit : « Sire, c'est que le maréchal de Belfont emporte le *menton* de G... et G... court après pour le ravoir. »

Cou.

M. de Rouvroi, chevau-leger de la garde de Louis XIV, fut, dans sa première campagne, atteint au *cou* d'une balle de mousquet qui lui inclina sa tête sur l'épaule droite. La campagne suivante, une seconde balle lui mit la tête sur l'épaule gauche. Enfin, à la troisième, une balle plus favorable que les précédentes lui remit le *cou* dans son état naturel.

Nous avons pensé que l'épître sur le *cou*, de l'auteur des *fausses Infidélités*, devait trouver ici sa place.

A MADEMOISSELLE ***.

Mon Dieu! que vous êtes cruelle
De me rappeler votre *cou*!
Vous savez bien que j'en suis fou,
Et que mon cœur me le rappelle.

Cou charmant, trop peu caressé...
On vante votre humeur badine,
Et votre séduisante mine,
Et ce joli nez retroussé;
Mais moi, sur votre *cou* que j'aime
Je préfère de m'arrêter.
Pour lui je saurais tout quitter,
Et j'onblîrais votre esprit même.
N'est-ce pas un objet divin
Qu'un *cou* d'une aimable tournure?
Quelle blancheur! quel doux satin!
De quelles charmes il est voisin!
C'est entre la bouche et le sein
Qu'il fut placé par la nature,
On peut se donner des yeux doux,
Se faire une petite bouche;
Toutes n'ont pas, ainsi que vous,
Ces roses dont l'éclat me touche;
Telle chez Dulac va payer
Son teint qui doit tourner nos têtes;
Telle, un besoin, chez Laudumier
A de belles dents toutes prêtes;
Le sein... mais je n'ose appuyer:
Passons plus bas; pied ridicule,
Bien à l'étroit dans une mule,
Peut nous paraître un pied léger:
Mais pour le *cou*, ma foi, mesdames,
Je défie un sénat de femmes
De pouvoir jamais le changer.
Ainsi, sans entendre finesse,
Jeunes filles ont le cou nu
Dans l'âge heureux de la tendresse;
Mais quand la main de la sagesse
Vient tristement mettre un fichu,
Hélas! hélas! tout est perdu:
Adieu plaisir, adieu jeunesse.

Que de beaux jours, je m'en souviens,
Près de vous passés à Marseille!
Votre mère à nos entretiens
Venait souvent prêter l'oreille;
Souvent elle me vit oser
Baiser vos mains en sa présence,
Jamais le *cou*... tant ce baiser
Est un baiser de conséquence.
Trouvez un confesseur en France
Qui ne soit de mon sentiment:
Tous veulent inhumainement
Que le mouchoir de la décence
A nos yeux dérobe les *cous*.
Ah! les barbares sont jaloux.
Par ces messieurs-là, quand j'y pense,
Que de charmes nous sont ravis!
Lorsqu'on écoute leur avis,
C'est nous qui faisons pénitence.
Les tourterelles, nous dit-on,
Aux amans servent de modèles;
J'en ai découvert la raison:
C'est que les *cous* des tourterelles
Sont nuancés comme l'iris:
Tous les amans seraient fidèles,
Si tous les *cous* étaient jolis.
C'est la blancheur éblouissante
D'un *cou* superbement dressé
Qui rend Léda plus caressante;
Alors le dieu qu'elle a blessé
De ses faveurs lui paraît digne;
Elle baise le *cou* du cygne
Autour du sien entrelacé.
Avec quelle grâce touchante
Erre la main d'un jeune amant
Sur le *cou* de sa jeune amante
Le *cou* renversersé mollement

Rend la volupté plus piquante,
Le *cou* penché languissamment
Rend la douleur plus éloquente.
Ah! le vôtre, sans le flatter,
N'a pas besoin, pour enchanter,
De diamans, de pierreries;
A d'autres je ferais porter
Ces bagatelles si chéries :
J'aimerais mieux vous les ôter.
Oui, votre *cou* que j'idolâtre
Me poursuit partout dans Paris;
Je le trouve même au théâtre,
Où tant de *cous* sont réunis.
On en voit là de tout pays,
Et de tout rang, et de tout âge :
Cou voilé de prude sauvage,
Cou de coquette bien paré,
Cou de marquise pétillante,
Cou de financière brillante,
Cou d'actrice peu révéré,
Cou penché d'aimable indolente,
Cou rengorgé de présidente,
Cou de jeune épouse adoré;
Tous ces *cous*, me dis-je à moi-même,
Ne valent pas celui que j'aime.
C'est trop m'en occuper enfin;
Ne m'en parlez plus, je vous prie,
Ou je prends la poste un matin,
Et, nuit et jour risquant ma vie,
Crevant vingt chevaux en chemin,
Je vais au fond de la Provence,
Même en dépit de votre main.
Baiser le plus beau *cou* de France.

Poitrine.

La *poitrine* était consacrée à Neptune.

Dans l'année 1089, un officier grec, suivi de peu de soldats, eut l'imprudence d'aller attaquer un gros corps de Patzinaces; et, s'étant engagé entre les chariots dont il était bordé, selon l'usage de ces peuples descendans des Scythes, une femme l'enleva dans son chariot avec un croc et lui coupa la tête. Le père de cet officier, témoin de cet événement, engagea l'empereur à racheter les tristes restes d'un fils qui lui était cher; et ce père désespéré, les yeux fixés sur cette tête qu'il tenait sur ses genoux, ne cessa pendant trois jours entiers de se meurtrir la *poitrine* avec une pierre, jusqu'à ce que la douleur lui eût à lui-même arraché la vie.

Gorge ou Mamelles.

On est partagé sur l'étymologie du nom des Amazones. Il y en a qui le forment d'*à* privatif, et de *mazo*, mamelle, c'est-à-dire *sans mamelle*, parce qu'elles brûlaient la mamelle droite aux jeunes filles, dès leur enfance. Mais l'existence de ces femmes est justement révoquée en doute.

Pline attribue à la chair de l'ange, poisson de mer, une singulière vertu : appliquée fraîche, dit-il, sur la *gorge* des femmes, elle l'empêche de trop grossir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les dames romaines faisaient un grand usage de la chair de l'ange ; ajoutez qu'elles regardaient comme un grand défaut d'avoir beaucoup de *gorge*, leurs habits n'étant point, comme ceux de nos femmes, propres à la soutenir.

On aurait beaucoup de peine à croire, si les auteurs n'en fournissaient pas nombre d'exem-

ples, qu'il y ait eu des hommes dont les *mamelles* se soient remplies de lait. Thomas Bartholin parle d'un homme dont les *mamelles* fournissaient une si grande quantité de lait, qu'on le tira par curiosité, et qu'on en fit un fromage. Scholzius, Santorelli, Deries, Jean Schimd, professeur de physique à Dantzick, rapportent des faits à peu près semblables.

Mais s'il est contre l'ordre ordinaire de la nature qu'un homme ait du lait, il ne l'est pas moins d'en trouver dans les *mamelles* d'une vierge. Cependant ce dernier fait est encore moins rare que le précédent. On lit plusieurs observations de ce genre dans les ouvrages de Schenckius, Christophe Avega, Rodrigue de Castro, Pierre Castel, etc.

Estomac.

Fortunius Licetus rapporte, dans son Traité de *Lucernis antiquorum reconditis*, qu'à Pise, le professeur d'anatomie disséquant un cadavre en plein amphithéâtre, et tenant une bougie allumée, il sortit de l'*estomac*, lorsqu'il l'ouvrit, une vapeur qui prit feu à la flamme de la bougie.

On trouve une observation à peu près semblable dans les mémoires de l'Académie royale des sciences, année 1751.

Érasme répondit au pape, qui lui reprochait de ne pas faire abstinence pendant le carême, et de manger du gras : J'ai l'âme catholique, mais j'ai l'*estomac* luthérien.

Les gens de lettres, si l'on en croit Celse, lib. 1, cap. 2, ont presque tous l'*estomac* d'une nature assez faible ; *imbecilles stomacho omnes penè cupidi litterarum sunt.* Aristote avait en effet ce viscère si délicat, qu'il était obligé de temps en temps de le fortifier au moyen d'une huile aromatique, qu'il appliquait sur la région de l'*estomac*, mais qui, à coup sûr, ne pénétrait pas jusqu'à cet organe. Un médecin, assez bon juge dans cette partie, a soutenu qu'on pouvait estimer la capacité des esprits par la délicatesse de l'*estomac* ; d'autant plus, dit-il, qu'il se rencontre peu d'hommes d'esprit qui n'aient l'*estomac* délicat.



Le fait le plus singulier et le plus surprenant qu'on puisse citer sur l'amas dans l'*estomac* de matières tout-à-fait étrangères et en abondance, est celui du forçat de Brest, fait suivi et bien détaillé par Fournier, médecin, qui a traité le malade, lequel est mort le 10 octobre 1774, un mois après son entrée dans l'hôpital de la marine. L'ouverture du cadavre fut faite en présence d'environ cinquante personnes, tant médecins que chirurgiens et autres. On ouvrit l'*estomac*, qui était d'un volume considérable, et on y trouva quarante-quatre corps étrangers dont on a dressé l'inventaire, tous plus grands les uns que les autres; les principaux étaient plusieurs morceaux de bois de genêt, de chêne, de sapin, une cuiller de bois, un tuyau d'entonnoir de fer-blanc, deux cuillers d'étain, un briquet de fer, deux morceaux de verre blanc, un couteau avec sa lame, etc. De toutes les informations prises il est résulté que ces corps étrangers ont été avalés par le malade lui-même, et non introduits, après sa mort, dans son *estomac*, comme quelques personnes l'avaient soupçonné.

Epaules.

Les anciens tiraient des présages des trésaillemens dans les *épaules*.

Pirrougou est un des neuf Brahmas que les Indiens révèrent. Il est né de l'*épaule* du dieu Brahma.

Ovide rapporte cette fable à l'occasion de Pélops : « Les dieux, dit-il, étant allés loger chez « Tantale, ce prince, pour éprouver leur divi- « nité, leur fit servir le corps de son fils, mêlé « avec d'autres viandes. Cérès, un peu plus gour- « mande que les autres, en avait déjà mangé une « *épaule*, lorsque Jupiter découvrit le crime, « rendit la vie à Pélops, lui remit une *épaule* « d'ivoire à la place de celle qu'il avait perdue, « et précipita son père au fond du Tartare. »

Le philosophe Platon fut d'abord appelé *Aristocle*, du nom de son aïeul ; mais son maître de palestre l'appela *Platon*, à cause de ses *épaules* larges et carrées.

Démétrius, fils de Démétrius Griska Eutropeia, et de la fille du vaivode de Sandomir, naquit de sa mère étant en prison. On la veilla de fort près pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva le moyen de le faire passer entre les mains d'un cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa lui imprima sur les *épaules*, avec de l'eau forte, des caractères qui désignaient sa naissance. Démétrius vécut jusqu'à l'âge de vingt-six ans dans une entière ignorance de ce qu'il était. Un jour qu'il se lavait dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portait sur les *épaules*. Un prêtre russe les déchiffra, et y lut : *Démétrius, fils du czar Démétrius*. Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appela Démétrius à sa cour, et le traita en fils de czar.

Saint François d'Assise vint au monde, dit

Baillet, marqué d'une croix sur l'*épaule*, et dans une étable ; circonstance qui le rendait dès lors conforme avec Jésus-Christ.

Dos.

Le *Dos* était consacré à Pluton.

Le maréchal de Luxembourg était contrefait et d'un visage peu agréable. Le prince d'Orange, en parlant de lui, disait : « Ne battrai-je jamais ce *bossu*-là ! » Comment, dit Luxembourg, lorsqu'on lui rapporta ce mot, sait-il que je suis *bossu ?* il ne m'a jamais vu par derrière. »

Un prédicateur ayant dit en chaire que tout ce que Dieu avait fait était bien fait, un *bossu* par devant et par derrière l'attendit au bas de la chaire, et lui dit : *Que vous en semble, mon père ? me*

trouvez-vous bien fait ? Fort bien pour un bossu, répondit le prédicateur.

Un *bossu* rencontra un borgne qui, pour le railler, lui dit : « Où allez-vous donc si matin avec votre malle sur le *dos* ? Il lui répondit : « Vous croyez qu'il est si matin parce que le jour n'entre chez vous que par une fenêtre. »

Jean du Pont-Alais, qui fut en 1510, ou environ, auteur, acteur et entrepreneur de représentations de mystères pour les entrées solennelles, était *bossu*, et malgré cela bien reçu à la cour à cause de ses bons mots. Il approchait souvent de Louis XII et de François Ier. Il aborda un jour un cardinal qui était *bossu* comme lui, et eut la malice de se placer près de son éminence, de manière que les deux bosses se touchèrent. Le cardinal s'en formalisant, Pont-Alais lui dit : Monseigneur, nous voici en état de prouver que deux montagnes, aussi-bien que deux hommes, peuvent se rencontrer, en dépit du proverbe qui dit le contraire.

Vertèbres.

Au retour d'un voyage de dévotion, qu'il avait fait au tombeau de Jean l'Évangéliste à Éphèse, Théodose II étant allé à la chasse aux environs de Constantinople, tomba de cheval dans une petite rivière nommée Lycus ; il se démit les *vertèbres* du dos, et expira la nuit suivante, à peine âgé de cinquante ans.

L'abbé de Pons*, surnommé le *Bossu de La Mothe*, était un homme d'esprit. Dès l'âge de quinze ans on s'était aperçu d'un déplacement peu considérable d'une de ses *vertèbres*. Ce dérangement venant à croître peu à peu, l'abbé de Pons fit venir secrètement un chirurgien, et se fit passer avec force et à plusieurs reprises un rouleau de bois le long de l'échine, s'imaginant qu'une opération aussi bizarre rétablirait ses *vertèbres* dans leur état naturel ; mais elle augmenta au contraire la difformité de son dos pour le reste de sa vie. Il était le premier à plaisanter sur cette disgrâce. Il est mort en 1732.

Entrailles.

Un certain frère Jean, ermite de Lorraine, ayant appris que Jésus-Christ avait été quarante jours sans prendre nourriture, résolut de l'imiter au pied de la lettre. Pour cet effet, il alla se blottir dans le cœur d'un vieux chêne de la forêt voisine de sa retraite, au pied duquel était une fontaine. On assure qu'effectivement il y passa un carême tout entier sans autre aliment que de l'eau claire, qu'il buvait à longs traits, pour empêcher ses *entrailles* de se rétrécir.

Au bout de quarante jours, l'anachorète, se croyant confirmé en grâce, quitte sa caverne, retourne au village, va se placer dans le confessionnal de l'église paroissiale, et invite les paroissiens à s'approcher de lui pour recevoir l'absolution de leurs péchés. Le curé du lieu, ne sachant ce que cela signifiait, et ne devinant point que le prétendu confesseur était devenu fou, envoya son maître d'école pour le tirer du confessionnal. Le saint ermite refusa d'en sortir ; et pour se débarrasser de l'importun qui le tirait par sa robe, il le tua d'un seul coup de couteau.

On saisit d'abord l'assassin, qui fut condamné à mort et conduit à Nancy pour y être exécuté. Là, des juges plus éclairés et moins brusques que les premiers, s'aperçurent que le criminel était absolument insensé ; de sorte qu'ils se virent obligés de commuer son supplice en une prison perpétuelle. C'est là où je l'ai vu de mes propres yeux, dit Duval, qui rapporte ce fait dans ses œuvres, tome II, p. 112, et où il lui est arrivé la singulière aventure que vous allez lire.

Après avoir croupi dans cette prison pendant dix à douze ans, le démon de l'oisiveté et de l'ennui lui suggéra le désir de vouloir connaître la conformation intérieure de son corps, et surtout ce qu'il avait dans le ventre. Muni d'un fragment de vitre qu'il s'était procuré, on ne sait comment, après s'être dépouillé plus qu'à demi, et assis par terre, il se fendit le ventre du haut en bas, et en tira les *intestins*, qu'il étendit sur ses genoux, pour mieux les examiner. Là, tandis qu'il contemplait ce merveilleux labyrinthe, le geôlier étant venu lui apporter sa nourriture ordinaire, et voyant cet étrange étalage, se mit à crier au secours de toutes ses forces. « Du nombre de ceux qui accoururent, dit Duval, était « un habile chirurgien, qui rhabilla le trop cu« rieux frère Jean, lui remit les *entrailles* où elles

« étaient auparavant, et réussit si bien, que le
« malheureux ermite a encore vécu cinq ans après
» cette opération. »

La divination qui se faisait par les *entrailles* d'hommes ou femmes qu'on éventrait se nommait ANTHROPOMANTIE.

L'empereur Héliogabale pratiquait cette exécrable divination. Julien l'Apostat, dans des sacrifices nocturnes et dans des opérations magiques, faisait périr grand nombre de jeunes enfans pour consulter leurs *entrailles*. Lorsqu'il eut pris la route de Perse, dans l'expédition même où il périt, étant à Carra, en Mésopotamie, il s'enferma dans le temple de la Lune; et, après avoir fait ce qu'il voulut avec les complices de son impiété, il scella les portes et y posa une garde qui ne devait être levée qu'à son retour. Ceux qui entrèrent dans le temple, sous le règne de Jovien, son successeur, y virent une femme pendue par les cheveux, les mains étendues et le ventre ouvert, Julien ayant voulu chercher dans ses *entrailles* quelle serait l'issue de la guerre.

On doit faire remarquer que ce fait est rapporté par des auteurs chrétiens, et que l'on doit

être en garde contre leur témoignage touchant les princes qui les ont persécutés.

Rebecca, fille de Bathuel, demandée en mariage par Éliézer, de la part d'Abraham pour Isaac, son fils, qu'elle épousa étant âgée de dix-huit ans, en eut deux fils jumeaux, Ésaü et Jacob. Durant sa grossesse, elle les sentit, dit l'Ecriture, se battre dans ses *entrailles*. Ayant consulté Dieu à ce sujet, il lui fut répondu que les peuples qui sortiraient de ces deux enfans se feraient une guerre perpétuelle, et que le puîné demeurerait victorieux.

Madame de Montespan, maîtresse de Louis XIV, mourut en 1707, à soixante-six ans, à Bourbon, où elle était allée prendre les bains. Elle avait ordonné par son testament que ses *entrailles* fussent portées à la communauté de Saint-Joseph. Elles exhalaient une odeur si insupportable, à cause de la chaleur de la saison, que le porteur revînt sur ses pas, et alla les remettre aux capucins de Bourbon. Le père gardien, infecté de cette

odeur, les fit, dit-on, jeter aux chiens. Quand on apprit à la cour ce qu'étaient devenues les *entrailles* de madame de Montespan, un de ses amis (c'était un ami de cour) dit : « Est-ce qu'elle « en avait ? » C'est La Beaumelle qui rapporte cette réponse, qui peut bien avoir été faite après coup.

Coeur.

Le *cœur* du poltron est fait comme celui du brave ; seulement il a été trouvé par quelques anatomistes d'une grosseur différente, et quelquefois démesurée. Jean Riolan, en particulier, assure l'avoir rencontré tel chez plusieurs sujets morts avec la réputation d'hommes extrêmement peureux ; mais alors ne pouvait-il pas y avoir une lésion pathologique à cet organe ? et dans cette hypothèse, combien il serait facile d'expliquer par la gêne de la respiration, par l'irrégularité du cours du sang, et par les palpitations habituelles, symptômes ordinaires de cette lésion, comme sont ceux de la peur elle-même, le caractère timide et inquiet des individus qui auraient présenté cette analogie !

A ce compte, et en admettant la remarque de Riolan, on aurait tort de traiter les poltrons de gens sans *cœur*, de gens de peu de *cœur*, puisque chez ceux-ci le *cœur* serait plus volumineux que chez les autres.

Le *cœur* de Turenne avait si peu de volume, qu'en l'examinant, les chirurgiens de l'armée qui l'embaumèrent ne pouvaient revenir de leur surprise. Ce héros leur fournit un sujet d'étonnement de plus : il n'avait qu'un rein. (Vigneul Marville, *Mélang. d'hist. et de litt.*)

Ce fut dans les guerres de Sicile que Duquesne eut à combattre le grand Ruyter, et quoique inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 28 avril et le 2 juin 1676. Le général hollandais fut tué dans le second combat. Le *cœur* de ce brave Hollandais ayant été enfermé dans une urne, pour être porté dans sa patrie, la frégate hollandaise chargée de cette commission, prise par un bâtiment français, fut conduite au lieutenant-général. Il ne voulut pas recevoir l'épée du capitaine, passa sur son bord, s'approcha du vase qui renfermait le *cœur*, et dit : « Voilà donc les restes d'un grand homme ! il a

Page 144



Deveria del. Couché fils dir. Leclerc sc.

MORT DE TURENNE.

trouvé la mort au milieu des hasards qu'il a tant de fois bravés. » Puis il ajouta au capitaine : « Votre commission est trop respectable pour qu'on vous arrête ; » et il lui fit donner un passeport.

Lorsque le corps de Gustave Adolphe II, roi de Suède, fut ouvert, on lui trouva un *cœur* beaucoup plus grand qu'il ne devait l'être suivant les lois de la nature.

On dit qu'Hermogène, célèbre rhéteur, oublia à vingt-quatre ans tout ce qu'il savait, et que, son corps ayant été ouvert, on lui trouva le *cœur* velu et d'une grandeur extraordinaire. Antiochus le sophiste disait de lui « qu'il avait été vieillard dans sa jeunesse, et enfant dans sa vieillesse. » Hermogène enseigna dès l'âge de quinze ans dans le deuxième siècle de l'Église.

On a attribué la mort de Marie Ire, reine d'Angleterre, à la perte de Calais, d'après ce mot : « Qu'on m'ouvre le *cœur*, on y trouvera

Calais. » Il est probable que ce fût le dernier chagrin de ce monstre.

Prexaspe, l'un des principaux courtisans de Cambyse, roi des Perses, se signala par l'adulation la plus basse. Un jour il reprochait à ce prince son penchant excessif pour le vin, lui représentant « que de tous les vices il n'y en avait point de plus honteux que l'ivresse pour un prince sur qui les yeux de tous ses sujets étaient attachés, et dont toutes les actions et les paroles ne pouvaient être cachées. « Je vais vous apprendre, lui répliqua Cambyse, que le vin ne fait point perdre la raison, et que mes yeux et mes mains n'en sont pas moins en état de faire leur devoir accoutumé. » Il se mit à boire plus qu'il n'avait jamais fait, et ordonna ensuite au fils de Prexaspe de se tenir droit au bout de la salle, la main gauche sur la tête : prenant alors son arc et le bandant contre lui, il déclara qu'il en voulait au *cœur* du jeune homme, et le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, il se tourna vers Prexaspe, et lui montrant la flèche attachée au *cœur* de son fils, il ajouta d'un ton moqueur : Ai-je la main sûre ? Cet indigne

père eut la lâcheté de lui répondre : « Apollon lui-même ne tirerait pas plus juste. »

Le marquis de Villette épousa la nièce de Voltaire, qu'il reçut chez lui à Paris, lorsque ce dernier vint y mourir. Après l'avoir fait embaumer, il fit enfermer son *cœur* dans un vase de marbre avec cette inscription digne de ce génie universel :

Son esprit est partout, et son *cœur* est ici.

On lit dans l'ouvrage de M. Barrye O'meara, intitulé *Napoléon en exil à Sainte-Hélène*, le passage suivant : La conversation roula ensuite sur les officiers de la marine française. « Villeneuve, dit-il (c'est Napoléon qui parle), fut « tellement affligé de sa défaite, qu'il étudia l'a« natomie pour se détruire lui-même. A cet effet, « il acheta plusieurs gravures anatomiques du « *cœur*, et les compara avec son propre corps « pour s'assurer exactement de la position de cet « organe. Lors de son arrivée en France, je lui « ordonnai de rester à Rennes. Craignant d'être « jugé par un conseil de guerre pour avoir déso« béi à mes ordres, et conséquemment pour

« avoir perdu la flotte (car je lui avais ordonné « de ne pas mettre à la voile et de ne pas s'enga- « ger avec les Anglais), il résolut de se donner la « mort. En conséquence, il prit ses gravures du « *cœur*, les compara de nouveau avec sa poitrine, « fit au centre de la gravure une piqûre avec une « longue épingle, fixa ensuite cette épingle, au- « tant que possible, à la même place contre sa « poitrine, l'enfonça jusqu'à la tête, se perça le « *cœur*, et expira. Lorsqu'on ouvrit sa chambre, « on le trouva mort, l'épingle dans la poitrine, « et la marque faite dans la gravure correspon- « dant à la blessure de son sein. » L'empereur ajoute que Villeneuve s'était trop pressé, et que son intention était de lui faire grâce.

Dugazon, cet acteur favori de Thalie, dont la perte se fera long-temps sentir à la comédie française, chanta dans une fête de jolis couplets de sa composition; ils furent très-applaudis, et on ne manqua pas d'en demander l'auteur. Dugazon, pour toute réponse, montra son *cœur*, puis il ajouta : « A boire à l'auteur. » Une personne de la compagnie s'écria : « Le *cœur* ne boit pas. » Il reprit du ton le plus plaisant : « Moi, j'ai le *cœur* sur les lèvres.

Côte.

Les *côtes*, dit Monro, sont ainsi nommées du latin *costæ*, parce qu'elles sont comme les gardiennes des principaux organes de l'animal, le cœur et les poumons.

Selon la Genèse, Ève est la première femme ; son nom signifie *mère des vivans.* Dieu la forma lui-même d'une des *côtes* d'Adam, et la plaça dans le jardin de délices, d'où elle fut chassée pour avoir, comme chacun sait, mangé du fruit défendu.

Ventre.

Euryclès fut un célèbre devin d'Athènes. On dit qu'il portait dans son *ventre* le génie qui l'inspirait ; ce qui le fit surnommer *Engastrimythe.*

Il eut des disciples qui furent appelés de son nom *Euryclaïdes* et *Engastrides*.

Zacharie Jacob, dit Montfleury, célèbre comédien français, mourut au mois de décembre 1667, des efforts violens qu'il fit en jouant le rôle d'Oreste d'Andromaque. On dit que son *ventre* s'ouvrit malgré le cercle de fer qu'il était obligé de porter pour en soutenir le poids énorme.

Les lois de Lycurgue avaient pour principal objet d'exercer le corps et d'endurcir aux travaux de la guerre ; de là l'éducation dure et sévère qu'on donnait aux enfans. Il voulut qu'on les accoutumât à braver tout et à n'avoir peur de rien, à coucher sur la dure, à marcher nu-pieds. On les élevait tous ensemble sous des maîtres d'une vertu reconnue. On tâchait de les rendre souples, obéissans, adroits, infatigables et patiens dans les travaux. On leur ordonnait même de dérober, pourvu que ce fût avec tant d'adresse, qu'on ne s'en aperçût pas ; car, s'ils étaient découverts, ils étaient punis. On connaît le trait du jeune Spar-

tiate qui, ayant pris un renard, le cacha sous sa robe, et qui, plutôt que de le laisser découvrir, souffrit sans se plaindre que l'animal lui déchirât le *ventre* au point qu'il en mourut.

Le savant jésuite espagnol Maldonat, ayant été appelé à Rome par le pape Grégoire XIII, travaillait ardemment à son *Commentaire* sur l'Évangile. Tandis qu'il était occupé à cet ouvrage, il eut un songe que l'événement confirma. Pendant quelques nuits il crut voir un homme qui l'exhortait à travailler sans relâche à son commentaire, parce qu'il ne survivrait point à sa conclusion. Cet homme lui marquait en même temps un certain endroit du *ventre*, qui fut effectivement le même où il sentit les douleurs dont il mourut quelque temps après, le 5 janvier 1583, à quarante-neuf ans. Ce jésuite est un des plus savans théologiens de sa société, et l'un des plus beaux génies de son siècle.

Manassès de Pas, marquis de Feuquières, d'une des anciennes maisons de l'Artois, né à Saumur en 1590, se trouva en naissant le seul



de sa maison. Son père, François de Pas, chambellan de Henri IV, avait été tué à la bataille d'Ivry. Ce prince, touché des services qu'il avait reçus d'une maison qui paraissait alors éteinte : « Ventre-Saint-Gris, dit-il en apprenant sa « mort, j'en suis fâché ! la race en est bonne : « n'y en a-t-il plus ? » On lui répondit : « La veuve est grosse (c'était Madelaine de La Fayette). » — « Je donne donc au *ventre*, repartit Henri IV, « la même pension que celui-ci avait. »

Ceinture.

La *Ceinture* était consacrée à Mars.

Ombilic.

Poulaguin est un des neuf Brahmas que les Indiens révèrent. Il est né du *nombril* du dieu Brahma.

Mr Ingres appelait le nombril : l'œil du torse.

On a reproché avec raison aux peintres les plus célèbres, tels que Raphaël et Michel-Ange, d'avoir manqué au costume en représentant dans leurs tableaux Adam et Ève avec un *nombril.* Jean-Baptiste Santerre, l'un des peintres les plus fameux du dix-septième siècle, a su éviter cette faute, et, dans son tableau le plus estimé, celui de nos premiers parens, il les a représentés sans *nombril.*

Les Palamites, moines grecs du quatorzième siècle, prétendaient parvenir, en contemplant attentivement et sans distraction leur *nombril*, à se procurer des extases, et à voir cette gloire, ces rayons de splendeur, cette lumière pure et incorruptible qui part du trône du Tout-Puissant. La doctrine mystique de ces moines s'accrédita au point que Constantinople était rempli de dévots qui passaient les journées entières immobiles sur un siége, les yeux fixés sur leur *nombril*, attendant la céleste vision. Les empereurs Jean Cantacuzène et Jean Paléologue avaient trop d'affaires chez eux et avec leurs voisins pour passer de même leur temps à contempler leur *nombril ;* mais d'ailleurs ils favorisèrent et protégèrent hautement cette secte, et Grégoire Palamas, leur

chef, fut même nommé à l'archevêché de Thessalonique. *Essais de* M. de Sainte-Foix, *tome* V, *page* 62.

Viscères.

Athenius, professeur de belles-lettres à Urbin, et bibliothécaire du duc Guido Urbano, sous le pontificat d'Alexandre VI, prétend que le cœur est le principe de la sagesse; le poumon, le principe de la parole; le fiel, le principe de la colère; la rate, le principe des ris, et le foie, le principe de l'amour. Il exprime ainsi sa pensée dans ces deux vers :

Cor sapit, et pulmo loquitur : fel commovet iras :
Splen ridere facit : cogit amare jecur.

Foie.

L'inspection du *foie* des victimes faisait une grande partie de la science des aruspices.

Georges Mareschal, premier chirurgien des rois Louis XIV et Louis XV, était d'un commerce sûr et d'un caractère généreux. Ayant fait l'ouverture d'un abcès au *foie* à Le Blanc, ministre de la guerre, Morand, alors très-jeune, lui indiqua l'endroit où il fallait ouvrir, et ce n'était pas celui sur lequel il avait d'abord porté le bistouri. Le ministre rétabli dit dans un répas où étaient Mareschal et Morand, en s'adressant au premier : « Voilà celui à qui je dois la vie. » — Vous vous trompez, monseigneur, répondit Mareschal; c'est à ce jeune homme (en montrant Morand); car, sans lui, vous seriez mort.

Torniel, homme cruel, plus redouté par ses barbaries que par sa valeur, défendit Novare, sa

patrie, en 1522, contre le maréchal Lescun. Ce misérable mangeait, dit-on, le *foie* des Français qui tombaient entre ses mains. La ville ayant été prise, il fut pendu avec les bourreaux qu'il employait à ses exécutions.

Vesicule du Fiel.

Parmi les habitans du royaume de Laos, dans la presqu'île au delà du Gange, il y en a plusieurs qui sont persuadés qu'en frottant la tête de leur éléphant avec du *fiel* humain, ils inspirent à cet animal une force et un courage extraordinaires, qui se transmettent jusqu'à eux, et les rendent invincibles; ce sont surtout les grands qui sont entêtés de cette opinion extravagante: ils donnent une somme d'argent à quelques scélérats, qui tuent dans les bois la première personne qu'ils rencontrent, lui ouvrent le ventre, en tirent la vésicule du *fiel*, et l'apportent à la personne qui doit les payer, avec la tête de celui qu'ils ont tué, comme une preuve que cette vésicule vient réellement d'un homme.



Veines.

Le poète François Brécourt, bon comédien et mauvais auteur, rendait très-bien les rôles de roi et de héros dans les tragédies, et ceux à manteau dans les comédies. Son jeu était tellement animé, qu'il se rompit une *veine* en jouant sa comédie de Timon, en un acte, en vers, qu'il voulait faire valoir au moins par l'action. Il mourut de cet accident en 1685.

Néron voulait avoir sur le Parnasse le même rang qu'il occupait dans le monde. Lucain eut l'imprudence, fort étonnante dans un flatteur, de disputer avec lui le prix de la poésie, et le dangereux honneur de le remporter. Les sujets qu'ils traitèrent l'un et l'autre étaient Orphée et Niobé. Lucain s'exerça sur le premier, et Néron sur le second. Cet empereur eut la douleur de voir son rival couronné sur le théâtre de Pompée. Il chercha toutes les occasions de mortifier le vainqueur, en attendant celle de le perdre, qui

se présenta bientôt. Lucain, irrité contre son persécuteur, entra dans la conjuration de Pison, et fut condamné à mort. Toute la grâce que lui fit le tyran fut de lui donner le choix du supplice. Il se fit ouvrir les *veines* dans un bain chaud, et prononça dans ses derniers momens les vers qu'il avait faits sur un soldat mort de la même manière. Il expira, l'an 65 de J. C., avec la fermeté d'un philosophe. Son oncle Sénèque avait péri par le même genre de mort.

Quintillus s'étant révolté contre l'empereur Aurélien, son frère, et désespérant de se soutenir contre ses armes victorieuses, se fit ouvrir les *veines* dans un bain à Aquilée, après un règne de dix-sept jours. C'était un prince modéré, mais trop faible pour soutenir le poids de l'empire.

Pauline, femme de Sénèque le philosophe, voulut mourir avec son époux, lorsque Néron l'eût condamné à perdre la vie. Elle s'était déjà fait ouvrir les *veines;* mais Néron, qui n'avait aucune haine particulière contre elle, les lui fit

refermer. Elle vécut encore quelques années, portant sur son visage les glorieuses marques de l'amour conjugal.

➣◈➢

Jean Pecquet, médecin, mort à Paris en 1674, s'est immortalisé par la découverte d'une *veine* lactée qui porte le chyle au cœur, et qui de son nom est appelée *le réservoir de Pecquet*. Cette découverte fut une nouvelle preuve de la circulation du sang. Elle lui attira plusieurs adversaires, entre autres Riolan, qui écrivit contre lui.

➣◈➢

Le consul Pétrone fut l'un des principaux confidens de Néron, et comme l'intendant de ses plaisirs. Sa faveur lui attira l'envie de Tigellin, autre favori de Néron, qui l'accusa d'être entré dans une conspiration contre l'empereur. Pétrone fut arrêté et condamné à perdre la vie. Sa mort fut singulière par l'indifférence avec laquelle il la reçut. Il la goûta à peu près comme il avait fait les plaisirs; tantôt il tenait ses *veines* ouvertes, tantôt il les fermait, en s'entretenant avec ses amis, non de l'immortalité de l'âme qu'il ne croyait point, mais des choses qui flattaient son

esprit, comme des vers tendres et galans, d'airs gracieux et passionnés. Aussi a-t-on dit que mourir fut simplement pour lui cesser de vivre.

Nerfs.

L'histoire raconte que Jacob, s'étant séparé de son beau-père Laban, tourna ses pas vers la terre de Chanaan, et qu'il lutta pendant toute une nuit avec un démon qui, voyant qu'il ne pouvait le vaincre, lui toucha le *nerf* de la cuisse, le rendit boiteux, et changea son nom de Jacob en celui d'Israël.

Les Juifs ne mangent point le *nerf* de la cuisse des animaux en mémoire du *nerf* de la cuisse de Jacob, que l'ange lui toucha. Dom Calmet dit, Dictionnaire de la Bible, que cette abstinence du *nerf* de la cuisse des animaux n'est commandée par aucune loi aux Israélites, et qu'elle n'est pour eux qu'une affaire de dévotion; mais il faut, ajoute-t-il, qu'ils s'en soient abstenus même avant la loi, si la remarque qu'on lit dans la Genèse, chap. XXXII, ℣. 32, a été écrite par Moïse. Dans

certains endroits ils s'abstiennent du quartier de derrière des animaux, et ils le vendent; dans d'autres, ils se contentent d'en ôter le *nerf* et mangent la viande.

➣❧⤙

Le fameux Galilée rapporte, dans un de ses dialogues, l'anecdote suivante, au sujet d'un gentilhomme très-partisan de la philosophie d'Aristote. Ce gentilhomme vint chez un célèbre médecin à Venise, où était rassemblé beaucoup de monde, pour assister à une dissection que devait faire un très-habile anatomiste. Celui-ci ayant démontré quantité de *nerfs* qui, sortant de la base du crâne, du cervelet, et de la moelle allongée, vont se distribuer le long du col de l'épine, et ensuite à tout le corps, de manière qu'ils ne touchent le cœur que par un petit filet, le médecin demanda au gentilhomme s'il croyait encore avec Aristote que les *nerfs* tirassent leur origine du cœur : J'avoue, répondit-il, que vous m'avez fait voir le contraire très-clairement, et si l'autorité d'Aristote ne s'y opposait, je serais de votre avis.

Sang.

Aimocharès, qui aime le sang, épithète de Mars. Rac. *aima*, sang; *chairo*, je me réjouis.

Sang, ou Jour de Sang. On appelait ainsi certaines fêtes de Cybèle et de Bellone dans lesquelles leurs prêtres furieux se couvraient de *sang* en se faisant des incisions par tout le corps.

Du *sang* qui sortit de la tête de Méduse, quand elle fut coupée, naquirent Pégase et Chrysaor; et lorsque Persée, après avoir tué cette Gorgone, eut pris son vol par-dessus la Libye, toutes les gouttes de *sang* qui découlèrent de cette fatale tête se changèrent en autant de serpens : c'est de là, dit Apollodore, qu'est venue la quantité prodigieuse de ces animaux venimeux qui depuis ont infesté toute cette contrée.

Page 163.



Deveria del. Couché fils dir. Lecler sc.

SEIGNEUR DE TOIRAS.

C'est à Guillaume Harvée ou Harvei, célèbre médecin anglais, né à Folkston, dans le comté de Kent, en 1578, qu'on fait l'honneur de la découverte de la circulation du *sang*, quoiqu'on ait prétendu que Césalpin et le jésuite Fabri en avaient parlé avant lui. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Harvée est le premier qui l'enseigna publiquement dans ses leçons, et qui la prouva par des expériences incontestables.

Michel III dit l'Ivrogne, empereur d'Orient, peu de jours avant de faire mourir le César Bardas, en 866, fit, pour détourner les soupçons de ce prince, dresser un écrit par Photius, patriarche, dans lequel il jurait n'avoir aucune intention de lui nuire, et cet écrit fut signé avec une plume trempée dans le *sang* de Jésus-Christ. Cette profanation était alors en usage dans l'Église; plusieurs conciles y ont eu recours.

Jean de Saint-Bonnet, seigneur de Toiras et maréchal de France, sans contredit un des plus grands hommes de guerre de son temps, fut tué,

le 14 juin 1636, devant la forteresse de Fontanette dans le Milanais. Après qu'il eut expiré, les soldats trempèrent leur mouchoir dans le *sang* de sa plaie en disant que « tant qu'ils le porteraient sur eux, ils vaincraient leurs ennemis. »

La famille du fameux pacha Kiuperli, qui existe encore en Turquie, est considérée au point que, parmi les nombreux priviléges dont elle jouit, il en est un qui mérite d'être cité. Si un de ses membres a commis un délit qui mérite la mort, on ne peut pas lui trancher la tête ; il doit être étranglé selon l'usage établi par la famille impériale dont il est défendu de répandre le *sang*.

Après que Saint Janvier eut eu la tête tranchée, son corps fut transporté à Naples, où il a une magnifique chapelle dans la cathédrale. Ce qui a servi à donner beaucoup d'éclat à son culte est un prétendu miracle qui se renouvelle, dit-on, tous les ans, lorsqu'on approche de son chef une fiole pleine de *sang*. On suppose que ce *sang* paraît alors liquide, et même qu'il bouillonne, et

qu'en tout autre temps, il est dur comme du *sang* caillé ou mêlé de terre.

➣❦➢

Gilles de Laval, seigneur de Retz, maréchal de France et chambellan du roi, fut un des exemples les plus éclatans de la perversité de son siècle. Il fut condamné par sentence du sénéchal de Rennes à être pendu et brûlé. L'exécution en eut lieu en la Prée de Bièce-lez-Nantes, le 23 décembre 1440. Gilles de Laval avoua lui-même à ses juges que lui seul avait commis des crimes assez énormes pour faire mourir dix mille hommes du dernier supplice. « Il croyait à la magie, et entretenait de jeunes garçons et de jeunes filles, dit Mézerai, qu'il tuait après pour en avoir le *sang*, afin de faire ses charmes. » Il faut ajouter que le duc de Bretagne était très-irrité contre lui, et qu'il fût bien aise, suivant le même historien, d'avoir sujet de venger son offense en vengeant celle de Dieu.

➣❦➢

Jacquelin de Maillé, d'une famille qui existe encore, était chevalier de l'ordre des templiers; il combattit avec tant de valeur contre les infidèles, qu'ils crurent qu'il y avait en lui quelque

chose de divin ; ils le prirent pour le Saint George des chrétiens. Ayant été accablé sous la multitude de traits qu'on lança contre lui, on prétend que les barbares ramassèrent avec une espèce de superstition la poussière arrosée de son *sang* pour s'en frotter le corps.

Le duc d'Anjou, depuis Henri III, aima avec tant de fureur Marie de Clèves, femme de Henri I[er] du nom, prince de Condé, qu'étant appelé au trône de Pologne, il ne cessa de lui écrire de ce pays, signant de son *sang* toutes ses lettres, il pensa même, à son retour en France, à faire rompre le mariage du prince de Condé et à épouser Marie. Mais Catherine de Médicis, craignant l'ascendant qu'elle aurait sur son fils, prit si bien ses mesures, que Marie mourût presque subitement. Henri III, au désespoir, se refusa toute nourriture pendant trois jours, et, rougissant ensuite de l'excès de sa douleur, il publia lui-même qu'il avait été ensorcelé par une croix et un pendant d'oreille : c'était vouloir s'excuser d'une faiblesse par une sottise.

Marolles, gentilhomme ordinaire de Henri III; lieutenant des Cent-Suisses, était un homme qui mêlait la rodomontade à une grande bravoure. Il ne se faisait saigner que debout et appuyé sur sa pertuisane, sous prétexte qu'un homme de guerre ne doit répandre son *sang* que les armes à la main.

L'empereur Julien venait de remporter deux victoires consécutives sur les Perses, lorsque les vivres lui manquèrent tout à coup. Logé sous un pavillon, faisant sa nourriture ordinaire d'une méchante bouillie de gruau, dont un valet d'armée se serait à peine contenté, il distribua aux plus pauvres soldats cette chétive provision. Après quelques momens d'un sommeil inquiet et interrompu, il s'assit sur son lit pour rédiger son journal, comme il avait coutume de faire à l'imitation de Jules César. Là, pendant qu'il était enseveli profondément dans une réflexion philosophique, il crut voir le même génie de l'empire qui lui avait apparu lorsqu'il avait pris le titre d'Auguste. Ce spectre couvert d'un voile dont sa corne d'abondance était aussi enveloppée, marchait tristement, et sortit du pavillon dans un morne silence. Julien, d'abord saisi de terreur, se rassure, se lève, et ayant fait part à ses amis

de cette vision effrayante, il s'abandonne à tout événement à la volonté des dieux.

Le jour qui succéda à cette apparition, ouvrage d'une imagination vivement affectée, son armée est assaillie par une nombreuse cavalerie de Perses; Julien les met en déroute, les poursuit avec ardeur, animant ses soldats du geste et de la voix, levant les bras pour leur montrer les ennemis éperdus. En vain les cavaliers de sa garde, se ralliant autour de lui, le conjurent de ménager sa fortune; en vain ils l'avertissent que les Perses ne sont jamais plus redoutables que dans leur fuite: en ce moment le javelot d'un cavalier lui effleure le bras droit, et va lui percer le foie. Il s'efforce de l'arracher, et se coupe les doigts; il tombe de cheval; on le relève; il tâche de cacher sa blessure, et remonte à cheval. Des auteurs chrétiens prétendent que, lorsqu'il se sentit blessé, il recueillit dans sa main le *sang* qui jaillissait de sa plaie, et que, le jetant en l'air, il s'écria: *Tu as vaincu, Galiléen.* Julien mourut en philosophe des suites de cette blessure la nuit du 26 au 27 juin de l'année 363, à l'âge de trente-deux ans.

L'avidité du pillage ayant conduit, dans l'an-

née 378, les Goths devant Constantinople, ils en insultaient déjà les faubourgs, et couraient jusqu'aux portes. Dominica, veuve de l'empereur Valens, sauva par son courage la capitale de l'empire; elle ranima les habitans consternés; elle leur distribua des armes. La principale ressource de la ville consistait dans une troupe de cavaliers sarrasins, qui sortirent sur les ennemis avec une audace déterminée, et donnèrent à grands coups de cimeterre au travers de leurs escadrons. Pendant ce combat, qui fut sanglant et opiniâtre, un Sarrasin, nu jusqu'à la ceinture, portant une chevelure longue et flottante, poussant des sons lugubres et menaçans, armé seulement d'un poignard, vint se lancer au milieu des Goths; et, au premier qu'il égorgea, il attacha sa bouche sur la plaie pour en sucer le *sang*. La vue d'une férocité si brutale glaça d'effroi les ennemis; ils sonnèrent la retraite, et allèrent camper à quelque distance, n'osant plus approcher de trop près d'une ville qui leur semblait être un repaire d'animaux farouches. Ils s'éloignèrent tout-à-fait au bout de quelques jours, et allèrent ravager l'Illyrie.

Les Comans (année 1235), repoussés par les

Tartares, vinrent chercher un asile sur les terres de l'empire d'Orient, qu'ils avaient si souvent couvertes de ruines et de carnage. Jonas et Soronius, leurs princes, arrivèrent à Constantinople avec leurs familles, demandèrent le baptême, et proposèrent aux barons français une ligue offensive et défensive. L'humanité française ne se rebuta pas de la forme barbare usitée chez tous ces peuples septentrionaux lorsqu'ils contractent une alliance. Les deux partis se tiraient du *sang* des veines, et se le donnaient mutuellement à boire, pour faire entendre qu'ils formaient ensemble une sorte de consanguinité et une fraternité inviolables. A cette formalité sauvage ils en ajoutaient une autre non moins bizarre : c'était de faire passer un chien entre les commissaires des deux partis, rangés en haie, et de le trancher à coups de sabre : *Qu'ainsi*, disaient-ils, *soit tranchée en pièces celle des deux nations qui violera la foi jurée !*

Jean Zimiscès était un très-brave et très-habile guerrier, qui avait souvent remporté de grands avantages sur les Sarrasins. Dans la Cilicie, cinq mille d'entre eux, échappés au carnage, gagnèrent une montagne escarpée, résolus de s'y défendre jusqu'à la mort. Zimiscès alla les y atta-

quer à la tête de son infanterie, et ils demeurèrent tous sur le champ de bataille. Le carnage fut si horrible, qu'on nomma ce lieu *la montagne de sang*, parce qu'elle en fut entièrement couverte, et qu'on le vit couler jusque dans le vallon.

⋙⋘

Un auteur espagnol dit que Philippe II, de glorieuse mémoire, voulait que ses sujets eussent un aveugle respect pour l'inquisition; et là-dessus il raconte l'aventure suivante : Un jour, dit-il, ce monarque fut curieux de voir passer la procession du Saint-Office. Les malheureux qu'on devait brûler défilèrent devant lui, et l'un d'entre eux, malgré son effroyable habillement, ne laissa pas de s'attirer l'attention de ce prince, qui, touché de compassion, ne put s'empêcher de dire d'un ton de voix assez haut : *C'est dommage*. Un officier ayant par hasard entendu ces paroles, en alla faire le rapport au grand-inquisiteur, qui ne manqua pas dès le lendemain de se rendre au lever du roi, qui lui demanda ce qui l'amenait : « Un sujet important, sire, lui répondit l'inquisiteur, votre majesté me permettra de lui dire; qu'en voyant passer la procession, vous causâtes hier un horrible scandale par une pitié sacrilége. Vous plaignîtes un misérable que le Saint-Office

venait de condamner aux flammes. Cela peut produire un mauvais effet et diminuer le respect qu'on doit à nos arrêts, qui sont toujours justes.

— Je suis fâché, dit le roi, d'avoir fait éclater indiscrètement ma compassion; mais la faute en est faite. « Vous pourriez la réparer, sire, si vous vouliez, repartit le grand-inquisiteur. Vous n'avez qu'à souffrir qu'on vous tire du bras deux ou trois gouttes de *sang* et qu'on les fasse brûler par l'exécuteur du Saint-Office. On prétend que Philippe, après avoir réfléchi sur cette proposition hardie, se laissa saigner sans rien dire.

Libavius, docteur en médecine, né à Hall en Saxe, est le premier qui ait parlé de la transfusion du sang d'un animal dans un autre. On prétend qu'il l'imagina d'après la fable de Médée. « Ayez, dit-il, un homme sain et vigoureux, et un autre homme sec et décharné, à qui il reste à peine un souffle de vie. Préparez deux tuyaux d'argent; ouvrez l'artère de l'homme qui jouit d'une parfaite santé; introduisez un tuyau dans cette artère. Ouvrez de même une artère de l'homme malade; insinuez l'autre tuyau dans ce vaisseau, et abouchez si exactement les deux tubes, que le *sang* de l'homme sain s'introduise

dans le corps malade; il y portera la source de la vie ; toute infirmité disparaîtra. » Une expérience annoncée avec tant d'assurance ne pouvait manquer de séduire; aussi fut-elle tentée par un grand nombre de médecins.

La stupide ignorance désigna, pendant plus de six cents ans, sous le nom burlesque de *minution*, la *saignée* périodique que chaque religieux essuyait forcément, aux quatre saisons de l'année. Malade ou sain, aucnn n'était à l'abri du coup de lancette : le *sang* devait même couler jusqu'à ce que le supérieur fît appliquer la compresse. C'est ainsi que du temps de Saint-Louis les saignées étaient très-fréquentes, au point que ce prince fut obligé d'imposer des lois aux religieuses de l'hôtel-dieu de Pontoise par lesquelles il ne leur fut permis de se faire saigner dorénavant que six fois par an ; savoir, à Noël, au commencement du Carême, à Pâques, à la Saint-Pierre, dans le mois d'août, et à la Toussaint. On trouve les mêmes ordonnances daus les statuts des Chartreux, faits par le vénérable Guigne, leur cinquième prieur.

Bras.

De Saint-Hilaire, lieutenant-général d'artillerie, distingué dans les armées de Louis XIV, montrait, en 1675, à Turenne une batterie qu'il venait de placer près du village de Saltzbach, lorsqu'un boulet de canon lui emporta le *bras*, et tua Turenne. Le fils de Saint-Hilaire, voyant son père blessé, courut à lui, et fit un cri de douleur : « Mon fils, lui dit-il (en lui montrant le corps de Turenne), ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme qui n'est plus.

Le seigneur de Charri était un des plus grands officiers du règne de Charles IX. Il fallait qu'il fût aussi l'un des plus vigoureux, si l'on en croit ce que dit Boivin du Villars dans son histoire des guerres du Piémont. Il raconte que Charri, dans un combat où il défit trois cents allemands de la garnison de Crescentin, abattit d'un revers de son épée le *bras* au capitaine de cette troupe, quoique armé de corselet et manches de maille,

et que ce *bras* fut porté à Bonnivet, qui admira la force du coup.

Élisabeth, reine de Hongrie, donna à son époux (Charles I[er]) des preuves d'une intrépidité et d'une tendresse rares; car un des serviteurs les plus intimes du roi, voulant l'assassiner pendant qu'il était à table avec son épouse, à Belgrade, et lui ayant déjà porté sur la tête un coup de sabre, elle se présenta devant l'assassin au moment où il donnait le second coup, et le para avec son *bras*, qui lui fut coupé; et c'est ainsi qu'elle sauva son époux. Le meurtrier fut saisi et exécuté.

On ne doit pas oublier le *bras* que Laurens, très-célèbre mécanicien, fit à un soldat, à l'aide duquel il put écrire en présence du roi, et lui présenter un placet, quoiqu'il ne fût resté que quatre à cinq pouces du *bras* gauche, et rien du droit. Ce mécanicien, qui devait tout à son génie, mourut en 1773.

Le marquis de Brienne, descendant de Loménie, étant colonel du régiment d'Artois, se

signala dans plusieurs occasions, et fit voir le courage d'un soldat joint à l'intelligence d'un capitaine. Dans la funeste journée de l'Assiette, le 19 juillet 1747, il attaqua une palissade à la tête de sa troupe. Un coup de feu lui emporta le *bras*. On le pressa de se retirer du combat: « Non, non, répondit-il, il m'en reste un autre pour le service de mon roi. » Il revint à la charge et il fut tué.

Le marquis de Marivaux, officier général, homme un peu brusque, avait perdu un *bras* dans une action, et se plaignait à Louis XIV, qui l'avait apparemment mal récompensé de cette perte : « Je voudrais aussi avoir perdu l'autre, dit-il, et ne plus servir votre majesté. — J'en serais bien fâché pour vous et pour moi, lui répondit le roi »; et ce discours fut suivi d'un bienfait.

Nicolas de Harlay, ambassadeur auprès de la reine Élisabeth, se trouvant dans le cabinet de cette princesse et seul avec elle, l'entretenait d'un mariage possible entre elle et Henri IV. La reine, en parlant, ayant découvert un de ses *bras*, Sancy mit un genou en terre et le lui baisa. Éli-

sabeth s'en fâcha, ou fit semblant de s'en fâcher, comme si l'ambassadeur lui eût manqué de respect: « Madame, lui dit-il, j'ai fait ce qu'en pareil cas aurait fait mon maître que je représente. » Cette excuse plut à la reine, et Henri IV approuva la galanterie.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration à l'aspect des chefs-d'œuvre qui ont résisté aux assauts du temps. Quelquefois même une chose de peu d'importance nous semble précieuse par cela seulement qu'elle est antique; mais ce qui doit nous rendre difficiles, c'est la fraude à laquelle se sont livrés grand nombre d'artistes. Michel-Ange a donné aux curieux d'antiquités une leçon dont ils peuvent profiter. Il avait fait une statue de Cupidon; après en avoir cassé un *bras*, il enterra le reste du corps dans un endroit où il savait qu'on devait fouiller. Le Cupidon ayant été retiré de la terre, tout le monde le prit pour un antique. Alors Michel-Ange détruisit l'erreur en montrant et en ajoutant le *bras* qu'il avait caché.

Main.

La *main* était chez les Égyptiens le symbole de la force, et chez les Romains, celui de la Foi, à qui elle fut consacrée par Numa Pompilius, avec beaucoup de magnificence. De là vint que deux *mains* l'une dans l'autre expriment la bonne foi et la concorde. Deux *mains* jointes, tenant un caducée entre deux cornes d'abondance, expriment que l'abondance accompagne toujours la concorde, ou que la concorde est le fruit d'une négociation. La *main* portée sur la tête était, chez les anciens, une marque de sauvegarde demandée ou obtenue. La *main* a aussi été regardée comme le symbole de l'autorité et de la puissance. Zénon, chef du stoïcisme, représentait la dialectique sous l'emblème d'une *main* fermée, et l'éloquence sous celle d'une *main* ouverte. Une *main* élevée avec les doigts ouverts était le symbole d'Ilithyie ou Lucine.

La Main de Gloire était un moyen superstitieux dont se servaient autrefois les scélérats pour entrer dans les maisons. Cette *main* était celle d'un pendu, qu'on préparait de la manière sui-

vante : on l'enveloppait dans un morceau de drap mortuaire, dans lequel on la pressait bien, pour lui faire rendre le peu de sang qui pouvait être resté ; puis on la mettait dans un vase de terre avec du zimac, du salpêtre, du sel, du poivre long, le tout bien pulvérisé ; on la laissait durant quinze jours dans ce pot ; puis, l'ayant tirée, on l'exposait au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle fût bien sèche, et si le soleil ne suffisait pas, on la mettait dans un four chauffé avec de la fougère et de la verveine, puis l'on composait une espèce de chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge, et du sésame de Laponie ; et l'on se servait de cette *main de gloire* comme d'un chandelier, pour y tenir cette chandelle allumée ; et dans tous les lieux où l'on allait avec ce funeste flambeau, ceux qui s'y trouvaient demeuraient immobiles. On prétend encore que les voleurs se servaient inutilement de cette *main de gloire*, si l'on frottait le seuil de la porte de la maison, ou les autres endroits par où ils pouvaient entrer, avec un onguent composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche, et de sang de chouette, et qu'il fallait que cette onction fût faite dans le temps de la canicule.

Kéradou est un des neuf Brahmas que les Indiens révèrent. Il est né des *mains* du dieu Brahma.

Le marquis del Carpio, grand d'Espagne, vice-roi de Naples, et d'un fort grand merite, entrant dans une église à Madrid, donna de l'eau bénite à une dame qui lui fit voir une *main* fort maigre et fort laide avec un beau diamant au doigt ; il dit assez haut pour être entendu de la dame : *Quisiera mas la sortija que la mano :* J'aimerais mieux la bague que la *main*. La dame, le prenant aussitôt par le collier de l'ordre qu'il portait, lui répondit : *E yo el cabestro que quel asno :* et moi j'aimerais mieux le licou que la bête.

Hugues d'Agrain, comte de Césarée, petit-fils du vice-roi, ayant été envoyé près le caliphe Elhadech pour négocier la paix de Memphis, refusa de se prosterner devant lui, suivant l'usage de l'Orient, et lui demanda de lui donner la *main* en témoignage d'une paix sincère. Elhadech la lui donnant couverte du pan de sa robe : « La bonne foi parmi nous, dit Hugues d'Agrain, ne souffre ni détours ni ténèbres; elle est une et

manifeste. Donne ta *main* à découvert, si tu veux que je croie à tes actions et à tes paroles. « Le caliphe, souriant, mit sa *main* toute nue dans celle du Français.

L'alcoran est si respecté des mahométans, qu'un juif ou un chrétien qui y porterait la *main* n'éviterait la mort qu'en embrassant leur croyance, et qu'un musulman (nom qui signifie vrai-croyant) serait puni avec la même rigueur, s'il y touchait sans s'être lavé les *mains*.

Ce que la reine Anne d'Autriche avait de plus beau en sa personne était les *mains*; ce qui donna occasion au poète Scarron de faire les vers suivans :

Elle avait au bout de ses manches.
Une paire de *mains* si blanches,
Que je voudrais, en vérité,
En avoir été souffleté.

Les railleurs ont dit que ces vers avaient été imités par Chapelain, lorsque, dans la peinture

16

qu'il fait de la belle Agnès, il s'exprime ainsi, livre V de *la Pucelle :*

On voit hors des deux bouts de ses deux courtes manches
Sortir à découvert deux *mains* longues et blanches.

Balthazar, dernier roi des Babyloniens, ayant, ainsi que ses convives, bu, pendant un festin qu'il donnait à sa cour, dans les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem, vit une *main* qui traçait sur la muraille de la salle ces trois mots : *manè*, *thecel*, *pharez.* — Daniel, appelé pour expliquer ces énigmes, dit au prince qu'elles signifiaient : « J'ai compté ; j'ai pesé ; j'ai divisé », et qu'il deviendrait la proie des Mèdes et des Perses. La nuit même de cette apparition, le Seigneur, suivant la prédiction de Jérémie, « ayant mis à sec la mer de Babylone », les Perses pénétrèrent sans obstacle jusque dans le cœur de la ville, forcèrent le palais, et tuèrent, avec toute sa cour, Balthazar enseveli dans le sommeil.

Le célèbre avocat Pasquier s'étant trouvé aux

grands jours de Troyes, un peintre, qui faisait son portrait, avait oublié de lui faire des *mains*. Cette singularité excita la verve de tous les rimeurs du temps. Pasquier lui-même fit les vers suivans, pour être mis au bas de son portrait :

Nulla hîc Pascasio manus est : lex Cincia quippè
Causidicos nullas sanxit habere manus.

C'est à cette occasion qu'un poète lança cette épigramme :

Une certaine loi, chez les premiers Romains,
A tous les avocats défend d'avoir des *mains* ;
Elle a trop de rigueur; il fallait la combattre.
Je pense qu'ils rêvaient ces gens des temps passés.
Deux *mains*, ce n'est pas trop; point, ce n'est pas assez :
Plut à Dieu qu'en ce temps ils n'en eussent que quatre!

Cynégire, soldat athénien, poursuivant les Perses dans leurs vaisseaux, après la bataille de Marathon, eut la *main* droite coupée en montant à l'abordage. Aussitôt il se cramponna de la gauche au navire; cette autre *main* ayant été coupée aussi, il le saisit, ajoute-t-on, avec les dents, et y demeura attaché jusqu'à ce qu'on lui eût fait sauter la tête. Ce Grec intrépide était frère du poète Eschyle.

Eusèbe de Nicomédie et les autres partisans de l'arianisme accusèrent saint Athanase d'avoir tué Arsène, évêque d'Hypsèle, et d'avoir gardé sa *main* droite desséchée pour s'en servir à des opérations magiques. Ils représentèrent réellement une *main*, qu'ils prétendaient être celle d'Arsène; mais saint Athanase se justifia en faisant paraître, avec ses deux *mains*, Arsène qui était venu secrètement au concile de Tyr, et qui était rentré dans la communion de ce défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Arsène était auparavant de la secte des méleciens.

On représentait Benoît XII, pape, la *main* fermée, afin de marquer combien il était avare du bien de l'Église.

Crammer, plat courtisan de Henri VIII, ayant été arrêté par l'ordre de la reine Marie, comme un traître et un hérétique, abjura dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne songea pas moins à le faire brûler. Alors il rétracta son abjuration, et déclara sur le bûcher qu'il mourait luthérien. L'abbé Millot dit qu'il étendit dans les flammes la *main* qui avait signé l'abjuration,



Couché fils dir. Malet sc.

MUTIUS SCŒVOLA.

et la tint immobile jusqu'à ce qu'elle fût entièrement brûlée. Son supplice est du 21 mars 1556.

Agésilas, Athénien et frère de Thémistocle, fut envoyé pour reconnaître l'armée du roi Xerxès. S'étant déguisé en Persan, il se mêla parmi les barbares, et tua Mardonius, capitaine des gardes du roi, qu'il avait pris pour ce prince. On l'arrêta sur-le-champ et on le conduisit à Xerxès, qui le condamna à être immolé sur l'autel du soleil. Agésilas, arrivé à l'autel, mit la *main* droite sur le brasier et la laissa brûler sans pousser le moindre soupir, assurant que tous les Athéniens lui ressemblaient; et que, s'il n'en était point cru sur sa parole, il était prêt, pour le prouver, d'y mettre la *main* gauche. Cette intrépidité inspira tant de crainte à Xerxès, qu'il défendit de le faire mourir.

Mutius, surnommé *Cordus* et ensuite *Scævola*, s'immortalisa dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, voulant rétablir la famille de Tarquin-le-Superbe,

chassé de Rome, alla assiéger cette ville, l'an 507 avant Jésus-Christ, pour y faire rentrer le tyran. Mutius, résolu de se dévouer pour le salut de sa patrie, entra dans le camp des ennemis et tua le secrétaire de Porsenna, qu'il prit pour Porsenna même. Les gardes accoururent au bruit et arrêtèrent Mutius. On l'interrogea ; il ne répondit autre chose, si ce n'est : *Je suis Romain ;* et, comme s'il eût voulu punir sa *main* de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, et la laissa brûler, en regardant fièrement Porsenna Le roi, étonné, admira le courage de Mutius et lui rendit son épée. Ce Romain, feignant alors d'être touché de reconnaissance envers Porsenna, qui lui avait sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, ta générosité va me faire avouer un secret que tous les tourmens ne m'auraient jamais arraché..... apprends donc que nous sommes trois cents jeunes Romains qui avons juré de te tuer au milieu de ton camp. Le sort a voulu que je fusse le premier appelé à cet honneur ; mais autant j'ai souhaité d'être l'auteur de ta mort, autant je crains qu'un autre ne le devienne, surtout aujourd'hui que je te connais plus digne de l'amitié des Romains que de leur haine. » Le roi toscan fit la paix avec Rome, et cette paix fut le fruit de la bravoure intrépide du seul Mutius, qui fut

alors surnommé *Scævola*, c'est-à-dire *gaucher*, et ce surnom demeura à sa famille.

L'empereur romain Galba était exact observateur de la justice. Dans l'Espagne-Tarragonaise, il fit couper les *mains* à un banquier infidèle, et ordonna que, pour l'exemple, on les attachât sur son bureau.

Jacques Harrington, l'un des plus célèbres écrivains politiques d'Angleterre, assistant à Rome, le jour de la Chandeleur, à la cérémonie de la bénédiction des cierges par le pape, voyant qu'on ne pouvait obtenir de cierge, sans auparavant baiser les pieds du Saint-Père, n'en voulut point à ce prix. Le roi d'Angleterre lui en ayant demandé la raison, il répondit « qu'un homme qui avait baisé la *main* de sa majesté ne devait baiser les pieds de qui que ce fût. « Cette réponse plut si fort au roi, qu'il le fit gentilhomme privé de la chambre.

Henri III, roi de France, vivait dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette ; il avait l'habitude de coucher avec des gants d'une peau particulière pour conserver ses belles *mains*.

Voltaire disait que l'histoire d'Angleterre devrait être écrite par la *main* du bourreau.

Jean Jouvenet, fameux peintre français, étant, par l'effet d'une attaque d'apoplexie, demeuré paralysé du côté droit, s'habitua à se servir de la *main* gauche. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés qu'il a exécutés de cette même *main*, entre autres le tableau appelé le *Magnificat*, qui se voyait autrefois dans le chœur de Notre-Dame de Paris.

Masson, graveur célèbre, membre de l'Académie royale de peinture, s'était fait une manière de graver toute particulière ; au lieu de faire marcher sa *main* sur la planche, il tenait au contraire sa *main* droite fixe, et de la gauche

il faisait agir le cuivre suivant le sens qu'il exigeait

Un médecin fut appelé auprès d'un malade, et le déclara atteint du pourpre. « Le pourpre ! le pourpre ! dit le malade effrayé... à quoi le connaissez-vous ? — A la couleur violette de vos *mains*. — Eh ! monsieur, je suis teinturier. — Ma foi, vous êtes bien heureux d'être teinturier, reprit le médecin, sans cela j'aurais juré que vous aviez le pourpre. »

Jean II, Comnène, empereur de Constantinople, surnommé *Calo-Jean*, c'est-à-dire *Beau-Jean*, parce qu'il était le prince le plus beau et le mieux fait de son temps, s'étant blessé la *main* à la chasse, d'une flèche empoisonnée, mourut le 8 avril 1143. On dit qu'un médecin promit de lui conserver la vie, s'il voulait se laisser couper la *main* ; mais qu'il le refusa en disant qu'il lui fallait ses deux *mains* pour manier les rênes d'un si grand empire.



Saint-Jean Damascène, ou de Damas, surnommé *Mansur*, fut élevé aux plus hautes dignités par le prince des Sarrasins ; mais il abandonna tout pour aller se faire moine dans le monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem. On rapporte que, le calife Hiocham lui ayant fait couper la *main* droite, cette *main* lui fut remise en dormant, la nuit suivante, par un miracle, qui fut connu de tout le monde. Il mourut vers 760, à quatre-vingt-quatre ans.

Un auteur célèbre tenait entre ses *mains* une belle *main* d'une dame ; lorsqu'il eut lâché prise, quelqu'un lui dit : Voilà le plus bel ouvrage qui soit sorti de vos *mains*.

Poing.

Milon, fameux athlète de Crotone, s'était accoutumé dès sa jeunesse à porter de gros fardeaux. Il était parvenu à charger sur ses épaules un des plus forts taureaux. Il en donna le spectacle aux jeux olympiques, et, après

l'avoir porté l'espace de cent vingt pas, il le tua d'un seul coup de *poing*, et le mangea, dit-on, tout entier dans un seul jour.

La célèbre Dumesnil était sublime dans le sentiment de la nature. Tous ceux qui l'ont vue se rappellent encore avec plaisir l'effet qu'elle produisait dans les rôles de *Clytemnestre*, d'*Agrippine*, de *Mérope*, de *Cléopâtre*, etc. Au cinquième acte de cette dernière tragédie, lorsqu'après ses imprécations, et sur le point d'expirer de rage, elle dit :

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.

Mademoiselle Dumesnil se sentit frappée d'un fort coup de *poing* dans le dos, par un vieux militaire qui se trouvait au balcon du théâtre, derrière elle, et qui lui dit : « Va, chienne, à tous les diables. » Ce trait de délire, qui interrompit le spectacle et l'actrice, n'empêcha pas celle-ci de remercier l'officier, après la pièce, comme d'un éloge flatteur, preuve de l'illusion qu'elle avait faite par la vérité de son jeu.

Doigts.

Les Dactyles étaient au nombre de cinq et unis entre eux comme les *doigts* de la main, d'où leur vient le nom de Dactyles, qui signifie *doigts*. Pausanias les appelle particulièrement : *Hercule*, *Péonée*, *Epimède*, *Jasius* et *Ida*.

Les *doigts* étaient consacrés à Minerve.

Les Romains avaient mis les *doigts* sous la protection de Minerve. C'était du bout du *doigt* que l'on prenait dans l'*acerra* les parfums, pour les jeter sur le feu. Le Janus, consacré par Numa, marquait, par l'arrangement de ses *doigts*, trois cent cinquante-quatre jours, pour signifier qu'il présidait à l'année, composée alors de ce nombre de jours, parce qu'elle était lunaire.



Dans le royaume de Macassar, quand un malade est à l'agonie, l'*agguys* (prêtre mahométan) le prend par la main, et, marmottant des prières, lui frotte doucement le *doigt* du milieu, afin de favoriser par cette friction un chemin à l'âme, qui sort toujours par le bout des *doigts*. *Descr. du roy. de Macassar*, 1700.

On a remarqué que toutes les personnes de la famille du savant professeur de philosophie Bilfinger étaient nées avec douze *doigts* et douze orteils. Il mourut en 1750.

Ketel, né à Tergow en 1548, bon peintre de l'école hollandaise, de retour dans sa patrie, après quelques voyages, adopta une manière de peindre bien extraordinaire : il ne se servait plus de pinceaux, mais il trempait ses *doigts* dans la couleur, et n'a pas laissé que de produire ainsi quelques tableaux assez estimés.

Béatrix, femme de Frédéric Ier, empereur

d'Allemagne, et fille de Renaud, comte de Bourgogne, fut mariée à cet empereur en 1156. Elle eut la curiosité d'aller à Milan, pour voir cette ville. A peine y fut-elle arrivée, que le peuple, désespéré d'avoir perdu son ancienne liberté, la traita d'une manière indigne. Les mutins, s'étant saisis de sa personne, la mirent sur une ânesse, le visage tourné du côté de la queue, qu'ils lui mirent en main en guise de bride, et la promenèrent en cet état par toute la ville. Une action si insolente ne demeura pas long-temps impunie. L'empereur, les ayant assiégés en 1162, prit et rasa leur ville jusqu'aux fondemens, à la réserve de trois églises. Il la fit ensuite labourer et y fit semer du sel. Il y a même des auteurs qui ont écrit que ceux qui furent pris n'eurent la vie sauve qu'à condition de tirer avec les dents une figue placée dans le podex de l'ânesse sur laquelle l'impératrice avait été menée. Il y en eut, dit-on, qui aimèrent mieux souffrir la mort. On prétend que c'est de là qu'est venue cette sorte d'injure, encore en usage aujourd'hui parmi les Italiens, lorsqu'en mettant un *doigt* entre deux autres, ils disent par moquerie : « Voilà la figue. »

Marius (Marcus-Aurelius), l'un des tyrans

des Gaules, était d'une force extraordinaire. Parmi les preuves de sa force extrême, on rapporte qu'il arrêtait avec un de ses *doigts* un chariot dans sa course la plus rapide.

On a prétendu que les confrères de Léonard Lessius, célèbre jésuite, firent enchâsser dans un reliquaire le *doigt* avec lequel il avait écrit ses ouvrages sur la grâce. On ajoute même qu'ils voulurent s'en servir pour chasser le diable du corps d'un possédé, et que ce *doigt*, qui avait fait trembler les jacobins, ne put rien sur les démons. Ce jésuite, né à Brechtan, village près d'Anvers, en 1554, a fait un livre en latin pour soutenir les prétentions ultramontaines.

Auguste Pfeiffer, dont on a un grand nombre d'ouvrages de critique sacrée et de philosophie, en latin et en allemand, naquit à Lawembourg, dans la Basse-Saxe, en 1640. Il tomba, à l'âge de cinq ans, du haut d'une maison, et se fracassa tellement la tête, qu'on le crut mort, et qu'on se disposa à l'ensevelir; mais sa sœur, en cousant le drap mortuaire, piqua un des *doigts* de l'enfant,

et, s'apercevant qu'il l'avait retiré, elle demanda du secours et il fut rendu à la vie.

Il existe dans le Finistère, à deux ou trois lieues de Morlaix, sur le rivage de la mer, une commune appelée Saint-Jean-du-*Doigt*. Voici à quelle occasion ce nom lui fut donné.

On brûlait le corps de saint Jean à Samarie, par ordre de Julien l'Apostat; une pluie miraculeuse permet aux chrétiens d'en dérober quelques reliques; un de ses *doigts* fut envoyé par eux à Philippe-le-Juste, patriarche de Jérusalem. Tecle, vierge normande, le transporte dans sa patrie, fait bâtir une église, dans laquelle elle consacre ce *doigt* à la vénération publique. Un jeune Bas-Breton se passionne pour cette relique merveilleuse et forme le projet de l'enlever; le *doigt* n'attend pas cette violence, et se place, entre cuir et chair, sous le poignet de son adorateur, sans qu'il se doutât de cette bonne fortune. Ce fut en 1437 que, miraculeusement entraîné vers sa patrie, il se met en marche. Dès la première journée, passant dans une petite ville, les cloches sonnent d'elles-mêmes, les arbres s'inclinent; toute la nature s'émeut et de respect et de plaisir; il passe pour sorcier; on le saisit,

on l'enferme. Le lendemain, qui le croirait ? il s'éveille dans son pays, dans la commune de Plougasnou, près d'une fontaine qu'on nomme encore, en celto-breton, *Feunteun-ar-Bis* (Fontaine-du-*Doigt*). Tout s'émeut dans Plougasnou : la chapelle de Saint-Mériade s'ouvre ; la terre tressaille d'allégresse et se couvre de fleurs nouvelles. A peine notre Breton était-il à genoux que le doigt du saint se dégage et va sa placer sur l'autel. Il reconnaît l'objet de son adoration ; les cierges s'allument, le peuple se prosterne. Le duc Jean, qui résidait à Vannes, accourt à cette nouvelle, il arrête d'élever une église à son patron. Que de miracles ! les morts ressuscitent, les sourds entendent, les aveugles voient, les offrandes des fidèles facilitent la construction du nouveau temple. La première pierre en fut posée par le duc Jean le premier août 1440 ; il ne fut achevé qu'en 1513, par la libéralité de la reine Anne.

Cette princesse eut l'irrévérence d'envoyer chercher sur un brancard le *doigt* sacré ; elle voulait l'appliquer à son œil malade. Le brancard se brise, la relique retourne à sa place. Anne, repentante, fait à pied le voyage, guérit, donne une boîte de cristal, des chandeliers, un calice de vermeil, un encensoir au trésor de Saint-Jean.

17.

En 1489, quand Henri VII envoya des secours à la duchesse Anne contre Charles VIII, roi de France, ses vaisseaux enlevèrent le *doigt* de saint Jean. Arrivés au port d'Hampton, ils firent prévenir le clergé du riche trésor qu'ils apportaient. Quelle fut la surprise générale! la boite se trouva vide; la sainte relique avait repris le chemin de son domicile. (*Voyage dans le Finistère.*)

Le jour de la naissance de monseigneur le duc de Bourgogne, le 6 août 1682, le roi, tout grave et majestueux qu'il était, ne put contenir sa joie. Il ne voulut point d'officiers de ses gardes auprès de lui; l'abordait qui voulait. Comme il donnait sa main à baiser à tout le monde, le marquis de Spinola, dans la chaleur de son zèle, mordit fort le *doigt* du roi, qui se mit à crier. Je demande pardon à votre majesté, lui dit Spinola, si je ne l'eusse mordue, elle n'eût pas pris garde à moi.

Index, mot latin qui signifie indicateur; nom du second *doigt* de la main, parce qu'il sert à montrer ou indiquer les objets. Les Grecs le nommaient *lécheur*, parce qu'on le met dans

les sauces, et qu'on le lèche après pour les goûter.

Index, *qui découvre*, surnom donné à Hercule à l'occasion du trait qui suit : « On lui avait dé-« robé une coupe d'or pesante dans le temple « d'Hercule. Hercule, étant apparu en songe à « Sophocle, lui indiqua le voleur. Sophocle se tut. « La vision reparut deux fois ; après quoi, le poète « en alla rendre compte à l'aréopage. Le voleur « fut arrêté, mis à la question, confessa le vol, « rendit la coupe, et ce temple fut depuis appelé « le temple d'*Hercule-Index*. »

Le duc de Parme, marquant du bout de l'*index* un endroit où il fallait faire poser une batterie, reçut un coup de mousquet qui lui emporta ce doigt-là ; il ne fit que hausser la main, et d'un autre *doigt* marqua le même endroit en continuant son discours.

Le célèbre médecin Vicq d'Azir prouve dans ses observations d'*Anatomie comparée* que

l'homme étant le seul être qui ait la faculté de joindre le pouce avec l'*index*, c'est à cet avantage, si petit en apparence, que l'on doit en grande partie les prodiges de tous les arts.

Annulaire, d'*annularis*, se dit du quatrième *doigt* où l'on met l'anneau.

Des modernes ont fait de l'anneau l'emblême du mariage. On lui a, disent-ils, donné la rondeur d'un cercle pour exprimer que l'amour de deux époux doit être infini. Cet anneau était d'abord de fer avec le chaton d'aimant, parce que, comme l'aimant attire le fer à lui, de même l'époux doit attirer sa bien-aimée des bras de ses parens. On le plaçait au doigt auquel il a donné le nom d'*annulaire*, parce qu'il y avait, prétendait-on, dans ce *doigt* une ligne qui allait directement au cœur.

Le *doigt* qu'Harpocrate (dieu du silence), met sur sa bouche est le deuxième doigt, appelé *salutaire*, dont on se sert pour imposer silence. *Voyez* INDEX.

Phalanges.

Phalanges est le nom que les anatomistes donnent par comparaison aux os des doigts, parce qu'ils sont rangés les uns à côté des autres comme des soldats en bataille.

Ongles.

Beyrevra (Myth.) est regardé dans la religion indienne comme le chef des démons voltigeans. Il eut l'audace de fendre avec son *ongle* l'une des cinq têtes du grand dieu Brahma.

Les Macaçarais ont grand soin de se couper les *ongles* une ou deux fois la semaine; car ils s'imaginent que le diable s'y cache quand ils sont longs.



Les *ongles* ont été un des champs les plus fertiles de l'onirocritie judiciaire, et plus particulièrement de la chiromancie; la couleur des *ongles*, les taches qu'ils présentent, la direction de leurs sillons, leur épaisseur et leur consistance, tout a été mis à contribution et a donné lieu à des conjectures plus ou moins ridicules. On a voulu, dans leur examen approfondi, trouver les indices du caractère, des mœurs, des facultés intellectuelles de chaque individu. Ces *piperies*, comme disait Montaigne, présentées sous des dehors scientifiques, dans un langage qui paraît être celui de la vérité, avec la livrée de la philosophie, avaient acquis un certain degré d'importance; on peut s'en convaincre en lisant une dissertation assez curieuse, ayant pour titre : *De naturali ex unguium inspectione præsagio commentaria ab Hippolyto Scaffilione, medicinæ doct. ex Camilli Baldi Bonon. philosophi sermonibus collecta. Bononiæ*, 1629.

La portion libre ou antérieure de l'*ongle* est courte et arrondie chez les personnes qui ont soin de la couper, tandis qu'elle se prolonge en pointe en se recourbant vers la pulpe du doigt, quand on la laisse croître. Abandonnée à son accroissement naturel, elle peut acquérir une longueur

assez considérable, comme on le voit chez certains peuples, qui laissent croître leurs *ongles*, et chez quelques individus qui négligent le soin de les couper.

En 1719, Rouhaul envoya de Turin à l'académie des sciences des *ongles* monstrueux, celui du gros orteil gauche avait quatre pouces et demi depuis la racine jusqu'à l'extrémité.

M. Bricheteau possède deux *ongles* du gros orteil, qu'il a coupés à une vieille femme de la Salpêtrière. Ces *ongles*, très-épais, ayant trois pouces environ de longueur, sont légèrement contournés en spirale, comme les cornes du bélier, dont elles semblent avoir l'organisation.

Un gentilhomme florentin avait, tant aux pieds qu'aux mains, des ongles très-longs qui se courbaient comme les griffes de certains oiseaux, et l'empêchaient de marcher. (Voy. le mot *ongle* dans le *Dict. des sciences médicales*, signé PATISSIER.)



Aldebert était un imposteur, né en France, qui séduisait le peuple par le récit de ses rêveries dans le huitième siècle. Il affecta une dévotion particulière pour être élevé à l'ordre de la prêtrise, et devint évêque à force d'argent. Il se vantait d'avoir des reliques d'une vertu admirable,

qu'il distribuait au peuple abusé, avec des rognures de ses *ongles*. Il fut déposé par Pépin, duc des Francs, en 744.

Il paraît que dans les écoles de médecine en Espagne on occupe les aspirans à mille questions frivoles et ridicules ; car l'auteur d'un voyage d'Espagne, traduit de l'italien, dit avoir assisté à une thèse publique de médecine, et que la question principale qu'on agita, fut de savoir, *si, pour jouir d'une bonne santé, il fallait, en se coupant les* ONGLES, *commencer par la main droite ou par la main gauche, par le pouce ou par le petit doigt.*

Don Vaissette fait fleurir, dans le douzième siècle, un certain Guillielm de Balauzun, poète provençal. On fait de ce poète un noble Chastelain, du pays de Montpellier, bien amoureux d'une dame de Joviac, avec laquelle il se brouilla par pur caprice. Elle ne voulut d'abord le voir d'une année entière, et ensuite lui accorder sa grâce qu'à condition qu'il s'arracherait l'*ongle* du petit doigt, et qu'il le lui apporterait avec une chanson où il exprimerait son repentir. On se

donte bien que de se faire lier le doigt, arracher l'*ongle*, soutenir l'opération sans avoir l'air de sentir la douleur, furent la suite de cette constance, et qu'à la vue de l'*ongle* arraché et de la chanson, la dame lui pardonna, en lui promettant à son tour un amour éternel.

Cuisses.

Cambyse, fils et successeur de Cyrus, mourut d'une blessure qu'il se fit à la *cuisse* avec son épée en montant à cheval, l'an 525 avant Jésus-Christ. Tous les historiens le représentent comme un tyran furieux.

L'opinion la plus commune est que Pythagore mourut tranquillement à Métaponte vers l'an 490 avant Jésus-Christ. Sa maison fut changée en un temple, et on l'honora comme un dieu. Il était en si grande vénération, qu'on lui fit faire pendant sa vie et après sa mort une foule de prodiges. On disait qu'il écrivait avec du sang sur un miroir ce que bon lui semblait, et qu'opposant

ces lettres à la face de la lune, quand elle était pleine, il voyait dans le rond de cet astre tout ce qu'il avait écrit dans la glace de son miroir; qu'il parut avec une *cuisse* d'or aux jeux olympiques.

Marie de Bourgogne mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval, qu'elle fit à la chasse. Elle en eut la *cuisse* cassée, et elle aurait pu en guérir, si son extrême pudeur lui avait permis de montrer sa blessure aux chirurgiens : c'était pousser le scrupule un peu loin.

Genoux.

Sous le règne de Baudouin, à Constantinople, le commun des Grecs avait une singulière coutume de se saluer : ils se baisaient le *genou*.

Philippe II, roi d'Espagne, était très-jaloux des respects extérieurs; il voulait qu'on ne lui parlât qu'à *genoux*. Le duc d'Albe étant un jour

entré dans le cabinet de ce prince, sans être introduit, essuya ces terribles paroles, accompagnées d'un regard foudroyant : « Une hardiesse telle que la vôtre mériterait la hache. »

Jambe.

Épictète, philosophe stoïcien, d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron. Le philosophe parut libre dans sa servitude, et son maître esclave, ou du moins digne de l'être. Épictète, avec un corps petit et contrefait, avait une âme grande et forte. Un jour Épaphrodite lui frappant la *jambe* avec force, Épictète le pria froidement de discontinuer, sans quoi il pourrait la lui rompre. Le barbare redoubla de telle sorte qu'il la lui rompit en effet. Alors le sage lui dit sans s'émouvoir : « Ne vous avais-je pas bien dit que vous me casseriez la *jambe ?* »

Le siége ayant été mis devant Pampelune, en 1521, Ignace de Loyola montra dans cette occasion plus de courage que de prudence. Il

fut blessé d'un éclat de pierre à la *jambe* gauche et d'un boulet de canon à la droite. Il en resta boiteux, et se fit recasser la *jambe* pour en cacher la difformité.

Jean de Médicis, surnommé *l'Invincible*, ayant été blessé à la *jambe*, on lui dit qu'il fallait des gens pour le tenir pendant qu'on la lui couperait : « Coupez hardiment, répondit-il, il n'est besoin de personne » ; et il tint lui-même la bougie pendant l'opération.

Le père du célèbre acteur Baron avait aussi dans un degré supérieur le talent de la déclamation. Son genre de mort est remarquable. En faisant le rôle de don Diègue, dans *le Cid*, son épée lui tomba des mains, comme la pièce l'exige ; et, la repoussant du pied avec indignation, il en rencontra malheureusement la pointe, dont il eut le petit doigt piqué. Cette blessure fut d'abord traitée de bagatelle ; mais la gangrène, ayant paru, et exigeant qu'on lui coupât la *jambe*, il ne le voulut jamais souffrir : « Non, non, dit-il, un roi de théâtre se ferait huer avec une *jambe*

de bois. Il attendit tranquillement sa mort, qui arriva en 1655.

De toutes les productions d'Alésio, élève de Michel-Ange, la plus curieuse est le *saint Cristophe*, qu'il peignit à fresque, dans la grande église de Séville, en Espagne. Chaque mollet des *jambes* de cette figure colossale a une aune de large. Simple et modeste, cet artiste était le premier à rendre justice à ses rivaux. Admirant la *jambe* d'Ève, dans un tableau de Louis de Vargas, il s'écria : « Cette *jambe* seule vaut mieux que tout mon *saint Christophe.* »

Un Gascon, qui s'était vanté de bravoure, s'enfuyait dans une occasion. Un Parisien lui dit : Où donc est ce courage ? Il répondit : Il est aux *jambes*.

Rivarolles, maréchal de camp, mort en 1704, se distingua par une valeur si vive et si franche, qu'on l'appela *le Débauché-de-Bravoure.* Il servit dans toutes les guerres de Louis XIV, depuis 1665 jusqu'à la fin du siècle. Un coup de canon

lui avait emporté une *jambe* ; un autre coup de canon porta sur la même partie, à la défense du pont de Kell, en 1677, et lui cassa sa *jambe* de bois : « Ah! cette fois-ci, dit-il d'un grand sang-froid, l'ennemi a été pris pour dupe : j'ai une autre *jambe* dans ma valise. »

Desclainvilliers, gentilhomme de Picardie, mort lieutenant des armées du roi, portait une *jambe* de bois. Un boulet de canon la lui emporta, lorsqu'il allait visiter un poste. Vite un chirurgien, s'écria quelqu'un qui était à côté de lui. Non, non, reprit Desclainvilliers, qu'on fasse venir seulement mon chariot, dans lequel il y a deux autres *jambes*.

Un général, le marquis de L. T. M., auquel on coupait la *jambe*, dit à son domestique : « Pourquoi pleures-tu? tu n'auras plus qu'une botte à cirer. »

Pieds.

Le *pieds* étaient consacrés à Mercure ; les talons et les plantes des *pieds* à Téthys.

Les Romains attachaient une grande importance à entrer dans les temples du *pied* droit : y entrer du *pied* gauche eût été regardé comme un présage sinistre.

On raconte (*Myth. ind.*) qu'un pénitent s'étant laissé tomber sur le *pied* la pointe d'une alène, il fit vœu de ne la point retirer de la plaie où elle s'était brisée, avant d'avoir vu danser Périmal (*divinité ind.*). Ce dieu indulgent eut la complaisance de se rendre à ce désir bizarre, et dansa une ronde avec le soleil, la lune et les étoiles. Durant cette danse, une chaîne d'or, échappée du *pied* de la divinité, tomba dans l'endroit où depuis on lui éleva un temple célèbre,

sous le nom de pagode de Cidambaran, ou de *la Chaîne d'or.*

Les Indiens qui ne sont pas près du Gange, ont recours à une sorte d'ablution qui se pratique sans entrer dans l'eau. Celui qui veut se laver répand de l'eau sur un certain espace de terre qui répond à la longueur de son corps, puis il s'étend sur cet espace, et dans cette situation il récite les prières accoutumées. Il finit par baiser jusqu'à trente fois cette terre que l'eau du Gange a consacrée. Une circonstance rend cette cérémonie assez gênante; c'est que, pendant tout le temps qu'elle dure, il faut observer de tenir le *pied* droit immobile.

Plaute (Marcus - Accius Plautus) fut ainsi nommé, suivant Sextius Pompeïus, parce qu'il avait les *pieds* plats.

Le roi Charles-le-Simple, pour avoir la paix avec les Normands, conclut à Saint-Clair-sur-

Epté, en 912, un traité par lequel il donna à Rollon, leur chef, sa fille Gisle ou Giselle en mariage, avec la partie de Neüstrie appelée depuis, de leur nom, Normandie, à condition qu'il en ferait hommage et qu'il embrasserait la religion chrétienne Rollon y consentit, sous la condition qu'on ajouterait à cette province la Bretagne. Il fut baptisé, et prit le nom de *Robert*, parce que, dans la cérémonie, Robert, duc de France et de Paris, lui servit de parrain. Mais, lorsqu'il fallut rendre l'hommage, dont une des formalités était de baiser le *pied* du roi, le fier Rollon dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui leva si haut le *pied* du monarque, qu'il le fit tomber en arrière.

Philoctète, fils de Pœan, fut compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui ordonna d'enfermer ses flèches dans sa tombe, et le fit jurer de ne jamais découvrir le lieu de sa sépulture. Il lui donna en même temps ses armes, teintes du sang de l'hydre. Les Grecs ayant appris de l'oracle qu'on ne prendrait jamais Troie sans les flèches d'Hercule, Philoctète les leur fit connaître en frappant du *pied* à l'endroit du tombeau où elles étaient renfermées. Ce parjure

fut puni à l'instant : il laissa tomber une de ces flèches sur celui de ses *pieds* dont il avait frappé la terre. L'infection de sa plaie devint bientôt si grande, que les Grecs, ne pouvant la supporter, l'abandonnèrent dans l'ile de Lemnos, où il souffrit d'horribles et longues douleurs. Mais, après la mort d'Achille, ils furent obligés de recourir à Philoctète, qui, indigné de l'injure qu'on lui avait faite, eut bien de la peine à se rendre à leurs prières. Ulysse l'engagea enfin a venir au camp des Grecs. Il tua Pâris d'un coup de flèche, et la ville de Troie fut prise.

C'était autrefois un usage établi à Constantinople, que, lorsqu'un parent de l'empereur, ou quelque personnage distingué par sa naissance ou par ses dignités, lui avait baisé le *pied*, le prince ne pouvait se dispenser de lui rendre son baiser au visage.

Adam (Lambert-Sigisbert), sculpteur célèbre, donna, pour son morceau de réception à l'académie, *le supplice de Prométhée*, marbre que l'on admire pour le travail. Mécontent de ne pas

trouver un modèle qui mît dans son *pied* l'expression qui convenait à celui de sa figure de *Prométhée*, Adam fit mouler le sien, dans lequel il avait fait passer le sentiment qui l'animait.

Le célèbre musicien Jean-Baptiste Lulli mourut à Paris, en mars 1687, pour s'être frappé rudement le bout du *pied* avec sa canne, en battant la mesure d'un *Te Deum* qu'il avait composé pour la santé de Louis XIV, son bienfaiteur.

Don Francisco Quévédo de Villegas, célèbre poète espagnol, né à Madrid en 1570, était boiteux, et avait les deux *pieds* tortus et en dedans; pour en cacher la difformité, il ne sortait qu'en robe longue. Un jour étant à un concert chez des dames où il y avait bonne compagnie, il arriva que dans la conversation Quévédo vint par mégarde à découvrir un de ses *pieds*. Une dame, s'en étant aperçue, fit signe à une autre de le regarder; celle-ci à une troisième; ce qui ne se fit pas sans rire entre elles et sans chuchoter. Quévédo, qui reconnut la cause de ce mouvement, leur dit : « Il est vrai, mesdames, que vous avez

sujet de vous moquer de mon *pied;* j'ose pourtant vous dire qu'il y en a encore un plus vilain dans la compagnie. » A ces mots, un petit murmure s'étant élevé, on commença de rang en rang à faire une revue générale des *pieds*, tant des femmes que des hommes qui étaient présens. Quévédo persistait à soutenir ce qu'il avait avancé. « On le cache ce *pied*, mesdames, ajouta-t-il; et pour vous faire voir que ce que j'en ai dit est la pure vérité, c'est que le voilà. » Et, en même temps il montra son autre *pied*, plus difforme et plus tortu de beaucoup que le premier.

Autrefois, en écrivant aux dames, on finissait par: *Je vous baise les mains*, *et suis*, *etc.* Le poète Malherbe, quand il écrivait à sa maîtresse, au lieu de *je vous baise les mains*, finissait par *je vous baise les* PIEDS ; et comme elle s'appelait Caliste, cela faisait dire en plaisantant à Balzac que Malherbe baisait les *pieds* à sa maîtresse, parce qu'elle portait le nom d'un pape.

Chevilles.

Le roi Guillaume ayant fait appeler Radcliffe, médecin anglais, d'une brusquerie égale à sa grande réputation, et lui ayant montré ses *chevilles* extrêmement enflées, pendant que toute l'habitude de son corps était d'une excessive maigreur : « Que pensez-vous, lui dit-il, de cet état? — Pour vos trois royaumes entiers, sire, reprit le médecin, je ne voudrais pas avoir les deux jambes de votre majesté. » Cette rude et indécente brusquerie le perdit pour jamais dans l'esprit du roi.

Talons.

Les *talons* étaient consacrés à Thétis. — Un jour que Thétis avait mis Achille dans le feu pour le purifier de ce qu'il avait de mortel, Pélée, son père, effrayé, se hâta de l'en retirer, de sorte qu'il n'eut qu'un talon brûlé; ce qui lui fit donner le surnom de *Pyrisoüs.* Rac *pyr*, feu; *Soos*, sauf. Selon d'autres, Thétis avait plongé son fils

dans l'eau du Styx et l'avait rendu invulnérable, excepté au *talon*, par où elle le tenait.

Au siége de Gaza, Alexandre-le-Grand donna des marques de son humeur vindicative. Bétis, qui en était gouverneur, fidèle à Darius, l'avait défendue avec courage, et ce fut un crime aux yeux du vainqueur; après avoir fait passer deux mille hommes au fil de l'épée, Alexandre insulta à la valeur de Bétis en le faisant attacher par les *talons* à son char, et traîner autour de la ville.

Orteil.

Takin est un des neuf Brahmas que les Indiens révèrent. Il est né de l'*orteil* du dieu Brahma.

Peau.

Quelque indifférente que fût Catherine de Médicis pour toutes les religions, elle ne laissait pas d'être superstitieuse. Elle croyait non-seulement à l'astrologie judiciaire, mais encore à la magie. Elle portait sur l'estomac une *peau* de vélin, ou, selon quelques-uns, d'un enfant égorgé; elle était convaincue que cette *peau* avait la vertu de la garantir de toute entreprise contre sa personne.

Armellino, né d'un père banqueroutier, vint de bonne heure à Rome, où il sollicita des procès et tint la banque. Léon X, ayant souvent besoin de son industrie pour trouver de l'argent, le fit cardinal en 1517, et intendant des finances. Cette élévation surprenante lui fit des ennemis: son nom fut en exécration parmi le peuple, qu'il avait chargé d'un grand nombre de subsides et d'impôts: craignant de se voir exposé à sa fureur sous le pontificat d'Adrien VII, successeur de Léon X, il céda à l'orage en se retirant. On ra-

conte que, dans un consistoire où l'on parlait de trouver une somme dans un moment pressant, le cardinal Pompée-Colonne dit qu'il ne fallait qu'écorcher Armellino, et exiger une petite pièce de monnaie de tous ceux qui seraient bien aises de voir sa *peau*, et que l'argent qu'on en retirerait ferait une somme assez considérable pour fournir à toutes les dépenses nécessaires. Mais le cardinal de Médicis soutint Armellino, et, ayant été depuis élevé au souverain pontificat sous le nom de Clément VII, il lui donna l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices considérables.

Bragadin, noble vénitien, gouverneur de Famagouste, ne rendit cette ville à Mustapha, général des Turcs, qui l'assiégeait, qu'après s'être vu réduit à la dernière extrémité. La capitulation fut honorable; mais le musulman en viola les conditions. Après avoir fait massacrer devant lui plusieurs officiers et plusieurs chrétiens qui avaient défendu la place, il fit couper à Bragadin le nez et les oreilles, le fit traîner dans la place publique, lié par les pieds et par les mains, et écorcher tout vif. Le barbare fit remplir sa *peau* de foin, après l'avoir fait saler, et l'attacha au

haut de sa capitane, pour en faire parade le long des côtes d'Égypte et de Syrie.

➤●➤

On a remarqué que la vie et la mort de Louis II, roi de Hongrie, avaient en quelque chose d'extraordinaire. Il naquit sans *peau* ; il eut de la barbe à quinze ans, devint gris à dix-huit, et se noya dans un marais.

➤●➤

Valérien, empereur romain, ayant tourné ses forces contre Sapor, roi de Perse, qui faisait des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce, les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fut fait prisonnier en 260. Sapor le mena en Perse, où il le traita avec cruauté, jusqu'à le faire servir de marche-pied lorsqu'il montait à cheval, et à le rendre témoin des indignes traitemens qu'il faisait subir à sa femme Mariniana. Il mourut en captivité, l'an 263, âgé de soixante-onze ans, après en avoir régné sept. Sapor le fit écorcher tout vif, et fit jeter du sel sur sa chair palpitante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa *peau*, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple pour

être un monument éternel de la honte des Romains.

Le comte Warren Gressingha, trésorier et déprédateur de l'Écosse, fut tué, en 1298, dans une action, et écorché par les Écossais, qui firent de sa *peau* une selle et des ceintures.

Mahomet II laissait souvent éclater un grand amour pour la justice. Un jour on vint l'informer qu'un cadi était convaincu de corruption dans l'exercice de sa charge; il le fit aussitôt écorcher tout vif, et ordonna que le fils de ce juge inique fût mis en possession de la même charge, mais qu'il ne rendrait ses décisions qu'assis sur la *peau* de son père, afin d'être continuellement averti du châtiment terrible dont étaient menacés les magistrats prévaricateurs. Mahomet II avait sans doute lu dans l'histoire de Perse que Cambyse infligea un pareil châtiment à un juge qui s'était laissé corrompre, et ordonna que le fils de ce juge siégeât sur le tribunal couvert de la *peau* de son père.

Quelques dames demandèrent un jour à Bernini, qui était à la fois peintre, architecte et sculpteur, quelles étaient les plus belles femmes, ou des Françaises, ou des Italiennes, » Toutes sont belles, répondit-il; il n'y a d'autre différence, sinon que le sang coule sous la *peau* des Italiennes, et que l'on aperçoit le lait sous celle des femmes françaises.

➣◎➢

M. de La Chambre, curé de Saint-Barthélemi, à Paris, était tout-à-fait sourd. Ayant un jour envoyé inviter à dîner un cordelier de ses amis, celui-ci, qui était goguenard, demanda au valet qui en serait, et s'il y aurait bonne chère. Vous ne serez que trois, lui répondit le domestique, vous, votre compagnon et mon maître. Pour la chère, je ne puis vous dire en quoi elle consistera; je sais seulement qu'il y aura un bon cochon de lait. Un bon cochon de lait, répliqua le cordelier! je crains fort que ce ne soit tout le contraire; ce qu'il y a de meilleur dans un cochon de lait, c'est la *peau* et les oreilles, et tout me dit que je ne dois m'attendre ni à l'un ni à l'autre dans une paroisse dont le saint n'a point de *peau*, et le curé point d'oreilles.

Os.

Les Maures ne mettent jamais deux corps dans la même sépulture, de peur qu'ils ne s'escamotent mutuellement leurs *os* au jour de la résurrection.

Jamais tyran ne fut plus cruel qu'Artaxerxès III, surnommé *Ochus*. Ses généraux et ses gouverneurs tyrannisaient tous les pays qui étaient sous leur dépendance. L'Égypte se souleva. Artaxerxès marcha contre elle, s'empara de l'île de Chypre, força les Sidoniens à mettre le feu à leur ville, prit Péluse, et de là se répandit dans toute l'Égypte. Il souilla ses victoires par des cruautés inouïes, ravagea les villes, pilla les temples, fit tuer le bœuf *Apis*, enleva les livres de la religion et les annales de la monarchie. L'eunuque Bagoas, Egyptien, dépositaire de sa puissance, irrité du traitement qu'Artaxerxès avait fait au dieu *Apis*, le fit empoisonner par son premier médecin, l'an 338 avant Jésus-Christ, et ayant fait hacher son corps, il le donna à manger à des chats; quant à ses *os*, il en fit faire des manches de couteau

ou d'épée, pour rappeler son humeur sanguinaire.

Fernand Le Stocco, connu sous le nom de Cala, est auteur d'une histoire de Suabe, fort rare. Son but, dans cet ouvrage, était de flatter la maison de Cala. Il fit naître un saint Jean de Cala qui n'avait jamais existé. Il persuada que quelques *os* de la carcasse d'un âne étaient les reliques de son saint imaginaire. L'impudent fourbe appliquait aux prétendues reliques ce vers latin qu'un auteur moderne a cru pouvoir adresser à l'étrange multitude d'académiciens et de savans qui brillent dans ce siècle :

Felices asini, quantos meruistis honores!

L'inquisition de Rome fit supprimer l'ouvrage et brûler ces reliques.

Deucalion et sa femme Pyrrha, lorsque après le déluge, les eaux se furent retirées, allèrent consulter la déesse Thémis qui rendait ses oracles au pied du Parnasse, et reçurent cette réponse : *Sortez du temple, voilez-vous le visage, déta-*

chez vos ceintures , et jetez derrière vous les os de votre grand'mère. Ils ne comprirent pas d'abord le sens de l'oracle, et leur piété fut alarmée d'un ordre qui paraissait cruel : mais Deucalion , après y avoir bien pensé, comprit que , la terre étant leur mère commune, ses *os* étaient des pierres. — Les pierres mystérieuses , qui repeuplèrent le pays , sont probablement les enfans de ceux qui se garantirent de l'inondation. Le même mot grec *laos* signifie à la fois *peuple* et *pierre.*

Après le massacre des deux Guise , leurs *os* furent brûlés, et les cendres jetées au vent. On prit ces précautions pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques.

On a mesuré et dessiné les *os* de la tête d'Héloïse , et , d'après les règles de l'art , on a fait , sur ces données , un buste qui représente la tête de cette illustre femme.

Les païens , sous Julien-l'Apostat , ouvrirent

le tombeau de saint Jean-Baptiste, qui était à Sébaste, et brûlèrent ses *os*, vers l'an 362, avec ceux du prophète Élisée. Les historiens qui rapportent ce fait n'ont point remarqué qu'ils en eussent épargné aucune partie; au contraire, ces idolâtres, dans leur fureur, autorisés par le prince apostat, brûlèrent, avec ces saints corps, des ossemens de divers animaux, et ayant mêlé toutes ces cendres, les jetèrent au vent. Il est vrai que Ruffin dit que quelques moines, mêlés parmi les païens qui ramassaient ces *os* pour les brûler, en sauvèrent quelques-uns qu'ils portèrent à Jérusalem. « Mais c'est un garant peu sûr que Ruffin, dit le continuateur de Fleury, lorsque les Grecs gardent un profond silence là-dessus. Si les reliques de ce saint n'ont pas été tirées de Sébaste avant Julien-l'Apostat, ou si elles n'ont pas été prises à Alexandrie, elles ont dû être suspectes. »

Saint Régulus, Grec, natif d'Achaï, fut, dit-on, averti par un songe d'abandonner sa patrie, pour se rendre en Albion (Grande-Bretagne), et d'emporter avec lui l'*os* du bras, trois doigts et trois orteils de saint André. Il obéit, s'embarqua avec plusieurs de ses compagnons, et, après avoir

essuyé une tempête affreuse, il fut jeté, l'an 370, sur les côtes de l'Otholinia, dans les états d'Herguste, roi des Pictes. Ce prince n'eut pas plus tôt appris l'arrivée des saints étrangers avec leurs reliques, qu'il donna des ordres pour leur réception. Il leur offrit son propre palais, et fit bâtir auprès une église qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Régulus. Cette fondation est l'origine de la ville de Saint-André en Écosse.

L'esprit de superstition avait fait imaginer qu'il y avait dans l'homme un *os* d'une nature toute particulière, qui n'avait aucun poids, qui était incorruptible et incombustible, quelque violent que fût le feu auquel on l'exposât. C'était par cet *os* que la résurrection, lors du jugement dernier, devait s'opérer, et un tel usage le faisait respecter. Mais quel était cet *os* privilégié ? C'est ce que personne n'avait encore pu découvrir. Chaque anatomiste l'avait cherché en vain. Le célèbre Vésale, plus sage et plus instruit, se contenta de dire qu'il laissait, sur l'existence de cet *os*, la question à décider aux théologiens, offrant de leur faire un cours d'ostéologie, pour les mettre à portée de parvenir à cette belle découverte. Cette conduite, très-louable, était en outre très-prudente.

D'un côté, le bruit des chaînes des cachots, où l'inquisition avait fait languir l'immortel Galilée, pour avoir réformé le système de Copernic, retentissait encore à ses oreilles; d'un autre côté, en adoptant le préjugé qui régnait, il sentait que c'était donner une preuve de sa faiblesse et de son ignorance. Il prit donc le parti le plus sage, en laissant la fusée à dévider aux théologiens.

Pourquoi Riolan, venu long-temps après lui, et dans un siècle plus éclairé, dans un temps et dans un pays où il eût pu s'expliquer librement et sans risque sur le ridicule de ce préjugé, se conduisit-il bien différemment? Pourquoi eut-il la faiblesse de consulter le bourreau pour savoir de lui si, quand un criminel était brûlé, il ne restait pas quelque partie de son corps sans être consumée par le feu? La réponse fut affirmative, comme on s'en doute bien, et Riolan n'eut rien à répliquer. Au surplus, en lisant les ouvrages anatomiques de ce médecin, on voit qu'il était en général fort crédule et, par une conséquence nécessaire, fort superstitieux; car la superstition est une suite naturelle de la trop grande crédulité.

Corps.

Dans l'année 324, un courtisan, avide de pensions et de grâces, ne cessant de faire chaque jour à l'empereur Constantin de nouvelles demandes, ce prince impatienté le prit par le bras : « Eh quoi ! lui dit-il, ne mettrons-nous jamais « de frein à notre cupidité ? » Alors décrivant sur la terre, avec le bout de sa pique, la mesure du *corps* humain : « Accumulez, ajouta-t-il, si « vous le pouvez, toutes les richesses du monde ; « acquérez l'univers : il ne vous restera qu'autant « de terre que j'en viens de tracer ; encore n'est-il « pas certain qu'on vous l'accorde. »

Jean-Marie Anglus, duc de Milan, étant averti qu'un curé de ses états refusait d'enterrer un mort à cause de sa pauvreté, alla lui-même au convoi, et, ayant fait faire une grande fosse, il fit lier le curé avec le *corps* du mendiant, puis les fit jeter dans la fosse et enterrer tous les deux.



Apelles, hérétique du deuxième siècle, répandit ses erreurs vers l'an 145 de Jésus-Christ. Il disait que Jésus-Christ s'était formé un *corps* de toutes les parties des lieux par lesquels il avait passé en descendant; et il ajoutait qu'en remontant, il avait rendu à chaque ciel ce qu'il en avait pris.

Formose, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V, le 19 septembre 891. C'est le premier exemple d'un évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains, il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, qui lui succéda, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer le *corps* de Formose, et le fit apporter au milieu d'un concile, pour le condamner. On le mit sur le siége pontifical, revêtu de ses ornemens, et on lui donna un avocat, pour répondre en son nom. Alors Étienne, parlant au cadavre, comme s'il eût été vivant : « Pourquoi, lui dit-il, évêque de Porto, as-tu porté ton ambition jusqu'à usurper le siége de Rome? » L'évêque de Porto, parlant par la bouche de son avocat, fut condamné. On le dépouilla des habits sacrés, on lui coupa trois

doigt , et ensuite la tête, et on le jeta dans le Tibre. Jean IX assembla un concile, en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par Éteinne VI, et rétablit la mémoire de Formose.

Le célèbre abbé Prévost fut enlevé par une mort affreuse, le 23 novembre 1763, en revenant de Chantilly. Une attaque d'apoplexie l'étendit au pied d'un arbre. Des paysans qui survinrent le portèrent chez le curé du village le plus voisin. On rassembla avec précipitation la justice, qui fit procéder sur-le-champ, par le chirurgien, à l'ouverture du *corps*. Un cri du malheureux, qui n'était pas mort, arrêta l'instrument, et glaça d'effroi les spectateurs ; mais le coup mortel était déjà porté ! l'infortuné abbé Prévost ne rouvrit les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnait, et la manière horrible dont on lui arrachait la vie. C'est ainsi qu'il termina, dit-on, sa carrière, presque aussi romanesque que celle de ses héros.

En 1660, les *corps* d'Olivier Cromwel, d'Ireton, son gendre, de Bradshaw et de plusieurs

autres, furent tirés de leurs tombeaux et traînés sur une claie, au gibet de Tiburn, où ils furent pendus depuis dix heures du matin jusqu'au soleil couchant, et ensuite enterrés sous le gibet.

Monsey, médecin anglais, mort en 1788, aussi célèbre par ses talens que remarquable par l'originalité de ses manières, fut quelques années médecin de l'hôpital de Chelsea, et demanda par son testament que son *corps* fût disséqué, et que son squelette fût conservé à cet hôpital. Il motiva sa demande sur son aversion pour les enterremens dans les églises et dans les cimetières.

Fréderic Ruysch, né à la Haye en 1638, prit le bonnet de docteur en médecine à Francker. Il se rendit célèbre par la perfection extraordinaire qu'il a donnée aux moyens artificiels que l'anatomie emploie pour découvrir la structure intime des diverses parties du *corps* humain. Son principal secret fut celui des injections, dans lesquelles il n'a point été égalé : il savait faire pénétrer les liqueurs colorées dans les vaisseaux les plus déliés, qu'il parvenait ainsi à rendre

visibles. Un *corps*, ainsi injecté, reprenait toutes les apparences de la vie, et était pour toujours à l'abri de la putréfaction. Lorsque le czar Pierre passa en Hollande pour la première fois, en 1698, il rendit visite à Ruysch, et fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre anatomiste. Il baisa avec tendresse le *corps* d'un petit enfant qui offrait l'apparence de la vie, et qui semblait lui sourire.

Un événement extraordinaire mit un terme aux travaux anatomiques de Lassone, premier médecin de Louis XVI et de la reine : en choisissant, parmi quelques *corps* morts, un sujet propre à ses dissections, il crut apercevoir sur l'un d'eux des signes de mort incertains, et il chercha à ranimer une vie qui peut-être n'était pas éteinte. Ses efforts ne furent point infructueux. Lassone guérit le malade; il était pauvre, il le nourrit, le consola; mais l'idée d'avoir été exposé à commettre un crime involontaire ne lui permit plus de se livrer à des travaux que depuis il ne pouvait plus envisager sans effroi. L'étude de l'histoire naturelle et de la chimie prit dès lors la place de celle de l'anatomie.



C'était une coutume chez les Perses que les *corps* morts fussent portés hors des villes, et abandonnés aux chiens et aux oiseaux de proie. Cet usage était fondé sur une opinion fort bizarre : ils s'imaginaient, et croient même encore, en plusieurs endroits, que ceux dont les cadavres restaient exposés, pendant plusieurs jours, sans être déchirés par les bêtes, étaient des méchans et des impies, condamnés aux supplices infernaux; leurs amis et leurs parens pleuraient amèrement leur sort. On se réjouissait au contraire du bonheur de ceux qui étaient promptement dévorés; on les révérait comme des saints; on pensait que leurs âmes, toutes divines, jouissaient déjà de la félicité céleste.

Muscles.

Thomas Tophan, mort en 1749, est un exemple de la force prodigieuse des *muscles*. Il tenait une auberge à Islington, et avait coutume d'amuser le public par quelques actions surprenantes, telles que de rompre un bâton très-gros en le frappant sur son bras; il portait à la fois deux muids d'eau, et faisait beaucoup d'autres

tours de force non moins étonnans ; il enlevait avec ses dents une table de chêne de six pieds de long, et chargée à l'autre extrémité d'un poids de cinquante livres. Cet homme singulier se poignarda lui-même après avoir blessés sa femme à la suite d'une querelle.

Embonpoint.

Louis XIV, raillant Rochechouart, duc de Mortemart et de Vivonne, sur sa grosseur extraordinaire, devant le duc d'Aumont, aussi gros que lui : « Vous grossissez à vue d'œil, lui dit-il; vous ne faites point d'exercice. — Ah! sire, c'est une médisance, répliqua Vivonne, il n'y a point de jour que je ne fasse au moins trois fois le tour de mon cousin d'Aumont. »

Le célebre médecin Théodore Kerckring, dans ses *Observations anatomiques* cite un fait très-singulier et tendant à prouver l'effet que peut produire sur nous la force de l'attraction lunaire : il dit avoir connu une jeune dame qui devenait

grasse et très-belle dans le temps de la pleine lune, mais qui changeait totalement dans le décours de cette planette; elle était alors si défigurée, que, n'osant paraître, elle se réfugiait à la campagne jusqu'au retour de la nouvelle lune, qui lui rendait par degrés son *embonpoint*. Ainsi, dit Mead, le visage de cette dame devenait plein en même temps que la lune, et l'attraction de ses charmes dépendait de celle cet astre.

Quelqu'un aimait une femme fort maigre. Comme on lui demandait la raison pour laquelle il avait plus d'attachement pour cette maîtresse que pour une autre qui aurait de l'*embonpoint*, « c'est disait-il, que, comme elle est maigre, je suis plus près de son cœur. »

Le comédien Montfleuri était d'un *embonpoint* extraordinaire; Cyrano de Bergerac, qui avait eu des démêlés avec lui, disait en parlant de cet acteur: « A cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier.



Monsieur (feu roi), étant encore fort jeune, avait déjà beaucoup d'*embonpoint.* Un de ses valets de chambre (remarquable par sa maigreur), M. de S., se permettait quelquefois de le désigner familièrement sous le nom du *gros monsieur.* Le prince l'apprit; mais trop bon, et surtout trop juste pour mettre en balance un propos inconvenant avec une rare fidélité et de longs services, il le fit appeler; et, seul avec lui, il lui dit: « De S., j'ai beau vous faire du bien, vous n'engraissez pas : je veux vous en faire tant, qu'à votre tour on vous appellera *gros monsieur* : mais dorénavant, j'entends que vous gardiez cette épithète pour vous seul.

Dès le commencement de sa maladie Louis XVIII perdit beaucoup de son *embonpoint*; s'en apercevant bien, il demanda à quelques personnages qui l'entouraient s'ils trouvaient qu'il eût maigri. Ces personnages crurent bien faire leur cour au roi en affirmant le contraire. Alors Louis XVIII, leur faisant remarquer l'ampleur des manches de son habit, leur dit en souriant : « Vous le voyez, mon habit n'est pas courtisan. »

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

